Tome XV. N° 13 *PARIS, 157, Boul. Saint-Germain (6e)* 1er Oct. 1923

la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

Vues sur l'Histoire de France

Louis XVI et la naissance de la Révolution

Les ministres du dix-huitième siècle jusqu'à Calonne ne tarissent pas sur la difficulté de gouverner un pays qui avait mis huit cents ans à former son territoire, à réunir des villes et des provinces dans les circonstances et aux conditions les plus diverses, où l'on se heurtait, dès que l'on voulait changer, simplifier, améliorer quelque chose, à des exceptions, à des franchises, à des privilèges stipulés par contrat. A la fin du règne de Louis XV, il apparut que les parlements, en s'opposant aux changements, par conséquent aux réformes et aux progrès, mettaient la monarchie dans l'impossibilité d'administrer, l'immobilisaient dans la routine, et, par un attachement aveugle et intéressé aux coutumes, la menaient à une catastrophe, car il faudrait alors tout briser pour satisfaire aux besoins du temps. La résistance que la monarchie avait toujours rencontrée dans son œuvre politique et administrative, qui avait pris la

forme féodale jusque sous Richelieu, prenait alors une forme juridique et légale, plus dangereuse peut-être, parce que, n'étant pas armée, elle n'avait pas le caractère évident et brutal d'une sédition.

Choiseul avait essayé de gouverner avec les parlements en leur donnant les jésuites en pâture, en flattant leurs sentiments jansénistes, en tirant même de leur sein des ministres et des contrôleurs généraux. L'effet de cette politique était déjà usé. Il ne restait plus qu'à recourir aux grands moyens. En 1771, Maupeou, chargé de l'opération, supprima les parlements et la cour des aides. A leur place furent institués des « Conseils supérieurs ». La vénalité des charges était abolie, la justice devenait gratuite. C'était une des réformes les plus désirées par le pays. La suppression des parlements, acte d'une politique hardie, permettait de continuer cette organisation rationnelle de la France qui avait été entreprise depuis des siècles par la monarchie. La voie était libre. Ce que Bonaparte, devenu premier consul, accomplira trente ans plus tard, pouvait être exécuté sans les ruines d'une révolution. De 1771 à 1774, l'administration de Terray, injustement décriée par l'histoire, mieux jugée de nos jours, commença de corriger les abus. Elle adoucit d'abord, pour arriver à les faire disparaître, les impositions les plus vexatoires. Elle mit sur pied ce fameux vingtième qui avait soulevé tant de résistances ; elle s'occupa enfin de créer des taxes équitables, telles que la contribution mobilière, reprise plus tard par l'Assemblée Constituante, en un mot, tout ce qui était rendu impossible par les parlements.

Si nous pouvions faire l'économie d'une révolution, ce n'était pas en 1789, c'était en 1774, à la mort de Louis XV. La grande réforme administrative qui s'annonçait alors sans secousses, sans violence, par l'autorité royale, c'était celle que les assemblées révolutionnaires ébaucheraient, mais qui périrait dans l'anarchie, celle que Napoléon reprendrait et qui réussirait par la dictature : un de ses collaborateurs, le consul Lebrun, sera un ancien secrétaire de Maupeou. Il y a là dans notre histoire une autre sorte de continuité qui a été mal aperçue.

Nous allons voir comment ces promesses ont été anéanties dès les débuts du règne de Louis XVI par le rappel des parlements. Alors la révolution, évitée jusque-là, malgré tant de circonstances malheureuses, deviendra inévitable.

Lorsque Louis XV mourut, s'il y avait du mécontentement, il n'était pas incurable. S'il y avait de l'agitation, elle était superficielle. L'ancien régime avait besoin de réformes, il le savait et l'immobilité n'avait jamais été sa devise. Que de fois il s'était transformé depuis Hugues Capet ! Sans doute le succès allait aux faiseurs de systèmes, parce qu'il est plus facile de rebâtir la société sur un plan idéal que d'ajuster les institutions, les lois, l'administration d'un pays aux besoins de nouvelles générations. De là l'immense succès de Jean-Jacques Rousseau, le simplificateur par excellence. Mais, depuis le bienfaisant coup d'État de 1771, il n'existait plus d'opposition organisée. Le pouvoir s'était bien défendu, n'avait pas douté de lui-même. Jamais Louis XV n'avait consenti à convoquer les États-Généraux, comprenant que, ce jour-là, la monarchie abdiquerait. On la blâmait, on la critiquait, ce qui n'était pas nouveau, mais elle ne donnait pas de signes de faiblesse. Les « affaires » du temps, celles de Calas, du chevalier de la Barre, de Sirven, de Lally-Tollendal, causes retentissantes que Voltaire plaida au nom de la justice et de l'humanité, n'eurent d'autres répercussions politiques que d'aider au discrédit des parlementaires par qui les condamnations avaient été prononcées. Choiseul fut renvoyé, les parlements cassés sans qu'il y eût seulement des barricades comme sous la Fronde. Quant aux autres plaintes, aux autres accusations, elles étaient de celles que n'évite aucun gouvernement. Les réductions de rentes et de pensions, réductions si nécessaires, auxquelles Terray procéda sous Maupeou, furent appelées banqueroute ; d'une disette et de spéculations sur les blés sortit la légende du « pacte de famine » ; les favorites du roi, Mme de Pompadour et Mme du Barry, furent trouvées scandaleuses. Cependant il y avait eu à d'autres époques des moments plus graves pour la royauté, plusieurs fois chassée de Paris. Si des esprits sombres annonçaient des catastrophes, on ne distinguait nulle part les préparatifs ni le désir véritable d'une révolution.

Gouverner la France n'était pas plus difficile à ce moment-là qu'à un autre. Quand on y regarde de près, la plus grande difficulté n'était pas à l'intérieur, mais à l'extérieur. Louis XV avait encore accru le royaume de la Lorraine et de la Corse. Mais les deux guerres de Sept ans avaient montré la complexité du problème. Il fallait conserver sur le continent la

situation que nous avions héritée du dix-septième siècle, empêcher des bouleversements en Allemagne, nous méfier des ambitions de la Prusse. Cependant, avec la Russie, une nouvelle question était née, la question d'Orient. La Pologne, notre alliée nécessaire, était menacée de ruine (le premier partage est de 1772). Enfin nous avions à effacer les plus graves effets du traité de Paris si nous ne voulions pas renoncer aux colonies et à la mer, au nouveau genre d'expansion que les grands peuples européens recherchaient, si nous ne voulions pas abandonner les océans et le monde à l'Angleterre. Questions maritimes et coloniales, question d'Allemagne, question d'Orient : voilà ce qui va remplir le règne de Louis XVI, et, par une grave faute initiale, le rappel des parlements, provoquer le drame de 1789.

Au moment où Louis XVI, à vingt ans, devient roi, il ne faut pas seulement regarder l'état de la France. Il faut regarder l'état de l'Europe. Cette Europe est sinistre. C'est un âge de grands carnassiers. Frédéric de Prusse et Catherine de Russie, une Allemande, ont commencé le partage de la Pologne auquel ils ont associé l'Autriche. L'Angleterre, digérant ses conquêtes, ne pense qu'aux intérêts de son commerce et à garantir contre les concurrences sa suprématie maritime. Tel était le monde lorsque la plus grande partie des Français rêvait d'une rénovation de l'humanité et d'un âge d'or.

Les différences des doctrines et des écoles n'empêchaient pas qu'il y eût en France un fonds commun d'aspirations et d'illusions. Il en est ainsi à toutes les époques, et le jeune roi n'eût pas été de la sienne s'il n'en avait, dans une certaine mesure, partagé les idées. On s'est souvent demandé ce qui serait arrivé si le duc de Bourgogne, l'élève de Fénelon, avait succédé à Louis XIV. Peut-être l'a-t-on vu sous Louis XVI. Les conceptions, d'ailleurs vagues, exprimées par le douceâtre *Télémaque*, qui étaient apparues aux dernières années du dix-septième siècle, mélange d'esprit traditionnel et d'esprit réformateur, s'étaient conservées dans la famille royale. Le vertueux dauphin, fils de Louis XV, y était attaché, et Louis XVI avait été élevé dans ce souvenir. Le bien public par le moyen de la royauté, agissant comme une autorité paternelle et respectant les vieux droits, les libertés, franchises et garanties, les trois ordres

et les grands corps, le retour à l'ancienne constitution de la monarchie, telle qu'on l'imaginait : c'était moins des principes qu'une tendance qui paraissait se confondre sur certains points, sauf la question religieuse, avec celle des philosophes, mais qui en était l'opposé. Car, pour les philosophes, le progrès devait se réaliser par l'abolition du passé, une législation uniforme, en un mot par le « despotisme éclairé », celui de Frédéric, de Catherine, de Joseph II, celui que concevaient un Choiseul et un Maupeou, les hommes les plus étrangers du monde à la tradition.

Sous Louis XV, la grande affaire avait été celle des parlements. Choiseul avait gouverné avec eux, Maupeou sans eux. Le coup d'État de Maupeou — on disait même sa révolution — était encore tout frais en 1774, et les avis restaient partagés. Pour l'école de la tradition, c'était une altération de la monarchie, l'indépendance de la magistrature étant une des lois fondamentales du royaume.

Mais le recours aux États généraux en était une aussi. Il y avait plus d'un siècle et demi que la monarchie avait cessé de convoquer les États généraux parce qu'ils avaient presque toujours été une occasion de désordre. L'indépendance des parlements avait été supprimée à son tour parce que l'opposition des parlementaires redevenait aussi dangereuse qu'au temps de la Fronde et paralysait le gouvernement. Bien qu'on ne l'ait pas vu sur le moment, il est donc clair que le retour à la tradition, qui était au fond de la pensée de Louis XVI et qui s'unissait dans son esprit à un programme de réformes, ramenait la monarchie aux difficultés dont elle avait voulu sortir sous Louis XIV et sous Louis XV.

Ces difficultés politiques décuplaient les difficultés financières qui, d'origine ancienne, n'avaient jamais pu être liquidées. Accrues par la guerre de Sept ans, elles le seraient encore par les tâches que la France allait rencontrer à l'extérieur, où grandissaient des forces hostiles. Qu'on y joigne l'état de l'esprit public, nourri d'utopies par la littérature, et d'une société qui, du haut jusqu'en bas, désirait changer les choses ou aspirait vaguement à changer quelque chose ; qu'on y joigne encore, jusque sur le trône, l'affaiblissement de l'idée d'autorité, et l'on aura les éléments de la révolution qui approchait. Force est à l'histoire de noter qu'elle est venue quinze ans après le rappel des parlements et dès le jour où furent réunis les États généraux.

Le premier ministère de Louis XVI fut ce que nous nommerions un « grand ministère ». Il était composé de « compétences », d'hommes habiles, travailleurs, intègres, populaires. Le jeune roi n'avait écouté ni ses sentiments, ni ses préférences, puisqu'il avait même appelé Malesherbes, célèbre pour la protection qu'il avait accordée aux philosophes, dont il partageait les idées, lorsqu'il était directeur de la librairie, c'est-à-dire de la presse. Maurepas, homme d'État d'une vieille expérience ; Miromesnil, garde des sceaux ; Vergennes, notre meilleur diplomate ; plus tard Saint-Germain à la Guerre ; enfin et surtout, Turgot, l'illustre Turgot, dont Voltaire baisait les mains en pleurant : il y avait dans ce personnel ce qui donnait le plus de confiance et d'espoir.

Cependant ce ministère ne réussit pas. Il est impossible de dire si les réformes de Turgot nous auraient valu l'économie d'une révolution. Ses plans avaient une part de réalisme et une part de chimère. Ils s'inspiraient d'ailleurs des idées qui avaient cours, ses successeurs les ont suivis, et les assemblées révolutionnaires les reprendront. De toute façon, le temps a manqué à Turgot pour exécuter son programme et, s'il avait obtenu, dans l'intendance du Limousin, des résultats qui l'avaient rendu célèbre, c'est parce qu'il était resté treize ans à son poste. Il ne resta que deux ans ministre.

Ce ne fut pas seulement à cause de l'opposition qu'il rencontra et à laquelle on devait s'attendre. Turgot ne pouvait combattre les abus sans blesser des intérêts et rencontrer des résistances, celle du Parlement, en premier lieu, qui, à peine réintégré avec promesse de ne pas retomber dans son ancienne opposition, manifestait de nouveau son bizarre esprit, à la fois réactionnaire et frondeur. Le plan de Turgot, pour assainir les finances, n'était pas nouveau, et l'on a rendu justice aux contrôleurs généraux qui l'ont précédé. Il s'agissait toujours de faire des économies, de mieux répartir l'impôt entre les contribuables, de supprimer les exemptions et les privilèges et ces projets soulevaient toujours les mêmes tempêtes. D'autre part, Turgot, convaincu comme l'avait été Sully, que l'agriculture était à la base de la richesse nationale, cherchait à la favoriser de diverses manières et en même temps à remédier au fléau des disettes par la liberté du commerce des blés. Là, il ne se heurta pas seulement aux intérêts, mais aux préjugés. Il fut accusé, lui, l'honnête homme, de faire sortir le grain du royaume comme

Louis XV l'avait été du « pacte de famine ». Dans son programme de liberté, Turgot touchait d'ailleurs à d'autres privilèges, ceux des corporations de métiers. Il s'attirait par là les colères du petit commerce. Ses préférences pour l'agriculture lui valaient aussi le ressentiment de l'industrie et de la finance. « Turgot, dit Michelet, eut contre lui les seigneurs et les épiciers. » Il faut ajouter les banquiers, dont le porte-parole était Necker, un Genevois, un étranger comme Law, et qui avait, comme lui, une recette merveilleuse et funeste : l'emprunt, l'appel illimité au crédit.

Les inimitiés que Turgot s'était acquises, à la cour et dans le pays, étaient celles que devait rencontrer tout ministre des Finances réformateur. Elles contribuèrent sans doute à le renverser. La vraie cause de sa chute fut d'une autre nature. Pour remplir son programme, Turgot avait besoin de la paix. Il disait que le premier coup de canon serait le signal de la banqueroute. Mais que répondait le ministre des Affaires étrangères? En 1776, un événement considérable venait de se produire : les colonies anglaises de l'Amérique du Nord s'étaient insurgées. C'était pour la France l'occasion d'effacer les conséquences du traité de Paris, de s'affranchir et d'affranchir l'Europe des « tyrans de la mer ». Cette occasion pouvait-elle être perdue? A cet égard, les pensées qui divisaient le gouvernement français divisent encore les historiens selon le point de vue auquel ils se placent. L'historien des finances juge que cette guerre a été funeste, parce qu'elle a, en effet, coûté de quinze cents millions à deux milliards, et, comme Turgot l'avait annoncé, précipité la banqueroute. L'historien politique estime que le résultat à atteindre valait plus que ce risque. Ce fut l'avis de Vergennes, et c'est parce qu'il l'emporta, que Turgot préféra se retirer.

Nous sommes ici à la jointure des difficultés extérieures et des difficultés politiques et financières auxquelles la monarchie devait bientôt succomber. Nous avons vu se développer un état de l'esprit public qui avait quelque chose de morbide : Michelet n'a pas tort de souligner l'importance du magnétisme de Mesmer et de l'invention des ballons qui fortifièrent la foi dans les miracles humains, les miracles du progrès. Nous avons vu, d'autre part, que le pouvoir avait perdu de son énergie et qu'il s'était mis lui-même sur la voie qui devait le conduire à convoquer les États généraux, c'est-à-dire à déterminer l'explosion. La guerre d'Amérique,

dont il n'aurait pu se dispenser sans compromettre les intérêts de la France et se résigner pour elle à un effacement irréparable (qu'on pense à ce que serait aujourd'hui l'empire britannique s'il comprenait, en outre, les États-Unis), la guerre d'Amérique donna le choc par lequel la révolution fut lancée.

Disons tout de suite que Necker, appelé aux Finances sous le couvert d'un homme de paille, parce qu'il était étranger, trouva les moyens de financer la guerre contre les Anglais. Mais à quel prix ! Par ses combinaisons d'emprunt, terriblement onéreuses pour le Trésor, il légua à ses successeurs un fardeau écrasant dont ils ont porté l'impopularité. Ici encore, quelle peine on a à choisir : s'il n'est pas juste d'accuser Calonne et Brienne des fautes de Necker, l'est-il de reprocher à Necker, chargé de trouver de l'argent pour la guerre, de s'en être procuré par des moyens où nos finances devaient culbuter?

L'engouement du public pour la cause de l'indépendance américaine aida Necker à placer ses emprunts et Vergennes à réaliser ses projets. L'Amérique, en se soulevant contre l'Angleterre, faisait écho à l'idée de liberté que le dix-huitième siècle avait répandue. Le « bonhomme Franklin », au fond un assez faux bonhomme, qui vint à Paris plaider pour son pays, sut flatter la sensibilité à la mode et fut reçu comme un personnage de Jean-Jacques Rousseau. Cet enthousiasme se traduisit par le départ, sur lequel le gouvernement ferma les yeux, de La Fayette et de ses volontaires. Un peu plus tard, la France envoya en Amérique, avec de nombreux subsides, des troupes régulières sous Rochambeau. Il n'est pas douteux que, sans notre concours militaire et pécuniaire, les insurgés américains eussent été écrasés.

Cependant l'expérience de la guerre de Sept ans n'avait pas été perdue. Vergennes savait que, pour lutter avec avantage contre l'Angleterre, la France devait avoir les mains libres sur le continent. Partisan de l'alliance autrichienne, il refusait d'en être l'instrument et de la détourner de son objet véritable qui était de maintenir en Allemagne, contre la Prusse, l'équilibre créé par le traité de Westphalie. L'empereur Joseph II, esprit brillant et inquiet, que les lauriers de Frédéric empêchaient de dormir, crut que des hostilités entre la France et l'Angleterre s'accompagneraient d'une

nouvelle guerre continentale favorable à ses ambitions. Vergennes se hâta de le détromper : l'Autriche ne devait pas devenir, à nos frais, comme la Prusse, une cause de désordre en Allemagne. Joseph II, à la mort de l'électeur de Bavière, ayant voulu s'emparer de ses États, la France intervint au nom de son droit de garantie sur l'empire germanique et, par la convention de Teschen (1779), imposa sa médiation à l'Autriche et à la Prusse, prêtes à en venir aux mains. Sans rompre l'alliance autrichienne, sans se rejeter du côté de la Prusse, dans le véritable esprit de notre politique d'Allemagne, fondée sur la tradition bien comprise de Richelieu, Louis XVI et Vergennes ne s'étaient pas laissé détourner de la guerre maritime par une guerre terrestre, la preuve étant faite que l'Angleterre ne pouvait être atteinte que sur les mers. La paix conservée en Europe eut un autre avantage : non seulement l'Angleterre n'eut pas d'alliés, mais les peuples, menacés par son avidité et las de sa tyrannie navale, se rangèrent de notre côté, comme l'Espagne et la Hollande, tandis que les autres, sur l'initiative de la Russie, formaient une ligue des neutres, ligue armée, décidée à imposer aux Anglais la liberté de leur navigation.

Ces circonstances, dues à une sage politique, ont permis à la monarchie expirante de prendre sa revanche du traité de Paris. La guerre de l'indépendance américaine n'a été par le fait qu'un épisode de la rivalité anglo-française. L'Angleterre renonça à vaincre les insurgés (qui traitèrent d'ailleurs sans nous attendre) le jour où elle eut renoncé à nous vaincre sur mer. Notre flotte n'avait pas été reconstruite et fortifiée en vain. L'argent qu'elle avait coûté n'avait pas été inutile. Si un projet de débarquement en Angleterre avorta, comme avortera celui de Napoléon, partout, de l'océan Atlantique à l'océan Indien, nos escadres avaient tenu les Anglais en échec et le bailli de Suffren s'illustra comme un de nos plus grands marins. L'Angleterre n'était plus la maîtresse incontestée des mers. Elle avait convoité les colonies espagnoles et hollandaises pour compenser la perte de l'Amérique : elle dut s'en passer et, si elle garda Gibraltar, rendit Minorque à l'Espagne. Nous-mêmes, par le traité de Versailles (1783), nous affranchissions Dunkerque des servitudes laissées par le traité d'Utrecht, nous retrouvions le Sénégal, sans lequel notre empire africain d'aujourd'hui n'existerait pas. Notre

prestige restauré en Extrême-Orient nous permettait de pénétrer en Annam et d'amorcer notre établissement dans l'Indo-Chine, par laquelle, un jour, nous remplacerions l'Inde. Grand enseignement qui ne doit pas être négligé : nous avions perdu nos colonies sur la mer. C'était aussi sur la mer que nous commencions à réparer cette perte.

Le défaut du traité de Versailles, c'était d'être une sorte de paix sans vainqueurs ni vaincus. Elle prouvait que nous étions capables de tenir tête à l'Angleterre. Elle ne résolvait rien. Le compromis de 1783 était un résultat, mais fragile. L'équilibre pouvait toujours être rompu par l'effort maritime de l'un ou de l'autre pays, et c'est ce que l'Angleterre craignait de notre part et préparait de son côté. Vergennes, prudent et modéré, voulait consolider la situation acquise. La rivalité de la France et de l'Angleterre lui apparaissait comme un malheur, et il disait que les incompatibilités entre les nations n'étaient qu'un préjugé. En 1786, par un traité de commerce qui sera un des griefs des États généraux contre la monarchie (on lui reprochait d'avoir inondé la France de marchandises anglaises), le gouvernement de Louis XVI voulut réconcilier les deux pays, les unir, les associer par les échanges, par leur participation à une prospérité qui, des deux côtés de la Manche, grandissait tous les jours. Dans toutes les affaires qui se présentèrent jusqu'à la Révolution en Hollande, par exemple, où nos amis les républicains furent renversés par les orangistes, à l'instigation de la Prusse et de l'Angleterre, la France évita ce qui pouvait conduire à un conflit. Elle laissa faire. Elle fut volontairement « conciliante et pacifique ». Pourtant l'Angleterre observait nos progrès avec jalousie. Elle ne consentait pas à partager la mer avec nous. Plus son industrie et sa population se développaient, plus elle dépendait de son commerce et plus elle redoutait notre concurrence. Au fond du peuple anglais, l'idée montait que la paix blanche de 1783 avait démontré la nécessité d'arrêter la renaissance maritime de la France. La rivalité, longue déjà de près d'un siècle, à laquelle Vergennes avait espéré mettre un terme, devait éclater bientôt avec une nouvelle violence et les Anglais, cette fois, seraient résolus à mener la lutte jusqu'au bout. On comprend ainsi que la révolution française ait été pour l'Angleterre ce que la révolution d'Amérique avait été pour la France : un élément de leur politique, une occasion et un moyen.

Le gouvernement de Louis XVI avait de nombreuses raisons de tenir à la paix. D'abord, trop heureux d'avoir effacé les suites funestes de la guerre de Sept ans, il voulait s'en tenir là, ne pas compromettre les résultats acquis, et il avait l'illusion que la France lui en saurait gré. En outre, l'état de l'Europe n'était pas bon. La question d'Orient, apparue avec les progrès de la Russie, mettait en danger deux clients de la France, l'État polonais, notre allié politique, l'empire ottoman, où nos intérêts matériels et moraux, accumulés depuis deux cent cinquante ans, étaient considérables. Protéger à la fois l'intégrité de la Turquie et l'indépendance de la Pologne, déjà atteinte par un premier partage ; se servir de l'alliance autrichienne pour empêcher l'empereur de succomber aux tentations de Catherine de Russie qui offrait à Vienne et à Berlin leur part des dépouilles turques et polonaises ; mettre, en somme, l'Europe à l'abri d'un bouleversement dont l'effet eût été — et devait être — de faire tomber la France du rang qu'elle occupait, de la situation éminente et sûre qu'elle avait acquise sous Richelieu et Louis XIV : tels furent les derniers soucis de la monarchie française. On conçoit le soulagement avec lequel les autres monarchies en apprirent la chute, puisqu'elle était le gendarme qui maintenait l'ordre en Europe et empêchait les grandes déprédations.

Une autre raison vouait le gouvernement à la prudence : la question d'argent, considérablement aggravée par les frais de la guerre d'Amérique et qui devenait une des grandes préoccupations du public autant qu'elle était celle du pouvoir. L'ensemble et l'enchaînement de tous ces faits rendent compte de la manière dont s'est produite la Révolution.

Par les exemples que nous avons sous les yeux et par l'expérience de la guerre et des années qui l'ont suivie, où mille choses du passé ont été revécues, nous comprenons aujourd'hui qu'une mauvaise situation financière puisse accompagner la prospérité économique. Tous les témoignages sont d'accord : la prospérité était grande sous le règne de Louis XVI. Jamais le commerce n'avait été plus florissant, la bourgeoisie plus riche. Il y avait beaucoup d'argent dans le pays. Tout considérable qu'il était, le déficit pouvait être comblé avec un meilleur rendement des impôts. Malheureusement, les ministres réformateurs se heurtaient aux mêmes résistances qui n'étaient pas seulement celles des privilégiés,

mais celle de tous les contribuables, dont le protecteur attitré était le parlement. La prodigieuse popularité de Necker tint à ce qu'il eut recours non à l'impôt, mais à l'emprunt. Habile à dorer la pilule, à présenter le budget, comme dans son fameux *Compte rendu*, sous le jour le plus favorable mais aussi le plus faux, il n'eut pas de peine, en fardant la vérité, à attirer des capitaux considérables. De là deux conséquences : les porteurs de rente devinrent extrêmement nombreux, et une banqueroute frapperait et mécontenterait désormais un très grand nombre de personnes ; d'autre part, Necker, ayant donné l'illusion qu'on pouvait se passer d'impôts nouveaux, eut la faveur de tous les contribuables, notamment du clergé à la bourse duquel on avait coutume de s'adresser en cas de besoin, mais il rendit par là les Français de toutes les catégories encore plus rebelles à la taxation.

Necker était tombé en 1781, deux ans avant la fin de la guerre, sur une question de politique intérieure. Emprunter ne suffisait pas. Il fallait trouver des ressources par une réforme financière. Aucune n'était possible si les parlements s'y opposaient. C'est pourquoi Necker entreprit de créer dans toutes les provinces, quels qu'en fussent le régime et les droits, des assemblées provinciales à qui seraient en partie transférés les pouvoirs des parlements. Dès qu'on sut que Necker voulait « attacher les parlements aux fonctions honorables et tranquilles de la magistrature et soustraire à leurs regards les grands objets de l'administration », il eut les parlementaires contre lui. En somme, Necker en revenait par un détour à Maupeou. Quelque répugnance qu'eût Louis XVI à se séparer de Necker après s'être séparé de Turgot, il n'eut pas de peine à écouter Maurepas, qui lui montra le danger de ce nouveau conflit, sans compter l'inconséquence qu'il y aurait eu à humilier ou à briser de nouveau les parlements après les avoir restaurés.

Il était bien difficile de sortir de ces difficultés et de ces contradictions et Louis XVI commençait à être prisonnier de ses principes et à tourner dans un cercle vicieux. Cependant, sous ses artifices, Necker avait caché d'énormes trous. Son successeur Joly de Fleury révéla la vérité : c'est à lui qu'on imputa le déficit. Il tomba à son tour avec le conseil des finances qu'il avait institué pour rétablir l'ordre dans les comptes. Après lui, le roi crut qu'un administrateur de carrière, un honnête homme, remplirait la tâche : Lefèvre d'Or-

messon prit des mesures nettes et franches qui n'eurent d'autre effet que de porter un coup au crédit et de causer une panique. Deux ministres avaient été usés en deux ans. Un homme habile se présenta : c'était Calonne.

Il est resté célèbre parce qu'on l'a regardé comme le fossoyeur de l'ancien régime. A son nom est resté attaché le mot célèbre de Beaumarchais, dont le *Figaro* faisait fureur : « Il fallait un calculateur, ce fut un danseur qui l'obtint. » De nos jours, on a presque réhabilité Calonne. En tout cas, on a compris ses intentions. C'était un homme adroit, séduisant, qui comptait sur les ressources de son esprit pour dénouer les situations les plus difficiles. Devant le vide du trésor, il affecta un optimisme qu'il n'avait pas. Connaissant la nature humaine, il pensa que, pour ne pas se heurter aux mêmes oppositions que ses prédécesseurs, il fallait avoir l'économie aimable et non hargneuse : des générosités bien placées, agréables à des personnes influentes, supprimeraient les criailleries et permettraient de sérieuses réformes. En même temps, au prix de quelques millions, il donnerait l'impression de la richesse, il restaurerait le crédit, un délai serait obtenu et les ressources de la France étaient assez grandes pour que l'État fût hors d'embarras au bout de quelques années. Voilà le secret de ce qu'on a appelé les prodigalités de Calonne : elles partaient d'une méthode assez voisine de celle de Necker. Il est établi d'ailleurs que la grande « mangerie » de la cour a été exagérée parce qu'elle était visible, mais que, tout compte fait, les « profusions » de Calonne, les dépenses qu'il permit à la reine et aux frères du roi, n'excèdent pas ce que Turgot lui-même avait consenti. « C'est dépasser toutes les bornes, écrit le plus récent et le plus impartial scrutateur de notre histoire financière, que de voir dans ses complaisances pour les gens de la cour la cause capitale de la ruine des finances. » En somme, pour durer, gagner du temps, seul remède à son avis, Calonne jetait de la poudre aux yeux et quelque pâture aux mécontents.

Mais, comme les autres, il éprouva l'hostilité des parlements dont le rôle, devant la restauration financière, fut entièrement négatif. Ardents à prêcher la nécessité des économies, ils continuaient par principe de refuser impôts, emprunts et réformes. Là était l'obstacle à tout. On peut donc soutenir de nouveau et avec plus de force ce que nous indi-

quions tout à l'heure : en relevant les parlements, Louis XVI a empêché un rajeunissement de l'État qui ne pouvait avoir lieu sans désordre que par le pouvoir lui-même agissant d'autorité. C'est ainsi que, par sa fidélité aux idées de son aïeul le duc de Bourgogne, Louis XVI a provoqué la Révolution.

En effet, si, sous Louis XV, Choiseul avait flatté les parlements, si Maupeou les avait brisés, c'était pour ne pas avoir à recourir, dans un conflit insoluble entre la couronne et ces corps indépendants, à l'arbitrage des États Généraux. La couronne devait s'en tenir au coup d'État de 1771, ou bien s'appuyer sur la représentation nationale. Louis XVI, hostile au coup d'État, était conduit à adopter le second terme d'une alternative à laquelle il était, depuis vingt-cinq ans, impossible d'échapper. Calonne interpréta correctement la pensée du roi lorsque, après deux ans de conflits avec les parlements, il lui suggéra de convoquer une assemblée des notables, un des rouages de la monarchie constitutionnelle et aristocratique qu'avait déjà conçue Fénelon.

De ce moment-là (février 1787), la Révolution est en marche. Qu'apporte Calonne aux notables? Un mélange des idées de Necker et de Turgot, celles qu'on agitait vaguement un peu partout, le programme que la Constituante, en grande partie, reprendra. Rien ne serait plus faux que de regarder Calonne comme un réactionnaire. C'est un réformateur qui parle à ces représentants des trois ordres, choisis parmi des personnalités considérables ou populaires. La Fayette en était, ainsi que de grands seigneurs renommés pour leur « philanthropie » et leur attachement aux idées nouvelles. Dans les secrétariats, Mirabeau et Talleyrand débutent. Calonne croyait prendre appui sur cette assemblée pour obtenir les réformes que repoussait le Parlement. Il se figurait, avec l'optimisme de son temps accru par son optimisme affecté, qu'en invoquant le bien public il obtiendrait ce qu'il cherchait : un nouveau système d'impôts, votés par des assemblées provinciales, avec suppression des « exemptions injustes ». C'est-à-dire que Calonne s'adressait au bon cœur des privilégiés et aux aspirations égalitaires du tiers État. Avec une véritable naïveté, pour mieux agir sur les esprits, il mit à nu la détresse du Trésor. Les notables, au lieu d'ouvrir leur bourse, en profitèrent pour le charger de tous les péchés. Les accusations d'impéritie et de profusion qui

pèsent sur sa mémoire datent de là. Il devint le bouc émissaire de l'ensemble des causes qui avaient ruiné nos finances. Le scandale fut tel que le roi dut lui signifier son congé. La première assemblée, cette assemblée triée sur le volet, avait pour ses débuts renversé un ministre haï des parlements.

Elle ne fit pas autre chose. Loménie de Brienne, un prélat ami de Choiseul et des philosophes et qu'on disait même athée, succéda à Calonne et reprit ses projets. Il n'obtint rien de plus des notables, pressés surtout de ne pas payer. Pour renvoyer à plus tard le quart d'heure de Rabelais, ils se rejetèrent sur l'idée qu'une grande réforme des impôts devait être approuvée par les États généraux ou même, comme disait La Fayette, par « mieux que cela », par une assemblée nationale. On y allait désormais tout droit.

JACQUES BAINVILLE.

(A suivre.)

Scènes de la Révolution communiste en Hongrie (1)

(EXTRAITS DU « LIVRE PROSCRIT » PAR CÉCILE DE TORMAY).

II

Derrière le mur de cristal.

Berczel, 27 mars.

BIEN des jours ont passé, mais cependant je me rappelle encore le matin où je me réveillai ici pour la permière fois. Le rêve flottait sur un silence pur, infini, sans rivage, sans écueils... Et soudain, une voix tomba, comme tomberait une fleur, dans les ondes élargies du silence.

Devant la fenêtre grillée, sur une branche, un oiseau. Au lieu de l'enfer humain, au lieu des rues étroites, des murailles sombres, — une branche et un oiseau ! Mes yeux s'emplissaient de larmes.

Village tranquille... On voit le clocher sur le coteau, et le toit de bardeaux de l'église. Plus bas, de petites maisons, de petites cours. Le soir, les gens s'endorment de bonne heure. Il est rare qu'une fenêtre reste éclairée. Les clarines des bêtes résonnent, un chien aboie quelque part,

(1) Voir *la Revue universelle* du 1er septembre 1923.

et l'horreur ne se glisse pas comme un voleur dans la nuit, et le souci ne s'assied pas au seuil de l'aube, avec un visage effrayant.

Aujourd'hui a la figure d'hier, et demain n'est pas différent. Parfois, il me semble qu'en moi le conscient s'est évanoui, exténué. Entre le monde et moi, un mur de cristal s'élève : on dirait que le village est au delà du mur, comme s'il n'y avait de ce côté-ci que le château, le parc seigneurial et les routes étroites, où personne ne marche, où, paisible, le passé rôde. Des bancs qui sont là pour le loisir et non pour la fatigue ; des fleurs qui sont là pour la seule beauté ; de sombres violettes qui sont là pour s'épanouir et mourir.

Dehors, dans le soleil frais, paraît et disparaît un chapeau de dentelle. La veuve de Benjamin de Kallay passe sous ma fenêtre. Son mari fut le meilleur ministre des Finances au temps de François-Joseph ; gouverneur de Bosnie-Herzégovine, savant et historien. La vieille dame, reine sans couronne dans sa petite province méridionale, brillait autrefois aux fêtes du Burg de Vienne, comme l'une des plus belles femmes de la cour. Maintenant, elle confère avec son intendant, à propos des semailles du printemps, dont peut-être les moissons mûres ne lui appartiendront plus. Et possédera-t-elle encore la maison et le jardin? Incertitude !... Elle s'inquiète pour sa fille et aussi pour son fils. Élisabeth Kallay fut la seule dame hongroise parmi les dames du palais de la reine Zita. Les communistes la voient d'un mauvais œil. Frédéric de Kallay était l'aide de camp de l'archiduc Joseph ; il l'a suivi quand le prince a quitté Budapest. Depuis, aucune nouvelle.

28 mars.

Les doubles portes blanches du grand salon s'ouvrent en silence. Dans la salle à manger, le poêle de faïence verte est allumé, et sur l'abat-jour pourpre de la lampe pèse l'ombre du plafond. Le coffre de parade d'Emerich Thökölyv s'allonge entre les fenêtres. Au mur, des plats persans, de vieilles assiettes de Chine. Le valet est très digne dans son habit noir, avec son plastron blanc qui reluit et ses gants blancs. De nombreux boutons argentés brillent sur la veste du petit domestique.

Je pense à notre maison. Le village donne encore, en

abondance, les biens que la ville ne dispense plus depuis longtemps. Je me rappelle, le dernier hiver, les boutiques fermées, les repas réduits... Ah ! si je pouvais rendre toutes ces douceurs à quelqu'un que je sais !... Et tout à coup je retrouve cette sensation d'un mur de verre entre le monde réel et moi.

Mme B. de Kallay, en robe de soie blanche, est aussi à la place d'honneur. Elle renverse un peu la tête en arrière. Son profil affiné est surmonté par une masse de cheveux blancs qui découvrent son front. Le menton plein s'enfonce dans la dentelle. Je ne sais pourquoi, ce visage me fait penser à certains portraits de Louis XV, roi de France. Elle fait un signe, puis se lève. Sa démarche est lente et majestueuse. Devant elle, les deux battants de la porte se rouvrent, et nous la suivons.

Dehors, — au delà du mur de cristal — on tambourine dans les rues du village. Quelques lambeaux de phrases parviennent jusqu'à nous, par-dessus la terrasse.

« ...Le gouvernement révolutionnaire... des tribunaux révolutionnaires sont érigés... Chacun est composé d'un président et de deux juges... le commissaire d'accusation... peine de mort... Exécution immédiate... »

Dans ma pensée, j'entends trois mots qui me hantent : « Lénine est ici. »

Au delà du mur de cristal, le tambour résonne.

« Les propagateurs de fausses nouvelles... tribunal révolutionnaire... peine de mort... Abolition des rangs et des titres... il n'y a plus de noblesse dans la république hongroise des soviets... »

Le valet apporte un plateau d'argent.

— Madame la comtesse désire-t-elle prendre le café au salon?

Il me semble que je regarde à travers un voile le grand salon où se continue, fantomatiquement, la vie d'autrefois. Est-ce une image ou une réalité? La dame toute blanche, sa tête neigeuse rejetée en arrière, parmi les dentelles, contre le dossier du fauteuil ; plus loin, ses deux filles : l'une qui se penche sur une broderie avec de jolis mouvements, l'autre dont la main pâle tourne les feuillets d'un livre. Devant la fenêtre, le piano muet et qui contient toutes les harmonies et toutes les dissonances. La lumière tremble sur le grand lustre de Venise, sur les fleurs cristal-

lines qui ont éclairé, jadis, Marie-Thérèse. Entre deux pastels anciens, deux portraits d'enfants, une pendule Empire, dorée, fait son tictac, imitant le petit bruit des épis froissés. Et lentement, de ces épis, les instants se détachent à petits grains et tombent, et c'est la vie qui s'égrène seconde par seconde, irrévocablement.

Images immobiles... Rien encore n'a changé. Cependant, au loin, un courant fangeux s'étend. Il vient de la ville rouge ; il inonde les champs, touche les hameaux et clapote contre les chaumières. Il approche, et le vent qui l'annonce chasse des spectres qui se glissent jusqu'ici et qui regardent par nos fenêtres.

Ailleurs, les faux se lèvent contre les châteaux. Les propriétaires dépouillés s'expatrient ou se réfugient dans les « Associations productives » de la dictature. Ils seront, sur leurs propres domaines, les intendants de Bela Kun. Le Destin est en marche... Mais ici, dans le grand salon, le rythme de la vie ne change pas. On attend, bravement, l'inéluctable, sans renier le passé pour obtenir du Destin une grâce ou une trêve.

La propagande communiste au village.

29 mars.

Des communistes sont venus d'Aszod au village et le mur de cristal s'est fendu tout à coup.

Les agitateurs ont porté une table dans la cour de la mairie. Ils ont monté dessus et ils ont péroré. Lorsque nous avons interrogé le cocher sur ce discours, l'homme a baissé les yeux, comme s'il avait eu honte de raconter ce qu'il avait entendu.

— Ils seront encore ici demain.

..Le soir on frappa doucement à ma fenêtre. Élisabeth Kallay, vêtue de sa fourrure de campagne, était debout dans le crépuscule... Oui, sortons. L'ombre du soir m'oppresse entre les murs. De l'air frais, sinon j'étouffe.

D'invisibles gelées descendaient avec le vent sur la vallée de la Galga. Nous revînmes au château par la cour des communs. L'étable projetait une lueur de lampe. Au seuil, une petite fille blonde et rougeaude était assise. A l'intérieur,

près de la vache, une femme se tenait accroupie et l'on entendait le giclement égal du lait dans la seille.

Les hommes parlaient des agitateurs d'Aszod.

— Laisse-les aboyer, lança tranquillement le paysan, nous expérimenterons d'abord ce qu'ils veulent là-haut, à Budapest.

Je ne vis pas son visage dans l'obscurité, mais tout à coup, il me parut que ce n'était pas un homme quelconque qui était là, debout, mais le vrai paysan magyar. Circonspect et méfiant, il ne parle guère et il ne travaille pas beaucoup. Penché sur le soc de la charrue, il observe gravement et se demande à qui donc appartiendra la terre.

— Michel Karolyi nous l'a promise. Il est vrai qu'il ne l'a pas donnée, et celle qu'il a distribuée sur ses biens, on dit qu'elle appartenait à un autre.

— Les communistes promettent encore davantage, dit Élisabeth de Kallay, avec cette admirable voix prudente, que ces temps nous ont enseignée.

— Ils disent aux gens des villes que tout leur appartient, répondit le métayer. A nous, ils apprennent que la terre aussi est à tout le monde.

— Certes, grogna le cocher, ce n'est pas facile de comprendre cette nouvelle loi..

— C'est pourquoi, d'abord, nous avons écouté les communistes, dit le métayer, nous avons voulu savoir ce qu'on fera avec la terre. Mais après...

Il se tut quelques instants, comme s'il s'interrogeait dans l'ombre. Parlerait-il ou ne parlerait-il pas? Le cocher reprit la conversation.

— Lorsqu'ils commencèrent à parler de cette nouvelle loi, qu'il n'y a plus de religion, cela ne me fit pas plaisir.

— Et cela non plus, dit alors le métayer, que ceux qui auront vécu ensemble, sauf votre respect, en concubinage pendant quelques années, seront déclarés ménage légitime.

Il y eut un silence. Les hommes, comme honteux de nous parler de ces choses, s'adressèrent l'un à l'autre.

— Mais les femmes se sont vraiment fâchées, dit le paysan en riant, lorsqu'ils ont « déclamé » que l'homme marié peut se remarier autant de fois qu'il le veut, car l'ancien mariage ne compte pour rien, si l'on déclare qu'on veut changer de femme.

Et comme si la gravité première se fût dissipée :

— Les communistes sont remontés illico sur leur charrette. Ils ne viendront plus ici, pour rien au monde.

Dans l'étable, la femme avait fini de traire. Elle était debout près de la porte avec sa petite fille. Soudain, elle dit d'une voix sombre.

— Ils ont raconté aussi qu'ils changeraient les églises en cinémas, et puis qu'il n'y a plus de bâtards ni d'héritage, que l'État s'occupera des enfants.

A ces derniers mots, la petite fille s'accrocha, en pleurnichant, aux jupons de sa mère.

— Maman chérie, dit-elle effrayée, n'est-ce pas que la vilaine bête ne m'emportera pas (1)?

Le cocher se mit à rire. La femme secoua la tête.

— Elle t'emportera, si tu es méchante.

La petite fille poussa des cris, la femme la prit brusquement dans ses bras et avec ce seul petit geste affectueux renversa toutes les théories du communisme.

Ensuite, elle partit étreignant sa fille en larmes, comme confondues en un seul être. Je les suivis du regard. Derrière elles, la nuit montait, marée douce et sombre qui submergea le village endormi. Les toits des chaumières émergeaient seuls sous le ciel étoilé...

Et Lénine est pourtant venu jusqu'ici...

Le village dort affaibli par ses sacrifices sanglants de la guerre. Il n'oppose aucune résistance. Mais, dans son rêve même, il se cramponne à la terre. Or, la terre, c'est la patrie, et la patrie c'est la grande Hongrie.

Et je sentis mon cœur battre d'amour pour le village. Le village magyar, égoïste comme l'enfant, indifférent comme l'arbre défendu, fort comme le temps. Il n'a de vice que l'ivresse sauvage des coteaux, le désir antique d'être fécondé et de féconder l'homme, la femme et la terre. Mais à lui appartiennent les semailles et la moisson.

Au fond de moi un pressentiment naissait. Seras-tu notre sauveur, éternel village magyar?

2 avril.

La haine des classes emplit les maisons de Budapest de gardes et d'espions. Dans chaque maison il y a un loca-

(1) En hongrois, le mot État (Allam) ressemblant au mot bête (àllat), l'enfant confond les deux.

taire délégué, espion choisi par le nouveau pouvoir (1). Il guette, tourmente et dénonce. C'est de lui que dépend la distribution des bons de vivres. A tout suspect il peut retirer le pain. C'est à lui qu'il faut demander la permission quand on veut se procurer du bois, du savon, des cordons de souliers, mais il ne donne un bon d'achat qu'aux prolétaires. A Budapest, il y a des semaines sans viande. La province en apporte peu. Les vivres manquent. On publie à grand fracas : « Le bien-être naît de la production sociale. » C'est l'affaire de « l'homme de confiance » de la maison que le prolétaire ne remarque pas encore la famine. Il faut restreindre les besoins des travailleurs intellectuels. Il faut enlever aux bourgeois les bons de vivres... Tout aux prolétaires. Personne au monde n'a jamais eu de tels privilèges. Ce n'est pas pour l'amour de l'ouvrier qu'on lui assure des privilèges, mais bien par haine de la bourgeoisie magyare et chrétienne. Le plaisir bas de tourmenter, tel est le principe du nouveau gouvernement qui mêle à la vie quelque chose d'étrange et d'inconnu.

Sous le masque de la philanthropie, le pouvoir installe les juifs de Galicie et le prolétariat des vauriens au milieu de la bourgeoisie détestée. La cuisine est commune. L'habitant bourgeois doit concéder l'usage de son mobilier aux nouveaux arrivants. Pour que le foyer même ne soit plus un foyer, pour qu'il n'y ait plus de repos dans la partie étroite du logement qu'on vous a laissée, le dictateur juif de la capitale ordonne ceci : « Des bains aux enfants du prolétaire. » Cela sonne humainement, mais, en vérité, cela cache seulement une nouvelle persécution. Une affiche haineuse a paru, annonçant que « les femmes bourgeoises qui quittaient leurs coussins de soie pour entrer dans des bains parfumés » doivent faire place aux chers petits enfants des prolétaires, privés des soins de propreté.

..L'ordonnance dit mot à mot :

« Nous utiliserons les chambres de bain, dans les logements privés même, chaque semaine, une fois, le samedi toute la journée, pour faire baigner, gratis, les enfants munis d'un bon d'école ou d'asile. Les propriétaires de salles de bain doivent fournir gratuitement le combustible, l'éclairage, les essuie-mains et le savon. Signé : Maurice Preusz. »

(1) Un des locataires (syndiqués) élus par les autres est *le représentant* du pouvoir dans la maison. Il est appelé « homme de confiance ».

Mais aujourd'hui, cette classe, qu'ils nomment bourgeoise, ne peut acheter ni combustible, ni savon. Leur mot d'ordre étant : « Périsse la bourgeoisie », peut-être se réjouissent-ils d'introduire la vermine et les contagions dans les foyers entretenus proprement. Ils se donnent devant l'étranger les apparences de la philanthropie et procurent un amusement à la populace. Ouvrir les portes fermées, dire des grossièretés, emporter ce qui plaît, voir la crainte des gens, cela signifie aujourd'hui « plaisir gratuit ».

Depuis plusieurs jours, dans les maisons alarmées de Budapest, on se répète en chuchotant une nouvelle terrible : Tiburce Szamuelly veut permettre trois heures de pillage libre à la populace...

L'image du foyer hante sans cesse mon esprit, et je vois ma mère assise seule parmi ses vieux meubles. Elle parcourt les chambres et touche les choses qui lui parlent de ma grand'mère et de mon arrière-grand'mère et qui lui racontent sa propre histoire, sa vie... Elle ne peut écrire, je ne puis écrire. Je voudrais aller près d'elle seulement pour un jour, ou pour une heure.

Lorsque j'ai dit cela, Élisabeth de Kallay me regarda :

— Sais-tu combien des nôtres sont dans la prison centrale? Tu veux aussi y arriver, toi?

Et je crus voir le visage de ma mère s'incliner vers moi et je l'entendis me parler... « Ne sois pas inquiète de moi et ne reviens pas à la maison jusqu'à ce que... »

La révolution au village.

5 avril.

Les hommes du directoire du village sont venus au château.

Il y avait chez nous un sentiment de gêne. De petites toux nerveuses raclaient les gosiers. En bas les chapeaux noirs du dimanche venaient sur la route. Mme Beni de Kallay parla elle-même aux paysans. Les « mauvais gars » du village étaient les plus braillards. Les autres regardaient par terre et poussaient du coude leur voisin : « Dis donc enfin quelque chose, toi. » Je pensais aux petits paons bleus de Sèvres qui sont là-haut dans le salon, aux plats persans et aux vieux éventails de la vitrine. Comment les inventoriera-t-on ceux-là?...

« Il est défendu de monter du vin de la cave. L'alcool est interdit. On doit laisser toutes les choses en place, dit l'un des hommes, parce que maintenant tout appartient à l'État. »

Les autres dodelinaient de la tête et regardaient de tous côtés. « Ceux de Gyarmat viendront... » Et pour finir on ne fit pas d'inventaire.

Les chapeaux neufs du directoire descendirent à travers les buissons du jardin. Un seulement resta en arrière. L'homme revint furtivement sur ses pas. Un vieil homme, la tête découverte et les yeux tristes :

— Respectable petite dame, murmura-t-il troublé... — Il demandait un peu de vin. — *Ils* ne le sauront pas ! — Il voudrait le porter à une malade, une jeune femme qui se meurt... Vite il cacha la bouteille sous son manteau.

Le gouvernement des Soviets menace du tribunal révolutionnaire celui qui boit du vin. Cela n'est même pas permis aux malades. Mais des soldats ivres zigzaguent impunément à travers les rues. Les commissaires du peuple boivent du champagne, ils lancent les bouteilles vides par les fenêtres de leurs trains spéciaux qui filent à grande vitesse. Ils boivent aussi dans la maison des Soviets de Pest, l'ancien hôtel Hungaria, qu'ils ont occupé. Ils ont jeté dehors tous les habitants en quelques heures et les commissaires du peuple s'y sont installés avec leurs familles et leurs maîtresses.

6 avril.

On a enterré une femme au village. Elle était jeune, presque enfant. Hier elle buvait encore du vin défendu, aujourd'hui, elle n'est plus.

On plaça le cercueil sur la terre de la petite cour paysanne, soigneusement balayée .Sa mère l'arrangea, comme si elle couchait sa fille dans un lit. Tout à coup elle s'agenouilla sur la terre et caressa les planches, de sa vieille main tremblante. Gémissant longuement, elle criait : « Hélas ! hélas ! pourquoi me l'as-tu prise? Pourquoi ne puis-je pas me mettre à sa place? »

Ainsi les mères parlent à la mort. Mais que diront-elles aux vivants, lorsqu'on voudra leur enlever leurs enfants?

Les plaintes devinrent plus bruyantes et dominèrent tout. Le chantre, psalmodiant en vers, dit le dernier adieu, sur

un chant très ancien qui se répétait plaintivement. Des trouvères ambulants, des violoneux vagabonds pleuraient dans ce dernier adieu qui s'adressait à tous les parents de la morte, en les désignant chacun par son nom.

A chaque appel, l'homme interpellé sanglotait dans l'assemblée, ému par le grand honneur fait à son nom.

Le mari, quand vint son tour, enfouit son visage dans son chapeau et de forts sanglots secouèrent ses épaules.

Les autres commençaient aussi à pleurer, puis s'interrompaient. La vieille femme ne cessa pas jusqu'à la fin.

Tous ils pleuraient sur eux-mêmes, seule la morte ne s'apitoyait pas sur elle-même, dans le cercueil. Il y avait un arbre dans la cour. Une longue branche s'inclinait et, selon que le vent la secouait, son ombre, dans la lumière voilée du soleil, se dessinait sur les planches du cercueil comme une veine bleuâtre et palpitante. Je remarquai, par le dessin de cette ombre, qu'il y avait des bourgeons aux branches, et je m'aperçus que c'était le printemps.

...In Paradisum...

Le prêtre bénit le cercueil ; il le bénit comme l'enfant au baptême, comme les époux à la messe nuptiale, avec les mêmes beaux mouvements, par lesquels on bénit depuis le Christ et en son nom, sur cette terre, la vie, l'amour et la mort.

Cependant, à Budapest, la puissance rouge ordonne de fermer les églises et en veut faire des théâtres de cinéma. Elle menace le clergé chrétien de ses potences. Elle persécute les moines enseignants, elle chasse les religieuses des orphelinats et des hôpitaux. On leur arrache les costumes de leur ordre. On fait de leur maison des lieux de réunions communistes ou des lupanars secrets.

Le socialisme théorique a déclaré que la religion est une « affaire privée ». Maintenant que de la théorie on passe à la sanguinaire réalité, ce n'est déjà plus une « affaire privée ». On a aboli la propriété particulière et on l'a mise dans la propriété commune. On a aboli la religion, comme propriété particulière et on en a fait une « affaire commune ».

Vingt-six juifs, commissaires du peuple, règlent aujourd'hui, en Hongrie, les affaires publiques, au nom de la dictature des prolétaires. Ils crucifient le Verbe avec la même haine ardente et aveugle qu'il y a deux mille ans ils crucifiaient le Christ. Le peuple se tient au pied de la croix et, comme

alors, il ne sait pas qui l'on cloue sur le gibet au-dessus de sa tête, avec une haine furieuse, en raillant et en crachant.

Il est plus facile de faire claquer le fouet sur les bêtes que sur les hommes. Voilà ce que veut le communisme, car celui qui ôte la religion au peuple lui enlève aussi tout ce qui est au delà du lit, de la marmite et de la bouteille ; il lui enlève, à la fois, sa morale, sa philosophie et son esthétique.

Les hommes s'agenouillèrent autour du cercueil, parce quelqu'un leur avait dit de prier ; ils rentrèrent en eux-mêmes et ils allèrent au delà « de la marmite et de la bouteille », parce qu'on leur a parlé d'un Dieu qui est au-dessus de l'humanité.

Et puis, le cortège funèbre sortit de la petite cour paysanne. Quatre hommes portaient le cercueil. L'un d'eux était le mari. Il inclinait la tête, par moments, vers les planches rabotées, comme s'il l'appuyait sur l'épaule de sa femme. Avec lui, les lamentations s'éloignèrent, en montant la colline. En haut tintait la cloche de bronze, la cloche qui parlait encore à la morte, quand les hommes n'y pensaient déjà plus. Les filles bigarrées de rubans balançaient leurs hanches. Deux paysans marchandaient une vache en fumant leur pipe. Un jeune homme pinçait une joyeuse servante.

En bas, dans la cour si bien balayée de la maison paysanne, un chat blanc marchait en rond et gambadait doucement. Les volailles se cherchaient l'une l'autre ; le coq piquait le cou des poules et sa crête tremblait comme une flamme. L'ombre de la branche bourgeonnante se dessinait à terre, sur la longue trace laissée par le cercueil. Tout était comme auparavant. Mais moi, je ne pourrai jamais oublier que, cette année, j'ai vu, pour la première fois, le printemps sur un cercueil.

7 avril.

La nouvelle nous arrive que Vienne a chassé l'empereur d'Eckartsau après l'avoir chassé de Schœnbrunn. Une escorte d'officiers anglais l'accompagne avec sa famille à Prangins, où il fixe sa résidence. Ces mêmes montagnes suisses d'où partit autrefois Rodolphe, comte de Habsbourg, tenant dans son poing fermé tout le destin de sa race et la couronne des Césars, reçoivent, après huit siècles, le Habsbourg fugitif qui ne tient plus dans sa main que le passé !...

Quelques lignes, la presse étrangère donne quelques lignes seulement à cette nouvelle, à ce roi qui n'a pourtant jamais manqué de bien la payer et qu'elle flattait naguère, abondamment. Le vrai Hongrois, quoi qu'il pense en lui-même, se tait maintenant avec respect devant l'infortune de l'homme et du souverain.

Charles IV expie par l'exil non seulement ses propres fautes, mais celles que ses ancêtres ont accumulées pendant quatre cents ans, ses ancêtres dont le cœur n'a jamais été hongrois. La maison régnante avait permis à sa camarilla d'affaiblir systématiquement la Hongrie, et la camarilla n'a jamais compris le peuple de la *puszta*, mais elle a lâché sur lui, pour le surveiller et le contraindre, toutes sortes de tribus, y compris les pères en catan de Bela Kun et de Szamuelly. En travaillant contre nous, ils ont travaillé contre eux-mêmes, ces Habsbourgs qui ne sentaient pas combien notre force était leur force, et notre faiblesse leur faiblesse. Toutes les provinces de l'Empire étaient les prolongements d'autres peuples qui les attiraient à eux par-dessus les frontières : les Autrichiens regardaient vers l'Allemagne, les Polonais vers Varsovie, les Tchèques vers le géant slave ; les Valaques, vers la nouvelle Roumanie ; les Slaves du sud vers les Serbes ; les Italiens vers l'Italie ; les sujets israélites vers la puissance mondiale de l'Internationale juive. Les Magyars seuls étaient sans parents. Nous ne regardions nulle part, nous ! Personne ne nous appelait du dehors. Cependant, les souverains flattaient les autres peuples et leur donnaient, à tous, force biens et trésors.

Ces peuples sont partis avec notre force, nos biens et nos trésors. Le *Divide et impera*, semé pendant quatre siècles, a mûri ; les peuples se sont divisés, et parmi les fragments de l'Empire, la couronne est tombée dans le vide.

8 avril.

Les élections ont eu lieu hier dans ce qui reste de la Hongrie. Maintenant que le socialisme est au pouvoir, il montre comment il réalise le « suffrage universel à scrutin secret ».

Le matin, de très bonne heure, les gens du village, hommes et femmes, se sont rendus à la mairie. Dans la République des Soviets, les prolétaires seuls ont le droit de suffrage, mais

celui qui ne l'exerce pas, perd par cela même son bon de vivres ou peut être cité devant le tribunal révolutionnaire. Le clergé ne vote pas. Les avocats ne sont pas « prolétaires ». Les nobles hongrois qui cultivent leur terre ne votent pas. Ni les héros mutilés, ni les officiers invalides ne sont électeurs. Mais votent tous les Juifs russes ou étrangers, s'ils sont prolétaires. Et ces gens qui, hier encore, se targuaient tous d'être des « intellectuels » sont devenus tout à coup « prolétaires », même s'ils sont fils de banquiers...

Au seuil de la mairie, un homme se tient qui glisse dans la main de l'électeur la liste toute prête des candidats officiels.

Les votants ont retourné les feuilles dans tous les sens et certains se sont mis à jurer :

— Effaçons ça... Écrivez le nom d'un tel, disaient les femmes.

Alors le commissaire du vote s'écrie :

— Que personne n'ose effacer le nom d'un candidat ou en écrire un autre !

— Camarade, lui demande un journalier, que dois-je faire de cette liste?

— Mais, camarade, vote avec, dit le commissaire, et il lui arrache la liste des mains.

— On s'en fiche, grognent les gens, puis ils déposent leurs listes sur la table de vote et par ce geste, le prolétaire triomphant, très fier de son rôle, a choisi le « Conseil de la commune ». Cela se passa de même dans les villages voisins, partout, même à Budapest.

Ainsi le socialisme a montré comment il réalise son programme lorsqu'il est au pouvoir. Les annonciateurs de la liberté absolue de la presse ne souffrent déjà plus que les journaux officiels. Ceux qui combattaient pour le droit de libre réunion interdisent les attroupements dans les rues. Ceux qui exigeaient la diminution des heures de travail ordonnent le travail forcé. Les ennemis furieux du militarisme hurlent dans des fêtes d'enrôlement : « Tous dans l'armée rouge ! » Les démagogues écumants du « suffrage universel à scrutin secret » dressent la liste des « candidats officiels ».

La race étrangère a terminé l'édifice qui eut pour porteurs de briques et pour maçons les ouvriers hongrois trompés et égarés. Est-ce que les ouvriers soupçonnent déjà dans

quel dessein on s'est servi de leurs syndicats? Ceux qui sont arrivés au pouvoir par les syndicats se préparent à les détruire.

Le bolchevisme et l'esprit juif.

9 avril.

Le malheur pèse, s'étend, s'installe sur le monde. Dans la nuit du 7 avril, la République des Soviets a été proclamée à Munich. Va-t-elle entraîner la malheureuse Autriche rouge? Alors, de l'Extrême-Asie aux bords du Rhin, le règne du monstre s'étendrait.

Une tyrannie bestiale s'établit sur les peuples anémiés par la guerre. Le flot emporte, dans un bouillonnement infini, les cités, les nations, des morceaux de continents. Souterrain, il jaillit par les égouts crevés, envahit les maisons, monte par les escaliers de marbre des banques, déferle dans les colonnes de journaux. A toute place où le sol amolli paraît céder, il écume, et partout c'est le même flot.

Ils ne se ressemblent guère, le Slave mystique, indécis, le Magyar violent mais fidèle à ses traditions, l'Allemand lourd et réfléchi !... Et pourtant, au-dessus d'eux, le bolchevisme se forme, par les mêmes moyens et sur les mêmes signes. Le tempérament national des trois peuples ne se révèle aucunement dans les conceptions terribles qui ont été réalisées, en plein accord, par des hommes pareils en esprit, à Moscou, à Pest, à Munich.

Dès la dissolution de la Russie, Kerensky était là, et vint ensuite Trotski à l'affût dans l'ombre de Lénine. Lorsque défaillit la Hongrie exsangue, derrière Karolyi attendaient Kunfi, Jaszi et Pogany, puis Bela Kun et son état-major. Et quand la Bavière chancelle, le metteur en scène du premier acte de la révolution, Kurt Eisner, est prêt ; au second acte, Marx Levien (Lévy), juif de Moscou, est là pour proclamer la dictature des prolétaires à Munich, réédition du bolchevisme russe et hongrois.

Si grandes sont les différences spécifiques entre les trois peuples, que la mystérieuse similitude des événements ne peut tenir à des analogies de race, mais seulement au travail d'une quatrième race vivant parmi les autres sans s'y mêler.

Au milieu des nations modernes à courte mémoire, le peuple juif est le dernier représentant de l'antique civilisation orientale. Héritier des traditions bibliques, il appelle ardemment l'heure où se réaliseront les grandes calamités prophétisées depuis tant de siècles. Qu'on le méprise ou qu'on le redoute, il reste l'éternel étranger. Il vient sans être appelé, et même chassé, il demeure. Il se disperse et pourtant il est cohérent. Il se loge dans la chair des nations : il crée des lois au deçà ou au delà des lois. Il nie l'idée de patrie, mais il a sa patrie qu'il emporte avec lui et qui s'établit avec lui. Il nie le Dieu des autres peuples, et partout il rebâtit le Temple. Il pleure les remparts détruits de Jérusalem et il élève, inaperçu, des remparts nouveaux. Il se plaint d'être isolé, et par des canaux mystérieux, il relie ensemble les parties de la Jérusalem infinie qui couvre tout l'univers. Il a partout des relations et des attaches, ce qui explique comment le capital et la presse, concentrés dans ses mains, peuvent servir les mêmes desseins, dans toutes les contrées du monde, et les intérêts de la race qui sont identiques dans les villages ruthènes comme dans la cité de New-York. S'il glorifie quelqu'un, celui-ci est glorifié dans le monde entier ; s'il veut ruiner quelqu'un, le travail de destruction s'opère comme si une main unique le dirigeait.

Les ordres viennent de mystérieuses ténèbres. Ce que l'esprit juif raille et détruit chez les autres peuples, il le conserve fanatiquement à l'intérieur du judaïsme. S'il enseigne aux autres la révolte et l'anarchie, lui-même obéit admirablement à des guides invisibles.

Au temps de la révolution turque, il arriva qu'un Juif dit fièrement à mon père : « C'est nous qui la faisons, nous, les Jeunes-Turcs, les Juifs ! » Lors de la révolution portugaise, j'entendis le marquis de Vasconcellos, ambassadeur du Portugal à Rome, dire : « Les Juifs et les francs-maçons dirigent la révolution de Lisbonne. » Aujourd'hui que la plus vaste partie de l'Europe est livrée à la révolution, ils dirigent partout le mouvement, selon le plan unique. Comment purent-ils le dissimuler, ce plan qui embrassait le monde, et qui n'était pas l'œuvre de quelques mois ou de quelques années? Ils plaçaient devant eux des hommes du pays, aveugles ou légers, vénaux, pervers ou stupides, qui leur servaient de paravent et ne savaient rien. Et ils agissaient

alors en sûreté, eux les organisateurs redoutables, les fils de la race antique qui sait garder un secret.

Et c'est pourquoi aucun d'eux n'a trahi les autres.

Le 15 avril, au lever du jour.

Les sarments ont brûlé dans le poêle. Je les ai observés longtemps. Maintenant les voilà écroulés, et cependant il fait froid. Jamais je n'ai ressenti un pareil froid. Je m'assieds et j'écris... Mais je n'écris pas pour d'autres, j'écris pour moi seule, pour alléger mon cœur.

Ce soir, Charles Kiss est arrivé. Il a pu échapper à la police et nous apporter des nouvelles.

Dans toutes les parcelles de la Hongrie, ce qui est magyar est persécuté. Partout, la vie de ceux qui ont osé les combattre est livrée à ces chiens qui flairent le sang.

Je les ai combattus. Ma vie est livrée, ma vie est donnée par eux à un terroriste borgne du nom de Mikulik, surnommé le Cyclope, et dont je n'avais jamais entendu parler. On prétend qu'il rançonne à Matyasfœld et qu'il est le dictateur tout-puissant du champ d'aviation. Szamuelly a dit de lui : « Il est si cruel que lui-même ne pourrait rien faire contre lui ». On a chargé ce monstre borgne d'en finir avec moi. Il a dit : « Il faut que je l'écrase... » Et dès maintenant ma vie dépend de ceci : pourrai-je l'éviter ou le rencontrerai-je? Un autre me cherche aussi dont j'ignorais le nom. C'est le chef de la classe des policiers politiques nouvellement instituée, un ami de Szamuelly. Il s'appelle Otto Corvin, mais son vrai nom est Klein. C'est un petit Juif bossu, autrefois employé de banque. Ils me cherchent... Cette pensée me torture. Une vilaine main tâtonne lentement autour de moi et veut me saisir...

Je ne puis plus rester ici. Le pressentiment qui me tourmentait sans cesse s'éclaire depuis que Charles Kiss a parlé. Fidèle ami! Comme il était pâle, et, sans me regarder, il parlait tout bas.

Lorsque la voiture de Charles Kiss s'arrêta sous la marquise à colonnes, Lenke de Kallay lui cria de loin :

— Apportez-vous de bonnes nouvelles?

— Attendez que nous soyons seuls. Et lorsque personne ne pouvait l'entendre, il dit quelle nouvelle il avait apportée.

Je me souviens que je hochai la tête et que je m'étonnai de ce hochement.

On a questionné ma mère. Huit soldats rouges armés entouraient sa maison de Hüvösvölgy. Pendant ce temps, des policiers interrogeaient chaque personne séparément dans la maison. Cela dura deux heures. Ils menaçaient, disant qu'il était inutile de nier, qu'on était déjà sur ma trace, qu'on savait où j'étais

Ma mère montra la petite lettre que j'avais écrite le dernier soir. Elle dit qu'elle était venue de la Transdanubie. Elle ne savait pas autre chose de moi. Elle paraissait tranquille en parlant et regardait ses interrogateurs avec une telle supériorité qu'ils n'osèrent plus l'appeler « camarade ». Ils ôtèrent leurs chapeaux et parlèrent la tête découverte. Lorsqu'ils furent partis, ma sœur Maria trouva ma mère dans sa chambre, sur le divan du coin. Alors, elle était assise toute courbée et pleurait. Sur la table était l'ordre d'arrestation à mon nom. « Je ne puis le regarder, dit-elle, ôte-le de là, que je ne le voie pas. »

Un sanglot intérieur, sans larmes, souleva ma poitrine. Les autres ne le remarquèrent pas. Je vis sur leur visage qu'ils me trouvaient tout à fait naturelle.

On interrogea aussi mes frères et sœurs, Vera qui a tant travaillé avec moi dans notre association antirévolutionnaire et Géza aussi. Ils furent cités à la police. On arrêta Charles Kiss. Il comparut devant un monstre juif nommé Juhasz, chef du groupe des détectives. Les autres aussi étaient pareils. Saleté, trouble, désordre et seulement des juifs. « Ils me répugnaient, dit-il ; et profitant d'un instant de négligence dans la garde, je me suis sauvé. » Ensuite il rit d'un rire clair et sonore, comme un enfant qui plaisante. Moi aussi je ris, mais pourtant le cœur me faisait mal terriblement. Je pensai soudain : « Si on allait arrêter ma mère à ma place? ou quelqu'un d'autre? » Tout me parut tourner dans la chambre et je criai : « Je vais à la maison, je vais me dénoncer. »

Mes amis se récrièrent. Ils dirent que mon retour serait une folie, et que personne ne serait tourmenté à cause de moi. « Je vais attirer le malheur sur cette maison aussi... » Je cherchai des paroles pour demander pardon. Pendant ce temps, les autres faisaient des projets pour ma fuite. On dit que ma famille désirait que j'allasse à l'étranger. « Par

Balassagyarmat. » Ce mot frappa mon oreille. Élisabeth de Kallay dit que ce serait bon ainsi. « Aladar Huszar t'aidera certainement à traverser la rivière Ipoly. »

Lenke de Kallay s'avisa qu'il fallait cacher le but de mon voyage aux domestiques. Je devrai donc partir du côté d'Aszod, comme si j'allais à Pest ; de là, je retournerai à Balassagyarmat. Je ressentis un dégoût indicible. La station d'Aszod, le drapeau rouge, le gras commissaire politique, le violoniste et l'*Internationale* !...

J'allai appuyer un instant mon front au verre de la fenêtre. Il était uni et froid. A défaut d'autre chose, la vitre de la fenêtre peut être aussi bonne qu'une main fraîche.

Je regardai la pendule. Elle était arrêtée. Le soir, j'avais oublié de la remonter. Une voiture fit du bruit en bas du jardin, quelque part du côté du pavillon des hôtes. Elle emportait Charles Kiss au chemin de fer. Demain, à la même heure, elle m'emportera aussi. Je m'en irai seule. Je n'ai pas accepté sa compagnie. Il ne m'est pas permis de partager mon malheur avec les autres.

La fuite.

15-16 avril.

Le dernier jour à Berczel.

Le jeune Georges de Kallay était allé chercher le baron Jeszenszky. Certainement il pourrait nous donner quelque conseil. Quand il fut au courant, il y eut dans son regard une compassion bonne, humaine. Il me donna une lettre de recommandation pour l'ex-sous-préfet d'Aszod et prit chez lui mes notes : « Je les cacherai dans le tuyau de la cheminée. On n'ira pas les chercher là... » dit-il.

Au delà du jardin, au-dessus des collines, le train d'Aszod s'en allait comme un petit joujou fumant. Je remarquai alors que ce train avait hanté tout le jour mes pensées. « Maintenant il était déjà passé. Les détectives ne sont pas encore arrivés. Demain ils ne me trouveront plus. »

« Depuis le temps, la voiture serait déjà arrivée de la station, » dit Lenke.

Une auto corna sur la grande route. Mme Beni de Kallay leva le nez de dessus sa broderie : « J'ai fait un mauvais rêve

cette nuit. J'ai rêvé qu'une grande automobile s'était arrêtée devant la maison et que des policiers en étaient descendus. » L'automobile avait déjà passé le long du jardin, mais l'amère pensée demeura avec nous. Je n'avais plus qu'une idée : si seulement le temps passait plus vite. Si seulement je pouvais déjà être partie pour ne pas causer de mal à ceux qui ont été bons pour moi ! J'ai balbutié quelques mots à ce sujet lorsque j'ai fait mes adieux : « Je vous remercie et qu'on me pardonne ! » Henriette Apor me donna ses allumettes. Elle n'en avait que quelques-unes ; c'était un trésor, car depuis longtemps il n'y avait pas d'allumettes à la maison. Élisabeth m'accompagna dans ma chambre. Et je restai seule.

Jusque-là, jamais je n'avais su combien l'on est seul au monde. Chacun pour soi, entièrement seul. Mon âme était pleine de présages funèbres. Et je pensais à ceux que j'avais vus mourir. Je commençai à les comprendre merveilleusement, ceux qui doivent tout régler par eux-mêmes avec la mort. C'est en vain qu'on prend leurs mains, qu'on arrange leurs oreillers, qu'on veille avec eux. Mais moi, personne ne m'avait pris la main et personne non plus ne veillerait avec moi.

La pluie commença de tomber comme si une pitié invisible eût couvert la fenêtre de pleurs. De petites gouttes bruissaient dans les ténèbres. Il pleuvait aussi, cette nuit de mars où je dus partir de chez moi et l'on hurlait dans les rues : « Vive la dictature des prolétaires ! » De nouveau la pluie, le bannissement, l'abandon et devant moi un monde obscur et vindicatif. Je fermai les yeux. Si je pouvais m'enfuir de moi-même !

Je dus dormir pendant quelques minutes d'un sommeil agité et fiévreux. Puis, comme si l'on m'eut secouée, je sursautai. Je commençai à me vêtir avec une hâte folle à la lueur de la bougie. Dehors, il faisait encore sombre, et la porte de ma chambre s'ouvrit lentement. Élisabeth de Kallay était debout sur le seuil, dans la pénombre. Elle venait me dire adieu. Cela me fit plaisir. Ensuite nous nous prîmes les mains et : « Adieu, que Dieu soit avec toi ! »

Lorsque la grande porte cochère du château s'ouvrit devant moi, un froid humide me frappa impitoyablement au visage. J'eus un mouvement de recul. La nuit était

devant moi comme un mur noir, humide. Il me fallait me lancer contre ce mur. Un instant, je sentis encore que quelqu'un me suivait du regard par derrière. Cela aussi passa. La porte se referma en résonnant et ce fut comme si toutes les portes du monde s'étaient refermées sur moi, et comme si je restais hors de tout, sans patrie, sans foyer, mendiante et errante.

Je m'enfonçai toujours plus profondément dans le mur noir et humide. Je traversai le jardin à pied pour aller à l'écurie. La voiture m'attendait. La boue giclait autour des roues. La pluie me coulait sur les épaules et tout à coup traversa ma robe et mouilla mes genoux. Sur la route trempée, le jour pointait.

De la station de Galgaguta, un petit train glacial m'emporta dans l'aube frissonnante. Je m'endormis peut-être. Je me rappelle la dernière grande secousse. Aszod !... Quel souvenir ! Sur le quai il y avait des saletés dans des flaques d'eau. La paroi d'un wagon portait des lettres écrites avec de l'ordure. « Mort aux bourgeois ! » La station était encore plus dégoûtante que naguère. Malgré l'heure matinale, des groupes, des députations avec drapeau rouge étaient réunis et attendaient. Des hommes tristes, somnolents. A la sortie, l'un d'eux dit qu'il y aurait une « assemblée de recrutement ». Les camarades de Pest viennent prononcer des discours. On a déjà signalé leur train spécial. Je me hâtai sans raison, follement. Alors je m'aperçus que quelqu'un m'avait volé les provisions emportées de Berczel. Peu importe. Déjà mon sac était à la consigne. J'allai du côté de la ville. Sur la maison de correction, le drapeau rouge pendait comme un débris de viande humide. Et combien de drapeaux encore !... Partout de grandes affiches étranges placardées. Les lignes s'y tordaient comme des boyaux entremêlés. Lorsque je les regardai mieux, parmi ces boyaux emmêlés, je distinguai des soldats effrayants, des femmes enceintes gigantesques pareilles à des bestiaux, des têtes de mort, des ouvriers sanglants nus jusqu'à la ceinture : « Entrez dans l'armée rouge !... » « L'alcool est mort... » « Aux armes, prolétaires ! »

Dans ma fatigue, tout me paraissait effrayant. Les arbres tordus et mouillés de la route étaient rangés comme des potences qui attendraient des pendus. La tribune tendue de rouge au centre du marché, sous ce ciel couleur de plomb,

semblait un échafaud. Les maisons regardaient méchamment et grimaçaient. Dans les rues, la boue s'étendait en couches épaisses. Elle roulait en une bouillie noire et dégoûtante que seuls les murs des maisons retenaient dans son lit. Qu'une seule maison s'écroulât et la boue se répandrait par la brèche sur le pays tout entier !

Et des hommes vivent ici ! Parmi les monstres des affiches, ils traînent leurs pieds embourbés. Ils habitent cette boue noirâtre. Aucune révolte dans la ville et au delà de la ville. Le calme dans l'étouffement. Dans une voiture, un Juif est assis en habit de ville, une casquette de sport sur la tête. Il a fait arrêter le véhicule. Un geste, et deux espèces d'ouvriers ont couru vers lui. Il montre quelque chose dans la direction du marché. Il ordonne. Les gens écoutent docilement.

Je pensai : « Le bolchevisme est une pourriture organisée... », mais ma pensée s'arrêta. L'homme à la casquette de sport me regarda. Au moment où son regard tomba sur moi, je sentis comme une douleur au visage. Il se retourna encore une fois comme s'il me connaissait. Il me semblait aussi que j'avais déjà vu ce visage mou, ces lèvres molles gonflées, ces grandes oreilles molles. Peut-être ce visage flasque s'était-il incliné devant moi, derrière le grillage d'un guichet de banque de Budapest. Il était si mou, si gras et sombre, comme pétri avec de la boue... Il disparut enfin. Devant une maison, se tenait une foule de soldats rouges. Ils avaient sur la tête une casquette plate ornée d'un ruban rouge. Ils portaient une blouse de forme russe garnie de galons rouges. Ces hommes avaient un aspect inquiétant et étrange. Ce n'étaient plus des soldats hongrois. C'étaient des ennemis, les serviteurs armés d'une puissance étrangère, le spectre atroce de notre armée dissoute. L'armée rouge !... Honvéds (1) hongrois, hussards magyars, c'est pour ça qu'on vous a chassés?...

Ainsi j'ai vu pour la première fois la garde rouge des Soviets.

Les ordonnances et les décrets tapissaient les murs. La porte cochère était ouverte. Dans la vaste cour, des mitrailleuses dressées. Un peu plus loin, une femme debout sur le trottoir parlait à quelqu'un à travers une fenêtre ouverte. Parfois, elle jetait en arrière des regards de méfiance. Je

(1) Soldats de l'armée de défense nationale.

l'entendis soupirer. Aujourd'hui on ne doit pas craindre celui qui regarde derrière soi avec défiance et qui soupire. J'accostai cette femme

— Le sous-préfet Sarkany?

— Voici sa porte.

La femme s'effraya tout à coup et fila. J'ouvris la porte d'une maison basse.

—Non, le sous-préfet n'est pas ici, il est en voyage.

Ce fut comme si le seuil se dérobait brusquement sous mes pieds. Que faire? Je demandai qu'on me laissât entrer, je dis que je venais de loin et que j'étais lasse. Inutilement. — J'apporte un message, dis-je. Alors on me reçut. C'était de grand matin. Je dus attendre longtemps. Puis la femme du sous-préfet entra. Pendant qu'elle lisait la lettre du baron Jeszenszky, elle se troublait de plus en plus.

— Alors, c'est donc... pour cela?... Ce matin les rouges ont cherché ici une dame et un monsieur.

Je songeai à Charles Kiss. Était-il possible qu'on nous eût cherchés tous les deux?

— Vous ne pouvez rester ici, dit Mme Sarkany. On observe la maison. Bokanyi viendra aujourd'hui de Pest et parlera sur le marché. Des journalistes l'accompagneront. On les logera ici et ils vous reconnaîtraient sans doute. (Elle pâlissait toujours davantage.) « Non, vous ne pouvez pas rester ici. » Elle me conseilla de continuer mon voyage et d'aller du côté de Hatvan.

L'instinct vital se révolta en moi, car je fus surprise de m'entendre lui répondre sèchement : — Autant me précipiter dans la gueule du loup. Pourquoi m'envoyer si près de Pest? C'est dans le train qu'on pourrait me reconnaître le plus aisément.

— Ici vous n'êtes pas en sûreté, même pour une minute.

Une idée me vint subitement : si je pouvais me procurer une voiture. J'irais à Iklad, chez la comtesse Raday.

Mme Sarkany acquiesça de la tête et sortit vite. Combien de temps se passa-t-il, je n'en sais rien. Elle revint pourtant et dit :

— Préparez-vous, vous aurez une voiture.

J'avais terriblement froid. Je demandai un peu de thé, puis j'hésitai. Je ne savais comment m'exprimer. J'aurais voulu quelques allumettes. Elle me donna le tout à grande hâte... Vite !... Vite !...

Quelqu'un ouvrit brusquement la porte. Une vieille

dame apparut sur le seuil. Sa figure était gris de plomb et elle se prit la tête des deux mains.

— Trop tard !

Les rouges avaient enlevé la voiture !

Je sortis quand même. Trois soldats étaient près du véhicule. Je donnai de l'argent à l'un d'eux. Il regarda furtivement si les autres ne le voyaient pas. Je les suppliai de me céder la voiture. J'allais seulement dans le voisinage. Il me la fallait pour une demi-heure, ensuite je la renverrais... Tandis que les trois hommes délibéraient, je sautai brusquement dans la voiture. Le cocher fouetta les chevaux et je criai : « A la station ! Chercher mon bagage ! »

Les soldats hurlèrent quelque grossièreté, mais le bruit des roues l'emporta. Il y avait des traces de purin sur la charrette. Des débris de fumier sautillaient dans le fond et sur la planche largement trouée. Par le trou, je voyais la route fuyant sous moi en sens contraire. Je frissonnai. Il me fallait encore traverser ce lieu redoutable comme la mort : toute la ville.

A la gare, je pris mon sac. « Vite, cocher, en avant ! » Alors reparut devant moi l'homme au visage de boue, à la casquette de sport. Vite !... Le cocher se retourna pour me regarder ; on aurait dit qu'il m'avait compris avec son esprit de paysan. Il lâcha les guides et la petite charrette partit en cahotant à travers la mer de boue. L'homme au visage mou s'était retourné. Déjà, nous étions dans une rue latérale. Les maisons passaient rapidement, ainsi que les petites boutiques fermées. Quelques figures étonnées se montraient aux fenêtres. C'était bizarre, cette dame de la ville dans une charrette à fumier ! En face de nous, vinrent des autos. Maintenant on ne voyait plus que des Juifs en auto. Probablement des agitateurs de Budapest. Je mis instinctivement mon mouchoir sur mon visage. Les maisons s'espacèrent. La route nationale passait près d'un château de vieux style baroque. Sa belle silhouette surgit entre les arbres du parc sur le ciel gris. Beauté unique dans ce désert de boue !

— Celle qui demeurait ici s'est suicidée, murmura le cocher, et avec son fouet, il montra le château, puis il frappa ses bêtes. Les secousses déplaçaient la planche mise en travers comme siège. Je me retins aux bords de la charrette et je me penchai en avant.

— Qui demeurait ici?

— Les barons Podmaniczky avaient installé ici par bonté un pensionnat pour les petites demoiselles.

J'encourageai l'homme à parler.

— Savez-vous, dit-il, en pesant ses mots, alors que ce nouveau régime est venu, un « camarade » est arrivé. Il n'avait pas plus de quinze ans et il était juif. Pardieu ! Il a « déclamé » pour les enfants sur le marché...

Il se tut. Je le pressai de continuer.

— J'ai honte, dit-il, mais veuillez me pardonner. Le camarade dit à haute voix sur la place, — le fils de chien sans poil ! — il dit comment on faisait les enfants. Puis qu'il ne fallait pas obéir à ses parents. Et puis qu'il n'y a pas de mal si les filles chutent, c'est seulement les hommes à calotte qui ont trouvé que c'est un péché. Désormais il n'y a plus de bâtards et l'État prendra soin des enfants.

Il rejeta son chapeau en arrière et cracha.

— Tonnerre ! Ni Dieu, ni honneur ! Ici, il a raconté les mêmes choses que sur le marché. Il a même engagé les petites demoiselles à « s'aimer » bravement avec les garçons. Il leur a aussi montré des images pour qu'elles sachent comment il fallait faire. La directrice pleurait et se tordait les mains. Enfin elle s'est tuée.

La charrette tressauta et ce fut comme si quelque chose tressaillait aussi en moi. A travers le trou de la planche pourrie, je vis la route. La terre courait en sens contraire sous la voiture et elle courait vite. Tout à coup il n'y eut plus de ville autour de moi. Le lieu du péril mortel avait disparu.

La pluie tombait encore, mais que m'importait la pluie? Un vent libre soufflait sur les champs, et ceux que nous rencontrions, voituriers, paysans, étaient d'autres gens que ceux d'Aszod. Un village apparut, une maison avec sa cour, un jardin fleuri : Iklad. La voiture tourna dans la cour. Une fille se précipita vers moi au seuil du vestibule : « Ils ne sont pas à la maison ! Depuis qu'on a emmené les comtes à Aszod, on ne les laisse pas revenir ici. »

J'avais tellement froid et j'étais si fatiguée ! Peut-être pourrais-je rester un peu ici? Seulement jusqu'au train de Balassagyarmat...

— Ne restez pas, dit la fille effrayée. Les communistes seront ici tout de suite. Ils viennent de la fabrique Lloyd d'Aszod pour réquisitionner.

— Oui, c'est absurde... Et je me rappelai le grand claquement de la porte de Berczel se refermant dans l'aube derrière moi. Toutes les portes s'étaient refermées alors. Toutes...

— Allons ! dis-je au cocher.

Soudain, la fille eut une idée :

— Allez à la maison du garde-voie. Là vous pourrez attendre le train ; le vieux Nagy est un brave homme, il vous donnera la permission. Elle promit même de m'apporter un petit dîner après le départ des communistes.

La maison du garde était au delà de la route, près de la voie, cachée sous la pluie parmi de vieux grands arbres. Un poulailler, du bois entassé, un petit jardin, de curieux petits parterres de fleurs... Dans sa blouse rayée de cheminot, un homme grand et grisonnant vint à ma rencontre. Il toucha sa casquette de service et demanda ce que je voulais : « Le bureau est fermé. Le train ne part qu'à cinq heures. »

Il va aussi me renvoyer. Je sentis combien j'étais lasse, trempée de pluie, torturée par la faim. Je parlai lentement pour gagner du temps et demeurer un peu sous son toit. Mais cet homme ne me renvoya pas. Il haussa les épaules : « Vous pouvez rester ici, si vous y tenez. Mais vraiment vous n'y serez pas très confortablement. »

J'aurais voulu rire dans ma joie, rire à haute voix ! La bonté du vieux garde-voie me paraissait infinie. Je puis rester ici et il s'excuse encore ! Un voile couvrit mes yeux. Confortablement... Il ne sait pas quel luxe royal il me donne ! Un coin où l'on peut se retirer sans être vue, un coin dont on ne vous renvoie pas, un banc abrité de la pluie où il est permis de s'asseoir !...

La femme vint aussi. Petite femme à la bonne figure, vieille avant l'âge. Elle m'invita à aller dans la chambre. Elle essuya une chaise avec son tablier. Et puis, j'entendis qu'elle fendait du bois dans la cuisine. Lorsque le feu eut pris un peu de force, elle ouvrit la porte et laissa entrer la chaleur dans la chambre.

La chaleur m'arriva lentement et cela m'émut aussi. D'abord je ne pensai à rien. J'étais bien. Je remarquai seulement peu à peu les choses qui m'entouraient. Sous le plafond bas, au-dessus du lit haut comme une tour, une phrase de la sainte Écriture était inscrite dans un joli cadre. Je la lus souvent, pendant ces longues heures, et pourtant je ne

puis me la rappeler. Des images en couleur, des portraits de famille étaient accrochés au mur. Des femmes assises toutes raides, des hommes à la moustache droite et bien cirée. Sur la commode à trois tiroirs, une corbeille en bois découpé. Tout avait une couleur chaude et brune. Un mouchoir rouge pendait en guise de rideau à la petite fenêtre.

Pendant que j'étais assise sur la dure chaise de bois, la petite maison avec sa chambre et ses pauvres vieux ustensiles me donna la sensation d'une chose déjà connue... Oui, j'y étais venue jadis. Mais en ce temps-là, cette maison était dans un autre pays. Loin, dans le Karst, au-dessus de rochers brûlés, au milieu de montagnes sauvages. Alors j'étais jeune. J'écrivais mon premier roman : *Au pays des pierres* (1). Elle se trouvait entre deux tunnels, cette autre maison à laquelle j'ai donné autrefois la jeunesse de mon art. Et il me vint cette idée superstitieuse que tout ceci ne s'était pas fait par hasard, et que les petites maisons savent rendre leur amour à ceux qui les ont aimés.

Mon regard se fixa. Je n'avais pas encore remarqué le calendrier pendu sur le mur blanc de chaux dans l'obscurité rougeâtre ; 16 *avril* 1919. Cette vue me ramena au réel. Des voitures par la route nationale venaient du côté d'Aszod. Dans les landaux volés, des hommes à la mine suspecte et des juifs en manteaux fourrés, étaient assis. Tous se firent conduire dans la cour du château des Raday. Je guettai derrière le rideau de percale rouge. Ils entrèrent en criant dans la maison. Déjà, tout leur appartenait... Et les fenêtres donnant sur le jardin du château regardaient avec surprise, comme si elles ne comprenaient pas ce qui se passait à l'intérieur.

Les heures coulèrent. Les communistes chargèrent leurs voitures de tout le butin pris dans le château Raday, ils emportèrent ce qui leur plut. J'étais tranquillement assise dans la chambre et je voyais tout. Quand j'entendais du bruit, je me retirais, puis je regardais de nouveau. Il pouvait être midi quand une draisine vint de la direction d'Aszod. Plusieurs voix donnaient des ordres dans le petit bureau. Des pas résonnèrent autour de la maison. Je retins mon souffle. Les gens s'en allèrent. Le silence régna de nouveau. On préparait le dîner dans la cuisine et je sentais une odeur

(1) Traduit par Marcelle TINAYRE et Jean GUERRIER, Calmann-Lévy, 1914.

de pommes de terre cuites à l'eau. J'avais grand'faim. La femme m'offrit des pommes de terre, mais il y en avait si peu, dans le plat de terre vernie !... « Non, je vous remercie, il est encore trop tôt. »

Plus tard, la servante du château me fit savoir que les communistes avaient tout mangé, tout emporté, tout ce qu'ils avaient trouvé dans la cuisine, dans l'office. Elle ne pouvait pas m'envoyer à dîner, mais elle me priait d'écrire mon nom pour le dire à la comtesse quand cette dame reviendrait à la maison. La vieille femme déchira une feuille du calendrier afin que je puisse écrire dessus. Alors je me souvins du faux nom qu'Élisabeth de Kallay m'avait choisi, *Elisabeth Földvary*... Je le répétais en moi-même. C'est étrange, on m'appellera ainsi maintenant, et ce sera mon nom ! Pourtant je ne l'écrivis pas. La femme ne prenait pas garde à moi. Elle allait, venait et travaillait comme une fourmi noire dans la maison. Elle mettait la cuisine en ordre ; ensuite elle enleva le rideau rouge de la fenêtre et elle commença de laver les vitres.

La pluie cessa. Un vent glacé chassait les nuages. Il sifflait, hurlait, et dans la maison, les sonnettes des signaux tintaient sans cesse finement. Le garde entra. Il roula dans sa main un petit drapeau noir de suie et parla à sa femme des communistes : « Si ça continue encore, ils emporteront tout le château. » Il me parla aussi. Il raconta comment le comte Raday, arrêté par les gens d'Aszod, avait dû laver dans la rue l'automobile des juifs. « Mais il leur donna une leçon. Il releva les manches de sa chemise et fit venir ces coquins. » « Regardez ici ! leur dit-il, et apprenez comment il faut nettoyer proprement cette machine. » Le cheminot riait silencieusement. Il jouissait de son histoire. « Ensuite les hommes d'Iklad s'armèrent de faux. Deux villages voisins allèrent avec eux. Ils voulaient ramener leurs seigneurs comtes avec six chevaux, car chaque village avait mis comme condition d'atteler chacun deux chevaux devant la voiture des comtes. »

L'homme n'était déjà plus là. Sa casquette bougeait dehors, devant la fenêtre. Il élevait dans sa main le drapeau signal.

Un lourd train de marchandises roula en grinçant sur ses essieux. Des soldats au ruban rouge l'occupaient et lancèrent des cris vers nous en passant. Sur les voitures noires

il y avait griffonné à la craie : « Vive Bela Kun ! Vive l'armée rouge ! »

Canailles ! ils transportent des armes, grogna l'homme, lorsqu'il revint. Mais le directoire d'Aszod est encore plus terrible. Rien que de cruels jeunes Juifs. Les hommes vivent dans la crainte. La population n'a pas de repos, même la nuit. Pendant la guerre, on a gardé beaucoup de soldats tchèques fugitifs dans la fabrique d'avions, et maintenant ils sont les plus grands héros communistes. C'est eux qui volent le plus.

Il regarda devant lui, amèrement, et d'une voix irritée :

— Ça changera un jour. Ils ont beau nous payer avec leurs billets sans valeur, ils ne nous achèteront pas. Nous, les cheminots, nous avons aussi notre mot à dire.

Le téléphone résonna dans le bureau. Le signal vint en volant à travers l'espace. Aszod parlait sur les fils. Mon train... Subitement, l'engourdissement de mes membres cessa. Il me fallut sortir de la petite maison, il me sembla qu'on arrachait un voile de mon visage tant je souffrais d'être à découvert.

Le train s'avança lentement. Des gens étaient assis sur le toit des wagons, d'autres pendaient en grappes sur les escaliers, même sur les tampons. Je voulus monter. On me repoussa. J'allai plus loin, mais les portes ne s'ouvraient pas. On les retenait de dedans, car le train était bondé. Je courus encore et me dis à moi-même : « N'importe comment, n'importe où ! » Une clenche céda sous ma main. Le train partait. Que vais-je devenir, si je reste là?... Le garde m'aida. Enfin je montai, mais des caisses, des coffres obstruaient la porte. Quelqu'un me poussa en avant, quelqu'un me souleva en l'air. Mon sac de voyage me tomba sur le dos, puis il me fut impossible de remuer et le train m'emporta.

La voiture où j'étais montée était un vieux wagon hors de service. Par ses vitres cassées, un vent glacial soufflait. Les hommes se pressaient dans le couloir. Des femmes, des soldats, un officier, un gros homme sale. Rencognée entre eux, je me tenais sur une jambe. Il n'y avait plus de place. Leur voisinage chaud, à odeur humaine, me tenait ainsi debout. Mais dans cet instant, cela même me parut un bonheur. Il me fallait prendre mon billet dans le train. On me demanda un certificat syndical... On allait me chasser

tout de suite de ce train, pensai-je. L'officier qui était tout contre moi, dit quelque chose au conducteur du train et lui montra un papier : « Faites un billet pour deux personnes. » Le conducteur s'en alla, revint ; l'officier mit dans sa poche le billet pour deux, et j'en payai le prix. Lui aussi allait à Balassagyarmat. Tout à coup je fus sur mes deux pieds, je remarquai par là que la presse avait diminué. Des voyageurs descendaient aux petites stations et personne ne montait. On pouvait voir, dans le couloir vitré de la voiture qui roulait devant nous. Un jeune homme au paletot fourré fumait sa cigarette. Il avait un chapeau mou et sa figure était rouge de froid. Je considérai distraitement cet homme. Tout à coup, sans aucune raison, j'éprouvai une sensation désagréable... Je n'aurais plus voulu le voir et pourtant il me fallait le regarder par une sorte de fascination. Mon inquiétude devint de plus en plus intolérable. Je m'irritai contre moi-même.

Hallucination !... Mais pourtant, si cet homme me cherchait?

Nous arrivâmes à la station de Galgaguta. J'en étais partie douze heures plus tôt à l'aurore, et quelles fatigues depuis !... La porte du couloir vitré de l'autre voiture s'ouvrit. L'homme au col de fourrure sauta sur le remblai et s'avança vers la gare. Il me cherchait ! J'en étais sûre, comme si quelqu'un me l'avait dit. Je pensai : « Il va aller à Berczel et ne me trouvera pas. » Une joie sans bornes s'empara de moi. Il n'aurait eu qu'à se tourner vers moi pour me prendre. Bonsoir, camarade ! Bon voyage !... Toutes sortes de mots fous me vinrent à l'esprit et j'aurais voulu grimacer nerveusement.

Des voyageurs se pressaient près de moi. Plusieurs descendirent. La porte resta ouverte et le froid qui entra me rendit la raison. Quelle folie !... Je tournai le dos à la porte. Le sentier serpentait au loin, à travers les terres labourées et les vertes prairies. Une petite fille marchait dans le sentier. Des rubans rouges pendaient autour de sa tête. Le vent me souffla dans les yeux. Je me retournai. Je sentis un choc intérieur dans ma poitrine. L'homme au court paletot fourré était là, devant la porte ouverte et me regardait en fronçant les sourcils. Il tenait son menton entre son pouce et son index et penchait la tête comme s'il cherchait à découvrir quelque chose sur mon visage.

Maintenant... Je ressentis encore un choc dans ma poitrine. Et toutes les gouttes de mon sang abandonnèrent mon visage ! Je pâlis jusqu'à en avoir mal. Inconsciemment, je me détournai vers l'autre fenêtre. Mais je ne vis pas le paysage. Les couleurs se brouillaient devant mes yeux.

Combien de temps cela dura-t-il? Je sais seulement que je sentais ma tête creuse et vide. Les instants alourdis tombèrent dans le vide, et j'eus l'impression de tomber aussi avec eux. Mon Dieu, combien cela durera-t-il encore? Qu'il m'empoigne par l'épaule, s'il le veut, qu'il m'arrête, qu'il agisse, mais que cela ne continue pas ainsi ! J'essayai de me réconforter. Je me flattais, je me suppliais moi-même de simuler au moins le courage. Puisque maintenant je ne peux rien, que ces misérables au moins ne voient pas combien j'ai peur ! Je me redressai autant que je le pus et je convulsai ma bouche comme pour sourire.

Le train repartit et la secousse ferma la porte. Était-ce possible? Un moment, je ressentis dans mes membres le plaisir sans bornes de la délivrance. Je respirai profondément. En pensée, je me grondai, et me consolai. Pauvre folle ! comment peux-tu avoir de telles idées? Mais ensuite tout sembla chavirer autour de moi. L'homme au paletot fourré était assis près de moi sur une petite malle. Il était assis avec les genoux repliés, comme un mauvais génie. Je fus saisie de peur, — d'une peur que je n'avais jamais connue. Mon menton tremblait. Malgré le froid, des gouttes de sueur perlaient sur mes tempes. Cependant je tenais ma tête bien droite et j'essayais de sourire.

Les hypothèses se poursuivaient follement dans mon esprit. Si l'on m'arrêtait maintenant, personne ne saurait rien de mon sort, et ce borgne à qui l'on m'a livrée, il m'enverrait tranquillement dans l'autre monde. Ma mère ignore que je suis en route. Les Kallay que j'ai quittés, les Huszar, qui ne m'attendent pas, personne ne saura que je ne suis pas arrivée !... On peut attirer l'attention des missions de l'Entente sur les prisonniers de Budapest, mais moi, si je suis prise, personne ne me cherchera — et pourquoi me chercherait-on?...

L'homme était toujours assis sur la malle. Il roula une cigarette, lança la fumée et de temps en temps, il levait les yeux sur moi. Je n'oublierai jamais ses yeux.

A Kövesd, des voyageurs montèrent. Nous fûmes de nou-

veau très nombreux dans le couloir. Deux hommes qui portaient des insignes rouges au revers de leur paletot, disaient à haute voix leur enthousiasme pour la révolution : « Enfin nous la tenons ! » Et l'on voyait que c'était la peur qui les faisait parler. L'homme sur la malle les approuvait de la tête. Je méprisai ces gens, ces Magyars qui s'étaient livrés à des étrangers. Tout cela était sale et vil. Un orgueil révolté me monta à la tête. Me faire prendre par de tels hommes, misérablement, sans faire quelque chose pour moi-même, sans essayer de m'enfuir ! Attendre le sort comme une malheureuse qui n'ose remuer !... Tout à coup mon immobilité me parut une honte insupportable. Je saisis mon sac et je me glissai parmi la foule vers la porte du compartiment voisin. Tout était plein, il y avait des gens debout, même entre les banquettes. Près de moi, un homme se serrait sur le banc. Je me souvins confusément de sa figure. Il avait une moustache blonde et rare, ses yeux bleus aqueux regardaient, indécis. Il écrivait sur un calepin, déchirait la feuille écrite et en écrivait une autre. Ensuite je ne fis plus attention à lui. L'homme au paletot court qui était assis dehors dans le couloir, se levait de temps en temps et regardait dans le wagon, comme s'il me surveillait. J'attendis ce moment. Lorsqu'il se fut rassis sur sa malle et qu'il ne pouvait me voir, je repris mon sac et j'allai plus loin. Je n'avais pas de plan. Je voulais seulement marcher, m'enfuir, agir. Qui sait, ça réussira peut-être? Je m'enfuirai peut-être à une station. Peut-être sauterai-je du train !

Lorsque je quittai le voisinage de l'homme blond qui griffonnait, il glissa tout à coup quelque chose entre ma main et la poignée de mon sac. Alors je me souvins comme il m'avait regardée bizarrement auparavant. Il se remit à écrire, puis il déchira la feuille. Il me semblait que j'avais une feuille de papier pliée dans la main.

Je m'en allai vite en avant, à travers le soufflet qui réunit deux wagons, à travers des voitures bondées de corps humains, de malles, de sacs et de paniers par monceaux. On me poussa, on fut grossier avec moi et chaque fois que quelqu'un me regardait, il me semblait qu'on m'écorchait la peau du visage. Pourquoi me regardaient-ils si familièrement, comme s'ils m'avaient déjà vue? Pourquoi ma figure n'était-elle pas comme celle de tout le monde? Comme ce serait commode, si cette femme-là me prêtait son visage, que l'on

regarde et que l'on oublie aussitôt! Puis cette pensée me répugna. Je continuai à jouer des coudes. Tout à coup il n'y eut plus moyen d'avancer. J'étais arrivée au bout du train dans la dernière voiture. Une place était vide à côté d'une fenêtre brisée. Le vent y lançait justement les étincelles de la locomotive. Aussi personne n'en voulait. Je me faufilai dans ce coin et mis mon mouchoir sur mes yeux. Cela me protégeait et me cachait aussi. Personne ne prenait garde à moi. Je dépliai le petit papier qui était dans ma main. Il contenait en effet des mots écrits en caractères irréguliers et penchés. Je me souviens de tous les mots : « On vous cherche, votre signalement photographique est donné. Sauvez-vous. Si l'on vous arrête, on vous fera disparaître. »

Éprouvai-je de la reconnaissance dans cette minute ou seulement un effroi sans nom? Je déchirai soigneusement le petit papier et jetai les morceaux par la fenêtre. Les instants se délayèrent dans une fatigue insurmontable. Dans le compartiment, les gens étaient assis, parlaient fort, mais tout me paraissait incroyablement lointain.

Une heure passa, peut-être davantage. J'étais contente que le temps passât ; j'aimais ce petit coin. Pourtant le vent qui s'engouffrait me cinglait la figure. Mes membres étaient endoloris sur la dure banquette et la faim rongeait mon estomac. Je n'avais pris qu'un peu de thé depuis la veille. Soudain tout fut sombre : une lourde fumée emplit le wagon. Le temps de m'en apercevoir et nous étions déjà sortis du tunnel. Si j'y avais pensé plus tôt, peut-être... Non, je me serais cassé le cou.

On s'arrêta... Le train était en pleine campagne. Un fossé profond s'étendait sous le remblai... Là je pourrais descendre. Les voyageurs se pressaient aux fenêtres. Quelqu'un cria en dehors : « Le train n'ira probablement pas jusqu'à Gyarmat, les Tchèques tirent sur la gare. » Je me renfonçai dans mon coin... Ensuite vint encore une station. Partout des soldats rouges. Je vis aussi l'homme au paletot fourré qui courait. Il alla jusqu'au bout du bâtiment de la gare, regarda dans la direction de l'endroit où le train s'était arrêté en pleine campagne. Il me sembla qu'il hochait la tête, qu'il blasphémait. Me cherchait-il? Puis il ressauta dans le train.

La nuit tombait. Nous attendîmes longtemps à une sta-

tion. Le chauffeur était allé souper à l'auberge. Un voyageur dit qu'on était allé le chercher, mais qu'il avait répondu : « Il faut seulement laisser la vapeur se développer...»

Il faisait nuit noire quand nous repartîmes. La pluie tombait. Et à travers l'obscurité humide, une lumière qui perçait lentement venait au-devant de nous. Dans le wagon obscurci, les gens commencèrent à se préparer. — « Balassagyarmat », dit une voix. J'étais déjà près de la porte. Le train avait ralenti ; il n'était pas encore en gare. J'ouvris subitement la porte, je jetai en bas mon sac de voyage et je sautai. J'entendis les autres portes qui s'ouvraient derrière moi. Je courus vers la sortie du côté de la ville. Personne ne me demanda mon billet, personne ne s'inquiéta de moi. J'arrivai à une clôture en planches. Là un grand noyer faisait une tache sombre dans l'obscurité. Je m'aplatis contre l'arbre et j'attendis jusqu'à ce que tous fussent partis : les voitures et les gens. L'homme à la pelisse parut et s'éloigna. Les lampes s'éteignirent dans la station. Je restai seule sous la pluie battante au pied de l'arbre.

C'était passé ! Et pourtant, chose bizarre, ça continuait quand même. Je sentais continuellement cette volonté étrangère qui me cherchait dans les ténèbres. Je sentais une main qui tâtonnait avec persistance et fouillait autour de moi. Elle se posait près de moi mais ne me trouvait pas. Pas encore, mais elle me trouvera plus tard... peut-être !... Instinctivement, je m'écartais ; mon corps se rejetait en arrière. La main s'abattait près de moi. Toujours à côté, mais toujours tout près. Je revois l'auto à l'affût devant la maison de la rue Köfarago, puis les soldats rouges d'Aszod, le visage couleur de boue et l'homme à la pelisse courte. La main tâtonnait dans mon voisinage. Elle n'aurait eu qu'à faire un mouvement juste... Hier aussi, demain aussi, mais aujourd'hui elle a passé près de moi et je suis encore libre !

Autour de moi, les faces des maisons émergeaient de la nuit. Mes yeux s'étaient accoutumés aux ténèbres. Où aller? Une large rue sous des arbres conduisait de la station à la ville. Faut-il aller par là? Les itinéraires d'Élisabeth de Kallay se brouillaient dans ma mémoire. Des soldats et des gens me croisèrent, puis un petit garçon. J'eus le plus de confiance en cet enfant.

— Veux-tu m'aider à porter mon sac?

Le garçon tendait ses forces, mais il était trop faible. Nous portâmes le sac à nous deux. Ce n'était pas l'affaire importante. Je voulais savoir où demeurait Aladar Huszar. L'enfant ne le savait pas sûrement mais il m'accompagna cependant sous la pluie. Des jardins, de petites villas, une église, des arbres mouillés, une route sablonneuse. Sur une porte une femme se tenait debout. Elle nous indiqua le chemin : « Tout à fait au bout de la ville, l'avant-dernière maison. » Mon cœur se serra. Jusqu'alors une seule idée m'avait tourmentée : « Est-ce que je vais les trouver? » Il me vint à l'esprit une autre. « Peut-être sont-ils partis d'ici? » Aladar Huszar avait la réputation d'un contre-révolutionnaire. La nouvelle puissance le voyait d'un mauvais œil. Sa femme avait été la présidente de l'Association nationale des dames hongroises de Nograd. Les journaux socialistes communistes du lieu l'avaient attaqué dans le courant de l'hiver.

Le garçon s'arrêta devant une grille. Quelques marches, puis une porte vitrée. Je respirai avec peine... Demander un refuge à ceux qui sont aussi menacés ! Je me débattais intérieurement et j'avais honte.

— Voilà la sonnette, dit le garçon.

J'hésitai encore...

Celui qui, poursuivi, chassé, n'a jamais hésité devant une porte étrangère, celui qui, pauvre, ne s'est jamais arrêté par une nuit froide devant un seuil étranger, ne peut imaginer combien un cœur humain peut se serrer intolérablement.

L'enfant posa le sac par terre, réclama son salaire et s'enfuit. Le son aigu du coup de sonnette pénétra dans le silence de la maison. C'en était fait. J'en fus presque effrayée. Dedans, ils tremblaient peut-être et ils devaient penser qu'un malheur les attendait. En ce temps-ci, les gens cessent de respirer, le souffle coupé, quand on sonne à leur porte, le soir...

CÉCILE DE TORMAY.

(Traduit par Marcelle TINAYRE et Paul-Eugène RÉGNIER.)

(A suivre.)

« Adolphe » et Benjamin Constant

Il en est d'*Adolphe* comme de *la Chartreuse de Parme*, *le Rouge et le Noir*, et tant d'autres ouvrages dont Stendhal disait qu'on les découvrirait avec le temps. C'est avec le temps aussi que l'intérêt s'est renforcé autour d'*Adolphe*, qu'on a reconnu à ce petit livre tout son mérite. Sans doute, cette « anecdote trouvée dans les papiers d'un inconnu » atteint à peine cent pages ; mais par la qualité du style, la profondeur de l'analyse, la perfection dans tout ce qui touche à l'étude des passions, l'on peut dire, de ce récit, qu'il appartient à ces œuvres « d'une qualité et d'un prix fort au-dessus de leur volume » dont Sainte-Beuve se plut une fois à rassembler un petit nombre.

« Parmi les livres du début du siècle, écrit justement Paul Bourget, ce roman d'*Adolphe* est demeuré le plus vivant, le plus actuel. Pour ma part, je l'ai lu avec passion, quand le hasard mit ce mince volume entre mes mains, voici des années. Il n'en est pas qui me remue plus fortement encore aujourd'hui. » « Littérairement, ajoute Anatole France, *Adolphe* restera un chef-d'œuvre. » Et sur ce chef-d'œuvre, l'un de ceux qui ont donné dans notre temps, à l'étude du « moi », à l'examen de toutes les formes les plus subtiles de l'égotisme, un développement psychologique inattendu, M. Maurice Barrès, a pu composer cette *Méditation spiri-*

tuelle qui restera peut-être ce que l'on a écrit de plus pénétrant sur l'exploration de cette « âme si fine et si misérable », sur cette complexité d'un cœur agité de tant de contradictions, de tant de désordres, et que rien, ni les mouvements de l'amour, ni les vaines fumées de la gloire, jamais ne fut capable de satisfaire.

« Un assez triste roman » pourtant, voilà comment Benjamin Constant lui-même se laissa aller une fois à qualifier ce livre dont quelqu'un a dit qu'il fallait le placer auprès de *René;* mais cette épithète désabusée, nous savons bien comment l'auteur l'entend, et que, dans cet ordre des grands caractères pessimistes qui commence à *Werther* et à *René* pour aboutir à *Dominique*, toute cette tristesse, cet abattement proviennent moins des faits mêmes du récit que des convulsions d'une société remuée jusque dans ses assises et que marqua si brusquement le passage d'un siècle à un autre. Sans doute, par ce « mélange d'égoïsme et de sensibilité » dont l'auteur reconnaît, dans une *Lettre à l'éditeur*, placée en fin d'*Adolphe*, tous les emportements et toute la fougue, Constant se proclame fils de Jean-Jacques. Né en Suisse, comme Rousseau et comme Amiel, Benjamin présente autant que le maître des *Confessions*, que l'auteur du *Journal intime*, cette puissance de tension intérieure, cette qualité de vibration dans la souffrance que font naître la méditation et le repliement dans la nature.

D'autre manière pourtant que Rousseau, et surtout qu'Amiel son maladif compatriote, Constant tient par l'intelligence à la forte lignée de ces esprits voltairiens dont l'empreinte, chez lui, se révèle dans le discours à la souplesse, à la vivacité du style, enfin en politique à ce sentiment de l'opposition, ce goût du libéralisme qui le guidèrent toujours dans ses écrits et dans ses actes. De la sorte, Constant, par certains raffinements de politesse et de mondanité, plonge, dans le dix-huitième siècle, en deçà de Rousseau. Sainte-Beuve ne s'y était pas trompé, qui avait dit de l'auteur de *l'Esprit de conquête* et des *Mémoires sur les Cent-Jours* qu'il était certainement avec Besenval « le Suisse le plus Français qui ait jamais été ». Chateaubriand qui l'avait entendu à la tribune, et qui savait combien le despotisme de Bonaparte avait redouté les coups du pamphlétaire, affirmait de son côté que « l'homme qui montrait le plus d'esprit après Voltaire », c'était Constant. Toutefois, ce dernier,

du dix-huitième siècle n'avait pas hérité que l'esprit, il avait reçu aussi le sentiment. Lui-même le savait bien, qui avait écrit, en faisant allusion à *Adolphe*, après une lecture des *Lettres* de Mlle de Lespinasse : « Elles sont une attachante lecture, comme une description d'une maladie de cœur. C'est en quelque sorte mon roman retourné. »

*
* *

Ce roman qui, dans son cadre réduit, renferme tant de secrets, contient tant de choses, dont chacun se passionna, et sur lequel on dispute encore, Benjamin Constant, aux hasards de la proscription, commença de l'ébaucher en Allemagne vers 1807 ; plus tard, il le publia simultanément, à Londres chez Colburn, et, à Paris, chez Trotell et Wurtz, en 1816. Le titre du manuscrit original, c'est-à-dire du manuscrit achevé, celui auquel Constant mit la dernière main et qui contient toutes les retouches, a été reproduit par M. Gustave Rudler dans son édition historique et critique, de tous points parfaite et que le savant professeur à l'Université de Londres collationna sur les pièces authentiques.

Resté la propriété de M. Monamy, descendant par alliance et héritier de Charles de Rebecque, frère de Benjamin Constant, ce manuscrit porte la date de 1810. Il semble bien que cette date de 1810 soit celle de l'achèvement définitif d'*Adolphe*. En effet, l'ouvrage n'était pas terminé au mois d'août 1809, lorsque Constant se mettait en devoir de quitter Coppet ; d'autre part, Benjamin écrit dans son *Journal*, en 1811 : « Je me mets à relire mon roman. Comme les impressions passent quand les situations changent ! Je ne saurais plus l'écrire aujourd'hui. »

L'une des particularités de l'édition originale est qu'elle ne contient pas toute la longue coupure du chapitre VIII, commençant par ces mots : *Une nouvelle circonstance vint compliquer encore cette situation...*, et s'achevant par ceux-ci : *Tout reprit autour de nous une apparence régulière, mais nous n'en fûmes que plus malheureux...* Le bruit s'étant répandu dans le public, dès les premières lectures, que le portrait d'Ellénore pouvait bien être celui de Mme de Staël, l'auteur, par déférence pour cette dernière, avait cru devoir supprimer tout ce fragment ; puis, Mme de Staël étant morte en 1817, Constant, lors de l'édition de 1824, parue à

Paris chez Brissot-Thivars, prit la liberté de le rétablir.

D'une lettre de Benjamin à sa cousine Rosalie de Constant, il appert que, dès 1811, Mme de Duras aurait eu connaissance du roman d'*Adolphe* par une copie qui en aurait été faite et qui aurait commencé à circuler. Cependant Constant remit encore à trois et quatre ans, c'est-à-dire aux années 1814 et 15, de produire lui-même son livre dans les salons. En 1815, après la réconciliation avec Napoléon qui avait suivi le retour de l'Empereur de l'île d'Elbe, il alla même, le 20 juin, jusqu'à en faire une lecture publique chez la reine de Hollande.

D'après les *Mémoires* laissés par Mlle Cochelet, nous savons même que cette lecture fut interrompue par un incident absolument dramatique. En effet, tandis que la reine Hortense et ses invités étaient recueillis dans le récit des aventures affigeantes d'Adolphe et d'Ellénore, le duc de Rovigo, Savary, pénétra soudain, prit à part la reine de Hollande et lui parla tout bas. La nouvelle qu'il lui apportait était terrifiante ; c'était celle du désastre de Waterloo. Ainsi *Adolphe*, à l'exemple du jeune héros de *la Chartreuse de Parme*, de ce Fabrice del Dongo, que Stendhal devait montrer un jour dans la même bataille, apparaissait dans le monde à la faveur des circonstances politiques et militaires les plus redoutables. Cela ne faisait qu'ajouter, semble-t-il, à l'atmosphère d'orage dont ce livre est tout chargé et dans laquelle l'auditoire féminin des sociétés de Londres et de Paris semblait respirer avec ivresse.

Les lectures d'*Adolphe*, que Benjamin Constant entreprit lui-même à Londres en 1814 et poursuivit en 1815 et 1816, furent pour l'auteur, auprès des femmes qui l'entendirent, des triomphes dont l'exaltation ne laissait pas de toucher à la démence. Par des lettres de M. Achard, alors présent à Londres, et beau-père de Charles de Constant demeurant à Genève, nous apprenons que Benjamin « fait pleurer les dames par la lecture de son roman au point que l'une d'elles en a eu grand mal aux yeux ». Sismondi, dans une missive en date du 11 juillet 1816, à laquelle M. Rudler fait allusion, rapporte qu'un soir ce fut une « bizarre scène d'amour » que lady Caroline Lamb fit à l'auteur après la lecture de son ouvrage ; enfin, il se produisit un autre jour ce fait que lady Charlotte Campbell, dans un cercle nombreux, « se jeta aux pieds de Constant » pour le prier de

modifier diverses circonstances d'un récit dont les cœurs sensibles se montraient touchés aux larmes.

Le plus admirable est que Benjamin, au cours de ces lectures mémorables, dans lesquelles il mettait tant d'âme qu'il avait bien souvent de la peine à continuer, se trouvait accompagné de la nouvelle Mme de Constant, cette Charlotte de Hardenberg, mariée en premières noces à M. de Marenholz, et que Benjamin avait connue en 1793, à Brunswick, à la cour du duc régnant. A vrai dire, Charlotte, pour se souvenir, n'avait que faire de ces lectures, et le *Journal intime*, le *Cahier rouge* suffisent à nous apprendre ce qu'il en fut, pendant plusieurs années, autour d'Adolphe, c'est-à-dire de Constant, de la lutte sourde qui mit longtemps aux prises Mme de Hardenberg avec celle qui fut le modèle d'Ellénore : Mme de Staël.

*
* *

Charles de Constant ne s'était pas mépris quant à la réalité des personnages représentés dans *Adolphe*. L'un des premiers, il avait écrit, à la date du 1er avril 1816, et tandis que, par la voie de Londres, lui arrivait la nouvelle des succès de son cousin : « L'héroïne (du roman de Benjamin) n'est autre que Mme de Staël, et ce sont leurs aventures qu'il raconte. » Ainsi, bien avant que le livre fût publié, tandis qu'il n'était encore que manuscrit, cela se savait déjà : *Adolphe*, par son caractère pathétique, son accent crispé, la violence sourde et fébrile qui se dégage des faits mêmes qu'il relate, se classait déjà au nombre de ces ouvrages bien personnels où, depuis *la Princesse de Clèves* jusqu'à *Dominique*, la passion s'avoue avec une franchise, avec une audace qu'elle n'eût jamais osé montrer sans l'artifice du conte, le masque du roman.

Benjamin Constant, aussitôt la publication de son livre à Paris et à Londres, comprenant bien que chacun allait mettre des noms réels sur ceux des héros supposés, s'efforça presque aussitôt de donner le change. C'est dans cette lettre du 23 juin 1816, écrite en anglais, adressée à l'éditeur du *Morning Chronicle*, et dans laquelle l'auteur, au mépris des faits rendus cent fois publics, eut le front de soutenir qu'Adolphe et lui n'avaient rien de commun, enfin que « ni Ellénore, ni le père d'Adolphe, ni le comte de P..., n'ont

de ressemblance avec aucune des personnes que j'aie, dit-il, jamais connues. » (*Neither Ellenore, nor Adolphe's father, nor the Count of P..., have any resemblance to any person I have ever known.*)

Le désaveu qu'il osait infliger ainsi avec tant de netteté à ses lecteurs crédules, Constant n'eût point osé le tenter auprès des habitués, tous si parfaitement informés, qui avaient été à Colombier ou à Coppet les familiers de Mme de Charrière, surtout de Mme de Staël. Ce père d'Adolphe, que Constant répudie si facilement, mais c'est tout uniment le sien, ce Juste de Constant dont l'intelligente Rosalie a laissé, dans ses *Cahiers verts*, un portrait plein de relief et d'animation. Le comte de P..., dont le romancier suppose qu'il est le protecteur d'Ellénore, n'est autre qu'Auguste de Lamoignon, ce jeune Français que la Révolution obligea d'émigrer à Londres avec sa maîtresse, Mme Lindsay ; et pour Mme Lindsay, qui se substitue ici, un instant, à Mme de Staël, elle a passé longtemps pour être l'un des modèles d'Ellénore.

Chateaubriand, qui avait rencontré Mme Lindsay à Londres, également pendant l'émigration, écrit, de cette personne si séduisante, Irlandaise d'origine, qu'elle était « élégante de taille, agréable de figure, avec de la noblesse d'âme et de l'élévation de caractère » ; mais cela ne veut pas dire du tout que cette jeune femme soit l'héroïne à laquelle Adolphe demeura lié si longtemps. M. Anatole France, au cours d'une charmante préface écrite pour *Adolphe*, déclare qu'il n'accepte pas la confusion. « Il est fort possible, dit-il, que quelques traits soient empruntés à cette figure, d'ailleurs indistincte pour nous, mais le drame qui se déroule dans *Adolphe*, ce n'est certes point elle qui en est l'héroïne. »

Seulement, avec une habileté qui ajoute encore à l'obscurité dans laquelle on tint pendant longtemps l'aventure narrée dans ce petit livre, le portraitiste avait brouillé ses crayons avec tant d'adresse que le modèle véritable d'Ellénore semblait bien en avoir subi quelque altération. Il advint pourtant que Simonde de Sismondi, né à Genève, bien que de famille pisane, et le contemporain de Constant le mieux informé de tout ce qui touchait aux clefs secrètes d'*Adolphe*, ne tarda point de surprendre la vérité. Nous en sommes informés par une lettre de lui adressée à la com-

tesse d'Albany, lettre qui montre comment Benjamin Constant, dans un sentiment assez louable d'ailleurs, s'efforça d'éloigner le portrait d'Ellénore de toute vraisemblance.

« Il a, dit-il, tout changé pour elle, patrie, condition, figure, esprit. » En un mot, et pour mieux égarer, Constant, suivant l'ingénieuse remarque de M. Rudler, fit en sorte de tracer d'Ellénore une manière de *portrait collectif*. Cela, pour un tel homme, n'était pas à vrai dire bien difficile. Les circonstances n'avaient pas manqué de favoriser Constant, aussi bien en Suisse et en Allemagne qu'en France et en Angleterre, de ces relations aimables que la vie cosmopolite, surtout à la faveur des époques troublées, ne manque point d'offrir à ceux que les talents de l'esprit placent au premier rang. Dans ces conditions, le peintre n'avait eu que l'embarras dans le choix des modèles ; et ce n'est pas sans habileté ni bonheur qu'il emprunta, aux plus charmants d'entre eux, nombre de ces traits furtifs, de ces détails rapides auxquels on doit de ne pas reconnaître toujours l'héroïne véritable.

M. Rudler, pour sa part, a fait ce travail. Il a montré comment Constant s'inspira de Mme de Charrière dans ce portrait de femme indulgente et confiante placée au début de son roman ; ensuite comment, des rappels de ses autres amies : Mme Trévor, Mme Johannot, cette touchante personne rencontrée à Bruxelles et qui laissa en lui de si doux souvenirs, l'auteur s'aida souvent pour composer l'image d'Ellénore. « L'amie qui s'interposa entre cette dernière et Adolphe, ajoute M. Rudler, passe pour être Mme Récamier qui fit un séjour à Coppet en 1807. Mais ce fait n'est pas acquis. »

Ce qui l'est vraiment, par contre, c'est qu'au souvenir de Julie Talma, la femme du célèbre tragédien à laquelle Benjamin demeura lié étroitement, Constant emprunta tout le chapitre final de son livre, celui de la mort d'Ellénore. Le romancier est revenu ailleurs sur ce point si important. C'est dans cette émouvante *Lettre sur Julie* s'achevant par ces mots : « Dans son agonie même, Julie conserva sa raison. Hors d'état de parler, elle indiquait, par des gestes, les secours qu'elle croyait encore possible de lui donner. Elle me serrait la main en signe de reconnaissance. » Le plus singulier est que c'est de cette façon que Mme de Staël expira. *Il passa une nuit près d'elle morte,*

écrit à ce propos Sainte-Beuve dans des remarques saisissantes inspirées par *Adolphe* à l'auteur des *Lundis*.

Quand survint cet événement de la mort de son amie, l'on était en 1817. *Adolphe* avait paru depuis un an ; Benjamin, depuis le mois de juin 1808, se trouvait secrètement marié avec Mme de Hardenberg ; Mme de Staël elle-même avait uni ses jours à ceux d'un jeune officier corse, sentimental et phtisique, du nom de M. de Rocca ; cependant la liaison qui avait enchaîné ces deux êtres pendant un nombre si grand d'années, plus puissante que la condition nouvelle à laquelle ils s'étaient astreints tous deux, semblait, avec le temps, devoir les rapprocher dans de nouvelles violences. Et c'est ce qui fait que Simonde de Sismondi a été bien venu à dire, dans sa lettre à la comtesse d'Albany, que « cette apparente intimité, cette domination passionnée, pendant laquelle ils se déchiraient par tout ce que la haine et la colère peuvent dicter de plus injurieux, est bien leur histoire à l'un et à l'autre. »

*
* *

Par ses sautes d'humeur, ses coups de soudaine folie, enfin ces heurts quotidiens, pendant lesquels la passion et l'orgueil s'affrontaient l'un l'autre, cette histoire a bien quelque chose de tragique ; et ce n'est pas seulement dans *Adolphe*, mais aussi dans le *Journal intime*, dans le *Cahier rouge*, que l'on peut retrouver quelques-unes de ces « données un peu elliptiques » dont Sainte-Beuve disait qu'elles peuvent aider à reconstituer toutes les phases de ce drame où ce sont, pendant des années, deux amants qui se recherchent, se quittent, se reprennent et se déchirent tout ensemble.

M. Rudler l'écrit : « *Adolphe* et le *Cahier rouge* sont parallèles au point que plusieurs phrases ont passé de l'un à l'autre. » Ces phrases, dans le *Cahier*, ont quelque chose de brutal et de concis qui effraie. Dans le *Journal*, au contraire, ces mêmes phrases, développées, expriment mieux le combat qui met aux prises ces deux êtres : alors c'est comme un cri qui monte, une plainte qui s'élève : « 1809... *douleur et violence de Mme de Staël. — Séjour à Lyon. — Empoisonnement tenté par Charlotte sur elle-même.* — 1810 : *Ma tête se trouble entre Charlotte et Mme de Staël.* — 1811 : *Mme de*

Staël me ramène jusqu'à Coppet. C'est la dernière fois que j'ai vu Coppet. — Lutte contre mon père, contre Charlotte, contre Mme de Staël. — Vie misérable... »

Ainsi s'exprime, dans ce *Cahier rouge*, qui figure l'agenda secret de ses chagrins et de ses tourments, Benjamin Constant ; mais dans le *Journal intime*, ce *Journal* dans lequel nous surprenons comme à l'état d'ébauche *Adolphe* tout entier avec sa structure, son développement, ses phases, Constant donne un plus libre cours à son ressentiment, à sa véhémence. « *Quand elle se livre à sa fougue*, écrit-il, *c'est un fracas comme tous les orages.* » Ou bien : « *Je vais à Coppet où Mme de Staël est de retour... Le soir j'ai une scène épouvantable.* » Ou encore : « 1807 : *Lettre de Mme de Staël. Quelle furie! Mon Dieu! délivre-nous l'un de l'autre!* »

On voit d'ici ce qu'était cet amour : quelque chose comme un duel permanent, quotidien, terrible. Ceux qui prirent parti pour Mme de Staël, Joubert et Mme Récamier entre autres, ont donné bien des torts à Adolphe. La vérité est que celui-ci, à côté de dons merveilleux de l'esprit et de l'éloquence, témoignait, dans tous les rapports de la vie, d'une incertitude, d'une pusillanimité qui faisaient de lui le jouet des circonstances. Son cœur même, qui semblait rechercher avec volupté tous les conflits, passait avec une égale nonchalance et un même égoïsme désintéressé d'un extrême à l'autre des passions. Sismondi n'a pas laissé de dire que toute la sensibilité de Benjamin était dans celles-ci. « La plus grande cause de l'agitation de ma vie, a reconnu d'autre part Constant en se peignant lui-même (le *Journal intime*), c'est le besoin d'aimer. »

Au milieu de tant de misères morales, de conflits de la raison démente et du cœur malheureux, que de mouvements de sincérité, d'accents de remords et de bonté se manifestaient parfois chez Constant ! A Mme de Charrière, sa maman confiante (Sainte-Beuve a dit sa *marraine* des premiers temps), l'auteur d'*Adolphe* ne s'est-il pas laissé aller à dire : « *Aimez-moi malgré mes folies, je suis un bon diable au fond?* » Et c'est le cas de dire que si ce fut souvent un amant désespéré, ce ne fut jamais un être vulgaire, cet homme dont Alfred de Vigny, dans le *Journal d'un poète*, a écrit, au cours d'un éloge inoubliable, qu' « il avait un assez noble profil, des formes polies et gracieuses. Il était homme du monde et homme de lettres, alliance rare, assemblage

exquis. » « C'était, ajoute encore de Vigny, un homme d'un esprit supérieur. *Il combattit toujours sans récompense.* »

Sous une telle plume, une pareille remarque rachète bien des défaillances, justifie bien des égarements et bien des troubles. Le malheur de Constant fut d'avoir, par suite des vicissitudes de la vie et de la politique, uni pendant un nombre si grand d'années sa vie à celle d'une femme exigeante, passionnée, autoritaire, et dont le génie exaltait encore la passion et le despotisme. Lui-même avait, plus que quiconque, conscience du vertige et du désarroi où l'avaient jeté de tels moments. Sainte-Beuve n'a point failli à nous le montrer. C'est dans ce portrait de Mme de Krüdener où nous voyons cet homme, que l'on a représenté trop souvent comme un monstre de sécheresse, fondant tout à coup en larmes au souvenir de ses malheurs. « Le souvenir d'une vie si dévastée, si orageuse, que j'ai moi-même menée contre tous les écueils avec une sorte de rage, m'a saisi — s'écrie alors Constant — d'une manière que je ne peux peindre. »

Toutes les phases de cette dévastation, le lecteur peut les suivre dans *Adolphe.* « On eût dit que nous étions poussés l'un contre l'autre par des furies. » Voilà, au chapitre V de ce roman, de quelle façon Adolphe parle de lui-même et d'Ellénore. Ellénore était-elle une belle furie? Sans doute elle ne l'était point au sens que nous accordons au mot de beauté. Toutefois, assure Michelet, « elle avait de très beaux bras, un beau cou à la Junon, de magnifiques cheveux noirs... » Mais surtout, elle avait « des yeux uniques, noirs, inondés de flammes. » La première fois que Mme Récamier la vit, elle fut « frappée de la beauté de ses yeux et de son regard. »

Le facile Barras a rapporté, dans ses *Mémoires*, cette particularité qui assurait, avec les dons de l'enthousiasme, une si grande domination à Mme de Staël. « Je vois encore, dit cet homme pourtant favorisé, à qui tant de belles du Directoire avaient souri, je vois encore ses grands yeux fixés sur moi avec un air de tendresse presque voluptueuse, et cependant non sans quelque chose d'impérieux. » L'on sait que, de Narbonne et Mathieu de Montmorency (ce dernier « l'ami de vingt années, l'être le plus parfait qu'elle connût »), à Benjamin Constant, en passant par Monti, le duc de Palmella, Ribbing l'un des meurtriers de Gustave III, M. de

Rocca si jeune ou Bonstetten si vieux, elle exerça, par ces yeux enflammés, sur les hommes éminents de son siècle, une grande fascination.

Le seul qui ne fléchit pas fut Bonaparte. Alors qu'il n'était encore que général en chef de l'armée d'Italie, elle parvint une fois à l'approcher. Mais, dès qu'elle se trouva en sa présence, c'est elle aussitôt qui se sentit la plus faible ; du moins, elle le raconte. « *Je sentais dans son âme*, dit-elle, *une épée froide et tranchante qui glaçait en blessant... Jamais la difficulté de respirer que j'éprouvais en sa présence ne put se dissiper.* » L'animosité qui les dressa dès lors l'un contre l'autre eut toujours quelque chose d'implacable. C'est que Napoléon sentait en elle la « femme impérieuse » qui avait choqué Mme de Boufflers, *l'homme-femme* dont Benjamin Constant, dans ses confidences, parla si souvent avec effroi. Le *Mémorial* de Sainte-Hélène laisse percer le ressentiment que, jusque dans l'exil, l'Empereur garda contre l'adversaire de sa politique. Vient-il à ouvrir *Corinne*, son chef-d'œuvre pourtant, qu'aussitôt cet homme, à l'ordinaire si maître de lui, perd tout sang-froid, s'emporte. « Je la vois, dit-il à ses compagnons de captivité, je l'entends, je la sens, je veux fuir, et je jette le livre ! » C'est, ajoute le *Mémorial*, que « Mme de Staël s'était peinte si bien dans son héroïne, qu'elle était venue à bout de la lui faire prendre en grippe ».

Ainsi, Mme de Staël, c'est Ellénore et c'est Corinne ; mais Corinne est Ellénore avantagée, Ellénore adoucie, mais dont la tête folle, bourdonnante de chimères, sous le petit turban à la turque, continue à s'agiter et à gouverner. Pour nous, qui ne recevons plus qu'à distance les échos de tant d'impulsions et de tant de folies, il nous plaît de l'apercevoir, moins dans le tableau de Gérard où elle est représentée avec emphase touchant de la lyre, au cap Misène, que dans le roman d'*Adolphe*. Et pour *Adolphe*, nous pensons bien que, si Constant lui-même lui eût cherché une épigraphe, il l'eût empruntée à ce passage de l'*Essai sur les fictions* : « *Oui, il a raison, le livre qui donne seulement un jour de distraction à la douleur. Avant de le connaître, je respecte le cœur qui souffre.* » dont Mme de Staël est l'auteur, et qui semble, si bien, dans l'accent de sa plainte, s'appliquer si étroitement d'avance à ce récit où elle est visible.

EDMOND PILON.

L'histoire qu'on ne sait plus

Émile Combes et le Combisme

I

Au printemps de 1902, alors que les élections générales battaient leur plein, Waldeck-Rousseau, sur le conseil des médecins, fit en mer une croisière de quelques semaines qui devait rétablir sa santé compromise et lui permettre de passer un nouveau bail avec le pouvoir. Son espoir fut déçu. A son retour, il dut se résigner à céder la main. Comme il n'était pas question d'une retraite définitive, il se mit en quête non d'un successeur, mais d'un intérimaire, qui rentrerait dans le rang au premier signe du maître revenu à la santé.

Pourquoi Waldeck-Rousseau pensa-t-il à Émile Combes, sénateur de la Charente-Inférieure? Pourquoi choisit-il plutôt qu'un autre parlementaire radical ce personnage obscur, déjà âgé — il avait à ce moment soixante-six ans — et que rien jusque-là n'avait mis en relief? C'est que ce petit homme l'avait fidèlement servi au Luxembourg dans le débat sur les associations, auquel il avait pris une part active en qualité de président de la commission. Chose singulière, et bien faite pour surprendre, Waldeck-Rousseau tenait Combes pour un esprit relativement libéral. Il avait été favorablement impressionné par un discours spiritualiste et concordataire qu'il avait prononcé à la tribune du

Sénat. Il le désigna donc officieusement au choix du président Loubet auquel il adressa sa démission dans une lettre où il s'exprimait ainsi : « Mes forces n'ont point égalé ma bonne volonté. Elles ne me permettent pas de conserver plus longtemps des fonctions qui exigent, pour être bien remplies, une activité de tous les instants. »

Le président de la République n'hésita pas à se conformer au désir exprimé par le président du Conseil démissionnaire. Cependant, par déférence pour un pontife radical qui venait d'être battu à Paris aux élections législatives et avait dû solliciter un siège à Marseille, il fit d'abord appeler Henri Brisson. Brisson répondit qu'il ne croyait pas posséder une autorité suffisante pour accepter. D'autorité, il n'en possédait guère, en effet. Pour expulser de la présidence de la Chambre qu'il occupait depuis quatre ans Paul Deschanel dont la modération était suspecte à la nouvelle assemblée, les radicaux écartèrent la candidature de Brisson dont les chances étaient nulles, et firent appel au « dévouement » d'un homme plus sympathique, M. Léon Bourgeois, qui n'accepta qu'après s'être fait beaucoup prier. M. Léon Bourgeois fut élu par 303 voix contre 267 à M. Deschanel. Les radicaux chantèrent victoire. Ils eurent l'impression qu'ils étaient désormais les maîtres.

Les élections avaient été « faites » par des préfets à poigne à qui Waldeck-Rousseau ou plutôt le directeur de son cabinet, Demagny, avait donné carte blanche pour pratiquer la candidature officielle au profit du bloc de gauche. En l'absence de son chef malade, Demagny fut le grand électeur. Il eut à sa disposition des sommes si importantes qu'à sa mort, survenue peu après le scrutin, on trouva plus d'un million de francs dans le coffre-fort qu'il avait loué dans un établissement de crédit. Cet incident fut commenté par la suite en termes désagréables pour Waldeck-Rousseau par Combes, déjà brouillé avec son protecteur, ce qui provoqua cette riposte du premier : « Demagny n'était pas mon fils. » Ce qui voulait dire que si Demagny avait été un prévaricateur, Edgar Combes n'était pas moins suspect.

Bien qu'elles fussent pour une grande part le fruit de la pression et de la corruption, les élections de 1902 n'étaient pas aussi décisives en faveur du bloc qu'essayaient de le faire croire leurs bénéficiaires. De l'avis d'un ancien président du Conseil radical, René Goblet, un écart de

200 000 voix — sur 10 millions d'électeurs — aurait suffi à déplacer la majorité, laquelle tenait à l'action gouvernementale si puissante dans les départements ruraux, ceux de la région méridionale en particulier. Au surplus, beaucoup d'élus de gauche avaient fait à leurs électeurs, touchant en particulier l'application de la loi sur les Associations, des déclarations aussi modérées que possible.

*
* *

En prenant le portefeuille que lui confiait Waldeck-Rousseau, Émile Combes lui avait dit, après s'être confondu en remerciements, car il n'avait jamais, dans ses plus beaux rêves, entrevu pareille fortune : « Je serai le continuateur fidèle de votre politique. Lorsque vous voudrez reprendre le poste que je vais occuper à titre d'intérimaire, vous n'aurez qu'un signe à faire. Je m'effacerai modestement, ne réclamant, pour prix de mes modestes services, que le portefeuille de la marine. » Il avait, au Sénat, rapporté le budget de ce département et il s'était découvert une âme de navigateur.

En réalité, c'était un théologien. Il avait pu jeter aux orties la soutane qu'il avait portée à Albi, puis à Nîmes (1) ; il était demeuré l'homme qui avait écrit un gros volume sur la *Psychologie de saint Thomas d'Aquin*. Le croyant avait disparu, mais le philosophe spiritualiste était demeuré, avec une morale toute proche de celle du christianisme. Mais s'il avait cessé d'être catholique, il était devenu extrêmement gallican. En 1790 il aurait collaboré avec enthousiasme à la constitution civile du clergé. Faute de mieux, il était concordataire à la manière des Jacobins de la Troisième République, qui n'étaient satisfaits que lorsqu'ils avaient supprimé les traitements de quelques desservants insuffisamment dociles à leur gré.

(1) Le 12 mars 1903, Combes faisait cette déclaration à la Chambre :

« Messieurs les sténographes, prenez mes paroles, je vous prie. J'ai laissé passer jusqu'à présent sans jamais la démentir, l'histoire de mon séjour comme élève dans un établissement congréganiste. L'occasion se présente aujourd'hui de dire la vérité. Je ne dois rien à la Congrégation ; je n'ai jamais été son élève. Né dans une famille pauvre, j'ai dû aller demander l'instruction là où on pouvait me la donner à moindre frais. J'ai fait mes études dans une institution qui était à la fois petit séminaire et collège, séminaire pour les fils de familles pauvres, collège pour les fils de familles aisées. »

Ministre de l'Instruction publique et des Cultes dans le cabinet Léon Bourgeois (1896), il avait sagement sollicité des Chambres le vote du budget des cultes et soutenu la thèse de Paul Bert sur le danger que présenterait pour la République la séparation des Églises et de l'État. Il était de ceux qui pensaient, comme Gambetta, que la séparation, ce « serait la fin de tout ».

A la tribune du Sénat, parlant en qualité de président de la commission des associations, il s'était exprimé en ces termes le 21 juin 1921 : « S'il fallait voir réellement dans l'article 14 du projet une sorte d'attentat contre la liberté d'enseignement, je laisserais à d'autres la charge ingrate et pénible de le défendre. La liberté d'enseignement demeure pour moi ce qu'elle était naguère : un honneur, une force du gouvernement républicain... L'esprit de secte est radicalement incompatible avec l'esprit de la libre-pensée qui est le nôtre. Nous sommes des libres-penseurs, mais nous ne sommes nullement hostiles à l'idée religieuse... comme une des idées les plus grandes et comme une des forces morales les plus puissantes de l'humanité. »

Ce discours n'est pas un accident, ni une « erreur » dans l'existence politique de celui qu'on s'accoutuma tout de suite à appeler le « petit père Combes ». Il était depuis plus de six mois président du Conseil lorsque, le 26 janvier 1903, étant à la tribune de la Chambre pour combattre un amendement tendant à la suppression du budget des cultes, il stupéfia tous ses auditeurs, amis et adversaires, par des déclarations dans ce goût :

Si vous supprimiez le budget des cultes par un vote improvisé, vous jetteriez ce pays dans le plus grand embarras qui puisse s'imaginer. Cet embarras... affecterait non seulement les consciences que vous auriez troublées, mais il jetterait la République dans un véritable péril. Un peuple n'a pas été nourri en vain, pendant une longue série de siècles, d'idées religieuses, pour qu'on puisse se flatter de pouvoir y substituer en un jour, par un vote de majorité, d'autres idées contraires à celles là.

Vous n'effacerez pas d'un trait de plume les quatorze siècles écoulés. Avant même de les effacer, il est de votre devoir de vous demander à l'avance par quoi vous les remplacerez.

Le premier moment de surprise passé, la majorité de gauche éclata en interruptions.

— Nous ne les remplacerons pas, s'écria un radical, nommé Delarue.

— Il n'en est pas besoin, confirma le socialiste Selle.

Mais le « petit père » ne se laissa pas démonter. Il poursuivit :

Je respecte sincèrement les convictions de l'honorable préopinant (un socialiste nommé Allard), mais je ne crois pas que la majorité, que dis-je? que la presque unanimité des Français puisse se contenter, comme lui, de simples idées morales, telles que...

Cette fois, c'en était trop. Les grognements réprobatifs devinrent assourdissants, et l'un des chefs de la libre-pensée, Ferdinand Buisson, lança cette protestation :

— C'est la négation de nos lois scolaires !

Ironique, l'opposition battit des mains. Mais Combes, dont l'entêtement n'était pas le moindre défaut, continua imperturbablement :

Je disais que notre société ne peut pas se contenter de simples idées morales telles qu'on les donne actuellement dans l'enseignement superficiel et borné de nos écoles primaires. *(Bruits à l'extrême gauche. Vive approbation au centre et à droite.)*

...Quand nous avons pris le pouvoir... nous avons déclaré que nous nous tiendrions sur le terrain du Concordat. Pourquoi? Parce que nous considérons, en ce moment, les idées morales telles que les Églises les donnent — et elles sont les seules à les donner en dehors de l'école primaire — comme des idées nécessaires. *(Vives réclamations à gauche et à l'extrême gauche. Applaudissements au centre et à droite. Mouvement prolongé.)* Pour ma part, je me fais difficilement à l'idée d'une société, de la société contemporaine, composée de philosophes semblables à M. Allard que leur éducation primaire aurait suffisamment garantis contre les périls et les épreuves de la vie.

Toutes ces phrases furent hachées d'interruptions indignées. Le désappointement de la majorité fut à son comble lorsque l'orateur conclut en disant que « l'heure n'était pas venue où la libre-pensée, appuyée sur la doctrine de la raison, pourrait suffire à conduire les hommes dans la pratique de la vie ».

Sembat se leva pour protester. Mais ce n'est que plusieurs jours après, le 4 février, que, dûment chapitré, Combes consentit à monter de nouveau à la tribune pour expliquer le langage imprudent qu'il avait tenu le 26 janvier. « Quant

à la morale de l'école laïque, et aux principes essentiels qui la constituent, déclara-t-il, jamais, ai-je besoin de le dire, jamais je n'ai pensé ni dit qu'elle ne se suffisait pas à elle-même. »

Théologien et casuiste à l'aube de sa vie, Émile Combes conserva, par la suite, le pli professionnel, mais il appliqua sa science spéciale à combattre l'Église catholique. Il occupa son temps à pourfendre le *Syllabus*, l'infaillibilité pontificale et ce qu'il appelait « l'obédience monacale ».

M. Fernand Engerand lui demandait un jour s'il n'avait pas jadis « doctement discuté le point de savoir si dans le *Pater* on doit dire *panem supersubstantialem*, au lieu de *panem quotidianum* » (1).

Émile Combes était de ces vieux républicains qui, le 4 septembre 1870, s'étaient réveillés le matin bonapartistes et endormis le soir républicains. De son ancienne opinion politique, il n'avait conservé que la barbiche surnommée « impériale ». Tout avait évolué, chez ce médecin de campagne, sauf cela. Il était devenu républicain modéré, puis radical, ce qui lui avait valu un siège sénatorial, puis un portefeuille ministériel, lorsque la confiance combinée de M. Loubet et de Waldeck-Rousseau fit de lui un président du Conseil.

Sa nomination rencontra des résistances à l'extrême gauche. Tout de suite, des journaux comme *la Lanterne* l'attaquèrent sans attendre la constitution définitive de son cabinet. Cette manœuvre réussit à la fraction avancée de la gauche. Pour calmer ses alarmes, Combes lui donna tout de suite des gages en mettant Pelletan à la Marine. L'attribution à Rouvier du portefeuille des Finances passa pour une mesure compensatrice. Si Pelletan enchantait les démagogues, Rouvier rassurait les possédants. Aussi, le 12 juin, lorsque le nouveau cabinet se présenta devant la Chambre, les progressistes se hâtèrent de renouveler, en l'amplifiant, l'erreur commise par quelques-uns d'entre eux, en juin 1899, au profit de Waldeck. Guillain annonça qu'ils allaient s'abstenir pour attendre Combes et ses collègues aux actes. Si bien que l'opposition ne fut que de

(1) Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, en 1896, Émile Combes visitait un jour l'Opéra sous la conduite de Pedro Gaillhard. Il admira beaucoup le vaste monument, et, à brûle-pourpoint, il posa cette question : « Combien avez-vous de chantres? »

124 voix, alors que la majorité atteignit 329 suffrages.

La déclaration ministérielle, il est vrai, était relativement modérée. Le « petit père », sans se montrer agressif contre qui que ce fût, « faisait appel à la majorité républicaine sans distinction de nuances »; il assurait que les rangs de cette majorité resteraient « ouverts à toutes les bonnes volontés ». Il ajoutait, il est vrai, qu'il se proposait « d'achever l'œuvre de défense et d'action républicaine si bien commencée par son prédécesseur », et cela était d'autant plus inquiétant qu'aussitôt après il prenait l'engagement de tenir la main « à ce qu'aucune des dispositions de la loi des associations ne demeurât frappée d'impuissance ».

La déclaration annonçait « le remplacement de certaines de nos vieilles contributions par un impôt général sur le revenu taxant chacun suivant ses facultés » et enfin la réduction du service militaire de trois à deux ans.

L'accueil fait par l'extrêmeg auche à ce programme fut assez froid. Elle attendait mieux. Mais Jaurès, son manœuvrier, affecta de se montrer satisfait. Le programme du gouvernement, fit-il remarquer, est *à peu près suffisant* pour occuper la législature. Il se garda de découvrir son jeu qui consisterait à l'élargir.

La question qui allait se poser tout de suite était celle des autorisations aux congrégations dont la loi de 1901 laissait le soin au Parlement. Dans le discours qu'il prononça pour commenter la déclaration ministérielle, Combes se maintint à peu près dans les termes où Waldeck-Rousseau avait posé le problème : « Le gouvernement, expliqua-t-il, présume assez de l'esprit politique et de la largeur d'idées de la Chambre pour croire et pour dire qu'elle saura faire la part des nécessités politiques de notre temps et *des besoins inhérents à l'âme humaine*. Elle sera bienveillante aux œuvres d'assistance et de dévouement. » Il se prononça pour le maintien des lois concordataires, se bornant à exprimer le regret qu'elles fussent dépourvues de sanction « pour empêcher l'immixtion du prêtre dans la politique ».

*
* *

Couvert par le vote de la Chambre et par l'adhésion du Sénat, Combes lève tout de suite le masque. Dès le 27 juin, il ferme par décret un certain nombre d'écoles libres, cent

trente-cinq pour commencer. Denys Cochin monte à la tribune pour faire entendre une vigoureuse protestation. Les expulsions ont eu lieu par la voie administrative, alors qu'il aurait fallu saisir les tribunaux, attendu qu'il s'agissait d'une interprétation de la loi de 1901. Les sœurs avaient un quart d'heure pour faire leurs paquets. On leur disait : « Sortez ! Allez-vous-en ! — Où? — A votre maison-mère. — Il n'y a plus de train. Ne pourrons-nous pas passer la nuit ici? Nous partirons demain à la première heure. — Sortez ! » Il fallait s'exécuter. Ces saintes filles étaient jetées à la rue, parfois sous une pluie battante. Il fallait agir vite, car on redoutait la colère des populations.

Dans une école de village de la Haute-Saône, un préfet politicien nommé Maringer envoyait contre trois ou quatre femmes une force imposante composée de son secrétaire général, du sous-préfet de Gray, du procureur de la République, de l'inspecteur primaire, d'un commissaire de police, du brigadier et des gendarmes du canton, du garde champêtre. Une religieuse pose cette question : « Ne pourrons-nous plus soigner les malades? » On lui répond en ricanant : « Oui, habillées en laïques. »

Voilà ce qui se faisait au lendemain d'une campagne électorale au cours de laquelle tant de candidats de gauche avaient protesté contre l'accusation de vouloir chasser les frères et les sœurs des écoles. C'était, à leur dire, une calomnie, une manœuvre électorale. « Avant les élections, constatait Denys Cochin, M. Waldeck-Rousseau et M. Georges Leygues (son ministre de l'Instruction publique) nous ont fait croire que la loi serait interprétée avec libéralisme. M. Waldeck-Rousseau avait dit : « Tout ce qui « est édicté par la loi de 1886 (sur l'enseignement primaire) « reste intact et nous n'y touchons pas. » Nous avons été trompés. On n'a pas dit cela aux électeurs. »

La réponse de Combes fut cavalière. Les congrégations d'hommes et de femmes avaient pullulé et formé de nombreux établissements, qui, eux, n'étaient pas reconnus. C'était un grand péril pour la société laïque, il fallait aviser sans retard. Or, des congrégations autorisées n'avaient pas demandé l'autorisation pour leurs établissements, croyant ceux-ci en règle du fait de l'autorisation de la maison mère. D'autres avaient fait parvenir des demandes qui étaient réservées. Mais des congrégations avaient créé des établis-

sements après le 1er juillet 1901, date de la promulgation de la loi et, d'après le président du Conseil, contrairement aux prescriptions de la loi. Ces dernières étaient frappées et ce n'était qu'une première fournée.

Les congrégations dont ces établissements dépendent, ajoutait Émile Combes, prétendent qu'ils ne sont pas de véritables établissements congréganistes parce que leurs membres n'y résident qu'à l'état de salariés, le propriétaire de l'immeuble ayant loué leurs services. Mais « cela ne prend pas ». Il s'agit, selon le président du Conseil, de personnes interposées, de ventes fictives...

— Il fallait saisir les tribunaux, lui crie-t-on. — Non, non, répond-il, j'ai agi par la voie administrative, par mesure de haute police ; c'est plus expéditif. En vain lui objecte-t-on que Waldeck-Rousseau avait donné une interprétation contraire à la sienne : il invoque le Conseil d'État qui, sur le rapport du conseiller Jacquin, a formulé un avis contraire à celui de Waldeck. « Un local appartenant à un tiers est considéré comme un établissement congréganiste. »

En dernière analyse, sentant que la loi de 1901, même interprétée par un Conseil d'État complaisant, est un instrument insuffisamment tyrannique, Combes annonce à la Chambre qu'il s'appuiera sur les lois de la Révolution. Il est résolu à briser toutes les résistances. L'acte que l'opposition vient de siffler pendant que la majorité applaudissait, n'est que le premier d'un drame dont le dernier acte doit représenter l'écrasement de « l'obédience monacale » et le triomphe de la « société laïque ».

— C'est le langage du despotisme et des coups d'État, déclare Denys Cochin.

Désireuse de montrer sans plus tarder qu'elle s'associe pleinement à cette politique, la gauche réclame l'affichage du discours qu'elle vient d'entendre. L'affichage est ordonné par 308 voix contre 205.

Mais voici Ribot à la tribune. Celui qu'on appelle déjà le « vieux pianiste » prélude à une campagne libérale où il aura pour compagnons Édouard Aynard, Renault-Morlière, parmi les progressistes ; Goussau, Gayraud, Lerolle pour les catholiques ; Denys Cochin, Albert de Mun, de Ramel pour la droite ; Millerand, Georges Leygues, pour les dissidents qui vont bientôt, par écœurement, se dé-

tacher de la gauche ; Gauthier (de Clagny), Lasies, Georges Grosjean, pour les nationalistes, et bien d'autres.

« Si les tribunaux, constate Ribot, décident qu'un seul membre d'une congrégation, voire une seule religieuse, même enseignant chez des tiers et n'enseignant pas avec les ressources de la congrégation, fonde à lui seul, par sa seule présence, dans la commune, un établissement, la conséquence est que toutes les écoles qui ont été ouvertes dans ce pays à la suite des laïcisations, vont être soumises à l'arbitraire de ce que le président du Conseil a appelé tout à l'heure une mesure de haute police. » Et l'orateur rappelle ce que Waldeck-Rousseau disait à la même tribune quelques mois avant : « Nous ne voulons interdire l'enseignement qu'aux congrégations non autorisées, à celles qui ne se soumettent pas à la loi. » Waldeck disait encore : « Pour cet immense réseau d'écoles des frères des écoles chrétiennes qui couvre la France, c'est la loi de 1886 qui règle seule les conditions de leur formation et de leur existence. » Ribot conclut : « Vous pouvez être les héritiers dégénérés des Jacobins. Vous n'êtes ni des libéraux ni des républicains. »

Le débat est clos par un ordre du jour approuvant (317 voix contre 203) les déclarations et les actes du gouvernement.

*
* *

Le président du Conseil se hâta de clore la session parlementaire. Il lui tardait d'user de la carte blanche que la Chambre lui avait laissée. Dès le 11 juillet 1902, une circulaire ordonnait la fermeture, d'un trait de plume, de deux mille cinq cents écoles. Un peu plus tard, Pelletan allait en Corse, à bord d'un croiseur cuirassé, inaugurer son portefeuille de ministre de la Marine. Il expliquait dans un banquet que la côte orientale de cette île visait l'Italie en plein cœur. Émile Combes était obligé, en présence du scandale causé par l'algarade de son intempérant collègue, de mettre les choses au point en attribuant l'incident à « la chaleur communicative des banquets ». Puis il allait à Beauvais proclamer que les religions étaient des superstitions, des croyances absurdes et que la morale s'était réfugiée dans les loges maçonniques. Le

garde des sceaux Vallé, vers le même moment, discourant à Mourmelon, émettait cet aphorisme : « Avec la foi, on fait des chrétiens, mais aussi des sujets. » Le général André, ministre de la Guerre, croyait devoir affirmer dans un discours : « Il est impossible, dans une démocratie libre, de vivre sous la tyrannie cléricale. » Enfin Émile Combes, à qui il faut toujours revenir, dénonçait au banquet Mascuraud l'enseignement congréganiste comme poursuivant une œuvre « d'asservissement moral ».

Le 14 octobre, le jour même de la rentrée, Aynard interpellait « sur la circulaire adressée aux préfets ayant pour conséquence la suppression immédiate de plusieurs milliers d'écoles libres ».

Édouard Aynard était le plus notoire survivant de l'école libérale. Il avait été l'ami de Léon Say. Il revendiquait toutes les libertés, celle des échanges commerciaux comme celle de l'enseignement Il était devenu républicain en haine de l'Empire autoritaire. Bien que les gouvernements précédents se fussent plus ou moins laissé gagner par le jacobinisme et par le protectionnisme, il s'était abstenu de les combattre ; il avait même voté, le premier jour, pour Waldeck-Rousseau. Avec Combes, ses dernières illusions s'évanouirent et il se lança courageusement dans une opposition irréductible.

Ce n'était pas un orateur dans l'acception que l'on donne d'ordinaire à ce terme. Un conférencier plutôt ; un causeur. Armé d'une documentation abondante, il parlait de verve et avec esprit, assénant à ses adversaires des coups redoutables et souvent décisifs. Il constata, ce que tout le monde pensait, amis et adversaires, que la circulaire ministérielle était une étape de plus dans la voie conduisant à la destruction de tout enseignement libre. Et il développa abondamment sa pensée. La liberté d'association a été discutée par la précédente législature d'une manière oblique, ce qui nous a donné une loi hypocrite. Rabier (le « Rab » du trop célèbre financier Rochette), qui faisait partie avec Aynard de la commission des associations, disait : « Nous ne tenons qu'à une chose dans cette loi, *c'est à la suppression de la liberté de l'enseignement.* »

Rabier, qui assiste à la séance, ne nie pas le propos qui lui est prêté. L'orateur libéral, prenant acte de ce silence qui est un aveu public, poursuit sa démonstration :

Au début de la dernière législature, la grande pensée du parti radical et du parti socialiste était de détruire la liberté de l'enseignement. Cela avait été délibéré et préparé dans les loges maçonniques qui sont maîtresses de ce pays.

Vous avez essayé, sous la précédente législature, de prendre la question de front : propositions Rabier, Levraud, Poulain et projet du gouvernement sur le stage scolaire. Quatre fois, la dernière Chambre vous a montré par son vote que vous n'aviez rien à espérer par les moyens directs. C'est alors que vous avez résolu d'organiser une sorte de souricière dans la loi des associations. Tel a été le but des articles 13 et 14. Puis, arbitrairement, le président du Conseil est allé au delà de ce qu'a voulu la loi.

A ce moment, Albert de Mun interrompt pour s'écrier :
— Il l'a violée.

Nulle rhétorique dans ce discours d'Aynard. Des faits incontestables, une démonstration topique. Le plan est étalé au grand jour, lumineusement. L'orateur poursuit :

La loi des associations a été faite non pour les associations, mais contre la liberté d'enseignement, et l'on veut supprimer de fait une autre loi existante, la loi capitale de 1886, loi républicaine et organique de l'enseignement primaire.

Si nous étions aux États-Unis, où existe cette admirable institution de la Cour suprême, si on provoquait un arrêt de la cour sur le point de savoir si par une loi sur les associations, par une loi de haute police, on peut supprimer une liberté inscrite dans nos constitutions de 1830 et de 1848, garantie par des lois en vigueur, cette Cour suprême frapperait d'inconstitutionnalité la loi de 1901 sur les associations.

Aynard était vice-président de la Commission des associations. Il en avait suivi les débats de près. Qu'avait-il vu? Le gouvernement ne voulait pas tout d'abord la loi telle qu'elle avait été votée. Nous avons vu, à la commission, Waldeck-Rousseau résister et ne capituler qu'à la dernière extrémité sur une des deux questions principales de la loi, sur le pouvoir d'autorisation qu'il voulait faire attribuer au gouvernement tandis que la loi l'attribue au Parlement, avec cette aggravation que l'autorisation peut être retirée par décret. De sorte qu'une loi peut être abrogée par simple décret.

Le gouvernement, si le projet primitif de Waldeck-Rousseau avait prévalu, aurait accordé certaines autorisations, il aurait fait le silence sur les autres demandes, et l'état de tolérance qui durait depuis soixante-quinze ans se serait continué. C'est ce que la majorité radicale ne voulait pas.

Et voilà, comme le montrait Édouard Aynard, ce qui expliquait l'étonnant silence des intéressés, qui ne s'étaient pas crus inquiétés, alors qu'en 1880, au temps de Jules Ferry et de l'article 7, ils avaient protesté si vigoureusement. « Il a dû y avoir des accords, des promesses de tolérance. » Leur quiétude pouvait s'expliquer aussi par les déclarations publiques et répétées de Waldeck-Rousseau, qui assurait que la loi des associations ne touchait aucunement à la loi sur l'enseignement.

M. Ferdinand Buisson ne disait-il pas, lors du débat sur la loi de 1886, auquel il prenait part comme commissaire du gouvernement, que « jamais on ne pourrait s'appuyer sur cette loi pour interdire aux congrégations le droit d'enseigner ». Le même Buisson, dans un discours officiel, prononcé à Fontenay-le-Comte, alors qu'il était directeur de l'enseignement primaire, faisait l'éloge des « religieux et religieuses de toute robe et de tout nom qui, pendant trois siècles, ont été presque seuls à s'occuper des enfants du peuple ». Il concluait : « Nous ne serons jamais ingrats envers vous. »

Tout cela est oublié. Les hostilités contre le catholicisme sont ouvertes. C'est encore M. Ferdinand Buisson qui déclare à Lyon, devant la Ligue de l'enseignement, qu'il faut frapper d'incapacité d'enseigner non seulement les congréganistes, mais tous les prêtres.

Voici le bilan des autres actes de guerre auxquels, à peine né, se livre le cabinet Combes : le Parlement a accordé un délai de dix ans pour laïciser leurs écoles aux communes n'ayant pas de local approprié. Le gouvernement leur enjoint de laïciser sur l'heure, Il expulse, à la veille de la rentrée scolaire, les lazaristes professeurs des grands séminaires. La langue bretonne est exclue des exercices religieux, ce qui prive de tout enseignement religieux des populations qui, par la faute de l'État et non des curés, ignorent la langue française. Les traitements des prêtres bretons sont supprimés à tort et à travers.

Cette dernière critique d'Aynard appelle cette interruption du comte Lanjuinais, député du Morbihan :

— On veut nous traiter comme Guillaume II traite les Polonais auxquels il interdit l'usage de leur langue. Nous ne sommes pas un peuple vaincu ; nous n'avons pas été conquis.

Il est vrai que le gouvernement a épargné les établissements charitables. Mais il ne les tolère que parce qu'il n'a pas les moyens de les remplacer. Et Aynard prononce cette phrase : « Votre plan, c'est la destruction de l'enseignement religieux. »

— Parfait ! s'écrie un député radical nommé Émile Chauvin, qui sera bientôt contraint de résigner son mandat pour des raisons mystérieuses et inavouées. Ce sont des enfants terribles de cette sorte qui révèlent les arrière-pensées du bloc des gauches. De même c'est par Gérault Richard, lequel disparaîtra à temps pour échapper à un gros scandale, qu'on apprend ceci (dans sa *Petite République*) : « La République et le progrès seront à l'abri de tout danger lorsque les croyances religieuses auront disparu de l'humanité. » Le journal de Gérault-Richard, dont Jaurès était le principal rédacteur avant la fondation de *l'Humanité*, vendait à ses lecteurs à la fois des doctrines socialistes et des paletots fabriqués en série.

Albert de Mun succède à Aynard. Déjà frappé d'un mal qui le tient trop souvent éloigné de la tribune, l'orateur catholique apporte sa protestation contre la façon dont on en use à l'égard des populations bretonnes. Les Bretons sont « journellement injuriés, traités de brutes et d'alcooliques par des ministres en goguette ». Les fermetures d'écoles congréganistes ont donné lieu en Bretagne à des manifestations violentes. De Mun qualifie ces manifestations de « révoltes d'hommes de cœur ».

Mais voici M. Jonnart à la tribune. Cet ancien gouverneur de l'Algérie aspire à jouer le rôle de trait d'union entre les fractions ennemies du parti républicain. Aux uns et aux autres il prodigue tour à tour l'éloge et le blâme. Son discours est le type du genre balancé. Dès le début, pour se concilier les bonnes grâces de la gauche, il daube sur les religieux « qui ont dicté et encouragé la plus odieuse campagne contre les personnes et les idées de la République, contre les vieux républicains, contre tout ce que

nous aimons ». Et se redressant, le poing tendu, il s'écrie : « Les principaux agents de division et de haine qui désolent notre beau pays, les voilà ! »

M. Jonnart dit ensuite leur fait aux ralliés qui sont entrés dans la République « pour mieux nous mettre dehors ». Il en vient enfin à la loi de 1901. « Appliquez la loi, dit-il, mais rien que la loi. » Il reproche au gouvernement d'avoir fait connaître le même jour aux intéressés qu'ils avaient à demander l'autorisation et qu'il était trop tard pour la demander. Il consent à proclamer que les religieuses qu'on a expulsées sont des femmes éminemment dignes de respect. Son avis est que la loi de 1901 n'exclut pas l'enseignement congréganiste et il exprime le souhait que, dans l'examen des demandes d'autorisation, le gouvernement s'inspire de l'esprit de justice et de liberté.

Denys Cochin intervient le 17 octobre. Si on en veut aux catholiques, explique-t-il, c'est parce qu'ils n'ont pas été dreyfusards. M. Jonnart lui a dit un jour : « Vous n'avez pas su, quand il le fallait, pousser un cri de pitié. » Lui, Jonnart, a attendu la formation du cabinet Waldeck pour pousser ce cri... Nombreux sont les politiciens qui se sont tus tant que la partie a paru indécise et qui ne se sont décidés, suivant l'expression de l'un d'eux, à « libérer leur conscience » que lorsqu'ils ont compris que le souci de leur avenir le commandait. M. Jonnart a été de ceux-là. Bientôt on en verra d'autres, pressés de donner des gages aux radicaux.

Mais revenons au discours de Cochin. Il cite ce cas : une religieuse de Mourmelon lui ayant écrit pour lui demander si son établissement était en règle avec la loi, il montra sa lettre à Waldeck-Rousseau qui lui dit : « Je vous autorise à répondre de ma part à cette sœur qu'elle est parfaitement en règle et qu'elle peut dormir sur ses deux oreilles. »

— Voilà ce qui constitue le guet-apens, s'écrie de Mun.

— C'est cette même sœur, fait remarquer Cochin, qui a été traitée de rebelle par le garde des sceaux Vallé. On exerce sur les religieuses un véritable chantage. On dit à celles qui occupent des établissements dont elles ne sont pas propriétaires : « Si vous ne vous en allez pas, on fermera vos maisons mères. »

Cela fournit l'occasion à Ribot d'une courte intervention. Il rappelle le mot de Waldeck : « Nous ne toucherons pas

à vos écoles, c'est loin de notre pensée. » Il était sincère, au dire de Ribot qui lui répliquait : « Les paroles passent, les ministres aussi. Il viendra après vous quelqu'un qui dira : là où il y a deux congréganistes, il y a un établissement. » Il se trompait. Un seul congréganiste suffit pour qu'on supprime une école.

Émile Combes répond enfin aux interpellateurs. Son premier mot est un aveu. Il annonce qu'il va proposer à la Chambre un nouveau texte législatif « pour mieux armer le gouvernement ». C'est donc qu'il a forcé le sens et la portée de la loi de 1901. « Donc, fait remarquer de Mun, vous n'aviez pas la loi pour vous, puisque vous êtes obligé d'en faire une autre. »

Autre aveu de Combes, plus cynique : il ne ferme pas les établissements charitables pour plusieurs raisons, dont la meilleure est que le gouvernement n'est pas en état de les remplacer. En fin de compte, ce président du Conseil radical invoque la Chambre des Pairs de la Restauration, la loi de 1825. En manière de conclusion, il affirme sa ferme volonté « d'arrêter net les progrès de l'invasion monacale ». Et avant de descendre de la tribune, il dépose le projet de loi annoncé au début de son discours. Ce projet tend à réprimer le fait d'ouverture ou de tenue d'un établissement congréganiste sans autorisation. La Chambre lui accorde sa confiance par 324 voix contre 226.

* * *

Les ministres ne perdent pas leur temps. Ils laïcisent sans arrêt. Ils suppriment une à une les traditions les plus respectables, y compris les plus inoffensives. C'est la cérémonie du vendredi saint à bord des navires de la marine de guerre ; c'est la messe qui avait lieu sur le *Borda* le jour de l'entrée des élèves aspirants ; c'est la messe du Saint-Esprit à la rentrée des cours et tribunaux... Cependant André désorganise l'armée, Pelletan désorganise la marine. Le premier aura laissé nos places fortes dans un tel état d'abandon qu'en 1905, au moment de l'alerte de Tanger, il faudra en toute hâte, sans prendre le temps de solliciter l'adhésion des Chambres, engager d'importants crédits. Quant à Pelletan, on verra plus loin ce qu'il a fait de notre

marine de guerre, tombée grâce à lui au quatrième rang après avoir occupé le second.

Le général André disait aux députés : « L'avancement des officiers est entre vos mains. » En réalité, on le saura en octobre 1904, grâce à Guyot de Villeneuve, il avait livré l'armée aux faiseurs de « fiches ». Pour avancer, dans les fonctions tant militaires que civiles, il fallait d'abord et avant tout ne pas aller à la messe. C'était le régime du billet de confession retourné. Combes décorait au titre de publiciste le secrétaire général du Grand-Orient nommé Vadécard, personnage qui deviendra bientôt tristement célèbre.

Le 30 octobre, Clemenceau interpellait au Sénat. Il se livrait contre « l'Église romaine » à une charge à fond de train. Mais il se prononçait pour la liberté de l'enseignement, au vif déplaisir de ses collègues de gauche. « S'il pouvait, disait-il, y avoir un conflit entre la République et la liberté, c'est la République qui aurait tort et c'est à la liberté que je donnerais raison. » Le 7 novembre, le Sénat prenait en considération une proposition de Maxime Lecomte tendant à l'abrogation de la loi de 1875 sur la liberté de l'enseignement supérieur. Enfin, le 11 novembre, s'ouvrait, devant la Chambre, le débat attendu sur le projet créant le délit d'ouverture d'école. Un établissement appartenant à un tiers, ne comprenant qu'un seul congréganiste, tombera sous le coup des pénalités nouvelles. Le projet vise tous individus qui, sans être munis de l'autorisation exigée par l'article 13 de la loi du 1er juillet 1901, auront ouvert ou dirigé un établissement congréganiste de quelque nature qu'il soit, scolaire ou autre, que cet établissement appartienne à la congrégation ou à des tiers, qu'il comprenne un ou plusieurs congréganistes.

Paul Lerolle apporte à la tribune l'opinion de l'ancien président du Conseil radical René Goblet, que les excès de ses anciens amis ont écœuré et qui use ses dernières forces à les combattre. Goblet a cherché à connaître, au lendemain des élections de 1902, les intentions des élus sur l'application de la loi sur les associations. Il a constaté que les professions de foi ne fournissaient aucun renseignement à cet égard. « Évidemment, remarque Goblet, les dirigeants de la campagne avaient mis une sourdine à leurs voix pour n'effrayer personne et rallier au besoin aux can-

didatures radicales les suffrages des républicains moins avancés. » C'est toujours la même tactique. Il s'agit, avant le scrutin, de ne pas effrayer l'électeur, quitte, lorsqu'on a ses suffrages avec quatre ans devant soi pour agir à sa guise, à lever le masque et à opérer de manière à mettre le pays en présence du fait accompli. « Le suffrage universel, me disait un jour un député d'extrême gauche, ne dirige pas, il est dirigé. Où en serions-nous si nous le laissions librement exprimer son avis? Nous le flattons pour mieux le mater ensuite. »

Les républicains ont beaucoup vécu du curé. Ils l'ont donné en pâture aux électeurs, auxquels ils ont dit qu'ils sauvaient le régime, instrument nécessaire des réformes sociales dont la réalisation viendrait plus tard, lorsque la République ne serait plus contestée. Mais sous le combisme ces réformes ne sont pas venues, avec l'aveu de Jaurès qui estimait qu'il fallait au préalable écarter les deux obstacles à l'action révolutionnaire : l'armée et l'Église catholique. Et puis Rouvier était là qui montait la garde contre les nouveautés dangereuses (impôt sur le revenu, retraites ouvrières, etc.). La bourgeoisie radicale était rassurée. Tant que Rouvier serait aux finances, la diversion anticléricale continuerait à jouer. Opération préliminaire pour Jaurès, diversion pour Rouvier, la guerre aux nonnes pouvait continuer. Elle avait pour elle l'adhésion réfléchie de certains et la veulerie des autres, jusqu'au jour où une cinquantaine de députés de gauche, comprenant que Combes opérait sans mesure ni discrétion, abandonnaient la majorité pour former un groupe de dissidents et prêter main-forte à l'opposition. Ce qu'on vient de dire est d'ailleurs confirmé par un article du *Mouvement socialiste* qui écrivait : « Ces mangeurs de curés ne se soucient pas d'être mangés par les ouvriers. L'anticléricalisme leur est une diversion commode par laquelle ils se concilient les faveurs du prolétariat contre les cléricaux, tout en détournant du capitalisme l'ardeur de leurs fougueux alliés. »

Le garde des sceaux Vallé ne s'est pas mis en frais pour défendre sa loi. Il s'est borné à s'abriter derrière le Conseil d'État qui, consulté par lui, lui a donné l'avis qu'il sollicitait. Ce corps administratif, composé de fonctionnaires dont l'avancement dépend du pouvoir exécutif, ne s'insurge jamais. Cet avis, le voici : « La présence d'une simple

sœur institutrice constitue un établissement dans le sens prévu par la loi de 1825... » En invoquant une loi de Charles X, on ne disait pas que, si cette loi exigeait l'autorisation pour chaque établissement, les pouvoirs publics d'alors ne la refusaient pas. Aujourd'hui, c'est pour refuser l'autorisation qu'on exige qu'elle soit demandée. Vallé reconnaît qu'en 1861 le Conseil d'État a modifié sa jurisprudence ; mais il l'a fait dans un « mauvais esprit ». Il n'y a donc pas lieu d'en tenir compte. Le projet est finalement adopté par 331 voix contre 218.

* * *

Le 15 janvier 1903, nouvelle interpellation, cette fois d'un compère. Ce compère n'est autre que Paul Meunier. Quels auxiliaires, en toute circonstance, trouve donc ce gouvernement ! On sait ce qu'est devenu par la suite ce député...

Un fait nouveau s'est produit : Émile Combes a refusé de transmettre au Conseil d'État les demandes d'autorisation formées, conformément à la loi, par les établissements congréganistes. C'est par une circulaire en date du 23 décembre précédent, que le président du conseil a informé les intéressés qu'il ne transmettrait pas leurs demandes. Il serait allé volontiers devant cette juridiction administrative dont la docilité ne fait aucun doute. Mais son avis aurait été formulé ainsi : « Il n'y a pas lieu d'autoriser... » C'est cet avis qu'il aurait fallu remettre à la Chambre, qui se serait trouvée dans l'obligation de légiférer négativement. Elle aurait été appelée à voter des lois ainsi rédigées : « L'autorisation est refusée à telle congrégation. » Cette méthode eût été choquante. En outre, un tel texte aurait dû être envoyé au Sénat et l'on n'en aurait pas fini. Mieux valait présenter un texte positif : « L'autorisation sollicitée par telle congrégation est accordée. » On entend bien que le cabinet n'allait proposer cette rédaction que pour la forme ; il se réservait de demander à la Chambre de repousser, et de repousser en bloc sans se soucier du texte ni de l'esprit de la loi de 1901. Ce qui l'avait déterminé à s'arrêter à cette procédure, c'est qu'elle était expéditive. Les projets n'auraient pas à être envoyés

au Sénat, — une loi rejetée par une des deux Assemblées étant inexistante. Voilà pourquoi on n'avait pas cru devoir déranger le Conseil d'État.

Assis à son banc, au premier rang de l'extrême gauche, Jaurès fait entendre, pendant que Combes fournit ces explications des *très bien!* retentissants. Il sent que l'aile droite de la majorité est quelque peu déconcertée. Elle a besoin qu'on lui donne du cœur au ventre, qu'on lui fasse comprendre que les hésitations, les scrupules ne sont plus de mise et que les complices doivent aller ensemble jusqu'au bout.

C'est que Jaurès est le véritable chef de cette majorité. Elle s'agite et il la mène. Il a dédaigné d'être ministre, mais il a condescendu à se laisser porter à la vice-présidence de la Chambre dont il dirige parfois les séances dans un débraillé bonhomme qui atténue la correction bourgeoise de l'habit. Mais, sa toute-puissance, il l'exerce principalement à la délégation des gauches. C'est là qu'il est le maître incontesté et subi. Son ascendant est grand parce qu'il parle abondamment et bruyamment, et aussi parce qu'il sait ce qu'il veut. Comme jadis Gambetta, il exerce la dictature de la persuasion.

La délégation des gauches est une institution dépourvue de tout caractère officiel, née avec le Bloc et qui disparaîtra avec lui. Elle est empruntée au régime conventionnel. Elle est une sorte de comité de Salut public. Elle se compose des délégués des quatre groupes qui forment la majorité ministérielle : Union démocratique (Étienne) ; Gauche radicale (Sarrien) ; Groupe radical socialiste (Dubief, Bienvenu-Martin) ; Groupe socialiste (Jaurès). Les noms bien pâles des chefs de groupes autres que le groupe socialiste suffisent à expliquer l'autorité de Jaurès et sa dictature exercée pendant deux ans et demi.

Cette autorité s'exerçait sur Combes lui-même, ou, pour être exact, principalement sur Combes qui n'avait ni vues d'ensemble ni idées générales. Jaurès se chargeait de lui en procurer pour sa consommation journalière. Le président du Conseil se rendait docilement à tous les appels que lui adressait la délégation des gauches et recevait ses ordres sans murmurer. Il lui arriva plus d'une fois d'entrer dans la salle de réunion avec une opinion et d'en sortir avec une autre, celle que Jaurès lui avait dictée.

Dans cette délégation des gauches, qui représentait tout juste les trois cinquièmes de la Chambre, la fraction la moins avancée (Étienne et Sarrien) était généralement en minorité et obligée, parfois sous menace de chantage, de subir la loi des extrémistes. Comme les décisions de la majorité étaient impératives, et devaient être enregistrées sans sourciller par le gouvernement et par les deux Chambres sous peine d'excommunication, c'était en fait une minorité entreprenante qui gouvernait la France et qui la jetait dans les dissensions les plus redoutables.

Jaurès ayant fait savoir par sa bruyante approbation que le système de rejet en bloc des demandes des congrégations, exposé par le président du Conseil, avait son adhésion admirative, il n'y a plus à discuter. C'est en vain que M. Plichon, du Nord, prononce un excellent discours. C'est en vain que l'abbé Lemire, indigné malgré sa tendance à absoudre les erreurs du bloc, fait entendre de formelles réserves. Ce dernier rappelle l'opinion toute récente de Trouillot. Lorsqu'il était rapporteur de la loi sur les associations, Trouillot tenait pour obligatoire la transmission au Conseil d'État des dossiers des congrégations demanderesses. Aujourd'hui, devenu ministre du Commerce, il a changé d'avis. Un portefeuille vaut bien une volte-face. Du reste, il a, pour calmer les remords de sa conscience, un avis du Conseil d'État, qui s'est signalé, tout le long de cette grande controverse, par sa docilité envers le pouvoir exécutif. Désireux de tourner la loi, celui-ci avait besoin d'un texte qui lui sauvât la face. Le Conseil d'État n'a pas hésité à déclarer que, « pour repousser les demandes formées par des congrégations en vue d'ouvrir des établissements nouveaux, le gouvernement n'était pas tenu de recourir à un décret en Conseil d'État. »

— Si on voulait accorder, ce serait différent, mais il n'est pas question de cela, explique le rapporteur Rabier, que ses amis ont connu criblé de dettes et qui est maintenant dans la prospérité. Trois cent douze voix contre 215 approuvent, comme a fait le Conseil d'État, cette nouvelle entorse à la loi.

Waldeck a repris, bien que malade, sa place au Sénat. Il se répand en récriminations contre son successeur qui ne devait être qu'un intérimaire et qui déforme si outrageusement son œuvre. Il prononce, au groupe de l'Union répu-

blicaine, un discours où il dénonce avec âpreté « la ruine de toute autorité gouvernementale » et « cette méthode dangereuse qui tend à placer le gouvernement non dans les ministères mais dans les groupes ». Mais l'ancien président du Conseil a cessé de préoccuper les meneurs du bloc. Il est le citron qu'ils ont rejeté, après en avoir extrait tout le jus.

Rabier a eu vite rédigé ses rapports sur les refus d'autorisation. Les congrégations condamnées d'avance ont été divisées en catégories. Le 12 mars 1903, c'est le tour de la première fournée, celle des enseignantes. Il y a les frères de Ploërmel, les frères de la doctrine chrétienne de Nancy, les frères de Sainte-Croix de Neuilly, les frères de Saint-Gabriel, les Marianistes, les pères eudistes, les pères maristes, les oratoriens, etc. Leur compte est bon. Comme on l'a expliqué plus haut, le projet tend pour la forme à l'autorisation ; mais la commission et le gouvernement proposent de ne pas passer à la discussion des articles.

La Chambre entend un substantiel discours de l'abbé Gayraud. Julien Goujon la déride un instant en rappelant l'indignation d'Henri Brisson passant par hasard certain soir place de l'Opéra et contemplant avec stupeur la réclame lumineuse d'un produit dentifrice fabriqué par les prétendus bénédictins d'une abbaye depuis longtemps disparue. Le vieil anticlérical ne fut à demi rassuré que lorsqu'il sut qu'il s'agissait d'une entreprise commerciale.

Si on condamne les congréganistes, sous prétexte qu'ils ont abandonné leur personnalité et qu'ils ont prononcé des vœux, que dira-t-on des francs-maçons? C'est la question que pose Lerolle, et il cite cette déclaration du « frère » Blatin : « Nous sommes obligés de nous soumettre à une discipline volontairement consentie par laquelle, lorsque les uns et les autres nous recevons l'initiation, nous faisons l'abandon d'un certain nombre de nos droits et de notre initiative individuelle au point de vue des choses qui touchent à la maçonnerie. » Voici encore le compte-rendu du congrès des loges maçonniques de la région parisienne tenu en 1899. On y trouve cette rubrique : « Des moyens d'obliger les frères maçons du Parlement à se conformer aux décisions du convent. » Or il y a à la Chambre deux cent cinquante maçons pratiquants et cotisants.

Mais voici M. Louis Barthou. Il vient à son tour libérer

sa conscience. Tant qu'a duré l' « affaire », il s'est tu, il s'est réservé. Ministre de l'Intérieur de M. Méline, il a combattu les candidats radicaux avec une vigueur qu'ils n'ont pas oubliée et dont ils lui gardent une rancune tenace. Il est encore à l'index. Il se rapproche de la majorité et prononce un long discours où l'on relève cette phrase : « Pour tout dire d'un mot, la loi du 1er juillet 1901 a ajouté une liberté de plus à toutes celles dont la République a doté la démocratie. » M. Barthou trouve même qu'il y a encore trop d'écoles congréganistes ouvertes.

— On vient d'en fermer quatre mille, n'est-ce pas assez? lui demande Aynard.

Le lendemain, on entend Édouard Aynard, toujours en verve. Il commence par railler l'évolution politique de M. Barthou. « Il avait le droit de nous renier, mais il aurait pu nous renier avec plus de grâce. » Et l'orateur aborde tout de suite son sujet. Il insiste sur ce qu'il a eu l'occasion d'affirmer dans une autre circonstance : « La loi de 1901 n'aurait jamais été faite si ce n'avait été pour supprimer une autre liberté. » Cette loi de 1901, il la définit ainsi : « Incomplète pour les associations, tyrannique pour les congrégations. » Quand on aura supprimé tous ceux qui enseignent, on verra ce qu'on devra faire de la liberté de l'enseignement. C'est une bien grande folie d'empêcher les gens de payer deux fois l'impôt. Il y a des citoyens qui par nécessité paient pour les écoles publiques et qui, pour obéir à leur conscience, paient une seconde fois pour les écoles privées. Ils font de la sorte réaliser à l'État une économie certaine. Au lieu de les brimer il faudrait encourager ces citoyens de première classe. Les autres pays sont arrivés à l'unité d'école primaire par la tolérance. Ils y sont arrivés en répartissant les subventions de l'État entre les écoles libres et les écoles publiques — c'est ce qui se fait en Angleterre — et en groupant autant que possible, dans chaque école, les élèves par confession, comme en Allemagne. Tel est le thème que développe Aynard. Buisson l'interrompt sèchement : « Ce n'est pas le système de la France. »

— C'est malheureux, réplique Aynard, qui poursuit son exposé. Le catholique français paie deux fois l'école, tandis que le catholique anglais a de l'école avec son argent. On nous mène tout droit à la guerre religieuse, car on ne s'arrêtera pas en si beau chemin. Non seulement M. Buisson ne

veut pas du congréganiste, mais il écarte aussi le prêtre ordinaire.

Et l'un des membres de la majorité, le « principal honoraire » Tourgnol, de s'écrier : « L'un vaut l'autre ! » Aynard cite Gustave Téry, qui écrit dans *la Petite République :* « La religion, voilà l'ennemie ! » Le socialiste Jules Coutant, qui a inventé, comme maire d'Ivry, un baptême laïque, renchérit :

— La religion est l'ennemie du prolétariat, c'est l'abrutissement !

Tant d'insanités ne parviennent pas à désarçonner l'orateur. « Vous êtes seuls dans le monde, constate-t-il, à faire cette guerre. Le reste du monde va, au contraire, dans le sens opposé. » Le radical Levraud lance cette interruption : « C'est ce qui fait notre originalité. » Cette niaiserie amène une moue sur les lèvres de Jaurès. Aynard continue : « Vous êtes les seuls à pratiquer cette politique contre l'esprit, contre la croyance, contre le sentiment. Est-ce que vous toléreriez, comme dans le Parlement anglais, qu'un ministre du culte vînt faire une prière au début de vos séances? Les Anglais, comme on dit à l'extrême gauche, seraient-ils des « abrutis? » Aux États-Unis aussi la prière ouvre la séance du Congrès. »

Ces comparaisons paraissent gênantes à certains membres de la majorité. L'un d'eux, nommé Aubry, trouve cette explication : « Ces pays n'ont pas à craindre la puissance cléricale. C'est contre celle-là que nous luttons. »

Edouard Aynard achève d'étonner certains radicaux en leur apprenant que la République suisse va jusqu'à imposer à ses citoyens des jeûnes fédéraux. L'une des lumières du parti radical, Jean Codet, se dresse pour proclamer : « Nous sommes à l'avant-garde du progrès ! »

Mais Jaurès s'aperçoit que l'argument suisse a porté. Il essaie de le rétorquer : « Les congrégations, fait-il remarquer, sont bannies du canton de Genève. » Émile Chautemps insiste : « Nul peuple n'est plus heureux que celui du canton de Genève, où il n'y a pas de congrégations. » Mais Genève n'est que l'un des vingt-deux cantons de la Confédération et s'il a exclu les congrégations, il s'est bien gardé, comme nos radicaux, de faire la guerre à l'idée religieuse. C'est toute la démonstration de l'orateur. Aynard cite Jules Ferry qui, après les élections de 1885, écrivait que,

sans renoncer au principe de l'école laïque, on aurait dû laisser, comme dans d'autres pays (en Belgique notamment), un jour pour les leçons de catéchisme *dans l'école.*

C'est le tour de Denys Cochin. Il reproche à Rabier d'avoir, dans son rapport, publié des rapports tronqués de préfets et de s'être fait aider par un ancien député qui a eu des malheurs, Camille Dreyfus. Il oppose au récent discours de Barthou à la Chambre celui que le même Barthou a prononcé antérieurement à Oloron, où il disait qu'il y aurait injustice et déloyauté à repousser en bloc toutes les demandes « en vertu d'une opinion préconçue et d'une opposition préventive ». Près de leurs électeurs, les élus sont plus modérés. Denys Cochin raconte qu'Henry Maret aurait été apostrophé de la sorte par un de ses électeurs : « Mais, citoyen, vous parlez toujours de la liberté dans votre journal. Vous n'êtes donc pas républicain? »

Le rapporteur Rabier donne lecture d'un document de presse dont il affecte de s'indigner : « Nous croyons savoir, est-il dit dans ce papier, que des sociétés financières sont en formation pour acquérir, à la liquidation des biens de certaines congrégations, la suite de leurs affaires commerciales... On dit même que si ces congrégations avaient consenti à vendre à ces sociétés financières les marques de leurs produits, on n'eût pas hésité à leur accorder en échange toutes les autorisations nécessaires. » Il s'agissait des Chartreux, dont la précieuse liqueur était très convoitée et qui furent l'objet de tentatives de chantage sur lesquelles la lumière n'a jamais été faite complètement et à propos desquelles le nom du fils Combes fut prononcé à diverses reprises, comme on le verra plus loin.

Après Rabier, le président du Conseil monte à la tribune. Il reproche aux congréganistes d'introduire par leur enseignement, dans la société, des germes de division, des éléments disparates « qui finiront par détruire l'unité morale de la nation. » Après s'être recommandé de Charles X, ce jacobin remonte jusqu'à Louis XIV et propose à la République « une foi, une loi ». Pourquoi pas « un roi? » Représentant au Sénat d'un département où les protestants sont assez nombreux, il pense que la révocation de l'Édit de Nantes fut une erreur, et cependant il propose de la recommencer au profit de l'irréligion.

L'orateur gouvernemental s'explique et l'on s'aperçoit

que l'unité morale, objet de ses vœux, a pour objet de faire la majorité devant les urnes au profit de ses amis.

> A mesure, explique-t-il, que l'enseignement congréganiste a gagné du terrain, la bourgeoisie sa cliente s'est éloignée de la République. La majeure partie est passée à la réaction. Sans les recrues qui nous sont venues en foule du monde ouvrier ou campagnard, nous risquions de perdre la majorité dans le pays. Mais les classes laborieuses sont déjà entamées par suite de la multiplication rapide des établissements congréganistes qui s'adressent aux enfants du peuple. Il est temps et plus que temps d'aviser.

Voilà qui est clair : il s'agit de conserver le pouvoir.

Combes entreprend ensuite de répondre au savant jurisconsulte Renault-Morlière qui a parlé de la procédure foulée aux pieds par le gouvernement et par la commission pressés d'aboutir. La procédure n'est que l'accessoire, explique-t-il dédaigneusement.

Ribot insiste sur le devoir qui s'impose à la Chambre, comme le voulait Waldeck-Rousseau, d'examiner sans parti pris les demandes avec le désir d'accueillir celles qui seraient dignes d'être acceptées. A ces mots, c'est un concert d'interruptions. M. Jumel s'écrie : « Elles sont toutes hostiles. » Et M. Lafferre, le grand maître de la franç-maçonnerie : « Il n'y a pas de congrégations républicaines. » M. Goujat, que ses collègues appellent le Bien-Nommé : « Il n'y a pas de respect à avoir pour les congrégations. »

Ribot conclut : « Dans tous les pays du monde, l'école est confessionnelle, en Angleterre, en Prusse, en Belgique, en Hollande, partout. Toute notre politique, depuis six ans, est rétrograde. C'est une politique d'ancien régime. » M. Charles Benoist revient sur le libéralisme scolaire des autres pays qu'il oppose au sectarisme de nos gouvernants. M. Chaumet, de la Gironde, annonce qu'il votera le passage aux articles dans l'esprit de la loi qui ne comporte pas le rejet en bloc.

Par 300 voix contre 257, le passage aux articles est repoussé. La gauche, ravie de ce succès disputé, crie : Vive la République ! L'opposition riposte par le cri de : Vive la Liberté !

LÉOPOLD MARCELLIN.

(A suivre.)

La Survivante [1]

V

Lucien Portets venait de rallumer son feu. La flamme, derrière le tablier de tôle baissé, ronflait dans la grille. Il ramassa délicatement, du bout de ses doigts, les débris de coke.

Il faisait si sombre, à trois heures de l'après-midi, que l'on n'aurait pas pu lire loin de la fenêtre. Le divan, qu'écrasait une fourrure noire, était mal placé, à contre-jour, à côté d'une table basse surchargée de livres. Un tapis étouffait les pas. Toute cette petite pièce semblait installée pour que la vie du dehors y fût oubliée. Des bibliothèques remplies de reliures la tapissaient à hauteur d'appui. Il y avait aux murs quelques gravures ; sur un chevalet, la *Mélancolie* de Dürer.

Mais toutes les choses, belles cependant, choisies avec soin, avaient cet air de négligence et d'abandon qui est comme le reflet de la vie du maître. Quand Lucien, pressé, bouleversait un tiroir en une minute, les objets ainsi bousculés n'avaient qu'une faible chance de recouvrer jamais leur place. C'est qu'il éprouvait cette répugnance à mettre de l'ordre particulière aux intellectuels, pour lesquels le temps consacré aux choses matérielles est du temps perdu.

(1) Voir *la Revue universelle* des 1er et 15 septembre 1923.

Ce jour-là encore, ayant cherché quelques lettres qu'il ne retrouva pas, son parti fut vite pris de n'y pas répondre. Il écarta aussi la traduction, à moitié faite, d'un roman italien. Pourquoi cette tentation, à laquelle il avait si souvent cédé, d'exprimer la pensée des autres? La tête entre ses mains, Lucien pensait au temps écoulé, quatre années déjà depuis la guerre, tant de travail intérieur qui ne laissait que de faibles traces.

« Il faut produire », lui disaient parfois ses amis. Quand donnerait-il enfin « quelque chose? » Mais le goût d'écrire tournait chez lui en volupté. Le regard fixé sur son « moi », respirant un air raréfié, il n'en finissait pas de s'étudier, de se contrôler, la plume à la main. Son œuvre, c'était pour le moment un seul petit livre. Le héros, tel qu'il l'avait peint, présentait une déformation assez vaniteuse de son propre esprit. A feuilleter ce roman d'analyse, *Alphonse*, il s'inquiétait de savoir ce qu'Élisabeth en pourrait penser, incapable de décider s'il devait désirer ou non qu'elle ne l'ait point lu.

Par moments, il se reprochait ses longues périodes d'inaction et se jetait dans le travail. Mais bientôt la peur le prenait de se dessécher le cœur et l'esprit, de se retrouver un jour plus misérable et isolé qu'avant. La pensée d'Élisabeth le gênait aussi, que penserait-elle de ce qu'il écrivait? Elle ne devait pas aimer les sceptiques. Toute la vie de Georges n'avait-elle pas été un acte de foi? Il chercha dans une liasse de feuillets le prologue d'un essai psychologique : *Ceux qui sont sincères*. Mais, à revoir ces pages, il n'avait plus envie de les lui lire : « Ce n'était pas assez large, cela manquait d'air, de tempérament... Il fallait attendre des souffles... » « J'espère, pensa-t-il, puis je doute et me détache tout à fait. Il faudrait créer plus vite, dans un moment de fièvre, de joie... »

Les boulets rougissaient dans la grille comme des œufs de braise, avec de courtes flammes bleues, dansantes, légères, qui rappelaient des contes qu'on lit aux enfants. Il faisait tiède et calme dans la petite pièce. A travers le tulle de la fenêtre, au-dessus d'un mur, Lucien apercevait le grand bouquet sec et noir d'un arbre. Non loin grondait, avec son fracas d'autobus, la rue des Saints-Pères ; mais sa rue, à lui, vide de bruit et d'animation, à la lisière d'un monde trépidant, exhalait une sérénité provinciale.

Il y avait, en face de sa maison, un petit restaurant. Le patron, énorme et joyeux comme un Bacchus, la figure vernissée de rouge, servait sur des tables grossières des plats auvergnats. Pendant les années d'avant-guerre, dans les milieux de jeunes gens, une sorte de réputation lui était venue. Quelques étudiants, des avocats et des artistes y mangeaient régulièrement. Mais la tourmente de 1914

avait balayé tout ce petit monde. Le cyclone passé, quelques-uns s'étaient mariés ou avaient émigré dans d'autres quartiers ; plusieurs étaient revenus en province, fatigués de mauvaise cuisine et d'amours faciles. D'autres, les morts, avaient sombré dans les régions désolées du front, comme se perdent corps et biens, pendant la tempête, de petites barques, dont la mer redevenue lisse et brillante semble ignorer même qu'elle les engloutit.

Lucien y pensait avec une muette répulsion d'horreur. Mourir en pleine jeunesse, à l'âge de l'amour, sans avoir tiré de soi tout ce qu'on peut extraire ! Lui aussi, prisonnier et blessé au début de la guerre, aurait pu sombrer. Et rien n'eût subsisté de lui, pas une ligne qui valût la peine de s'en souvenir, pas une vraie douleur. Aucune femme ne se fût consumée à le regretter. Son père, établi à Londres, remarié et tyrannisé, n'aurait pas osé montrer beaucoup de chagrin. L'aimait-il seulement? Les difficultés qu'avait eues Lucien, pour lui arracher l'argent de sa mère, le laissaient hostile et sceptique. Non, personne ne tenait à lui, par l'âme et la chair, d'un amour où il y eût de l'entêtement, du sang, et des larmes. S'il était mort, sa vie se serait effacée instantanément, une bulle crevée.

Le feu s'éteignait. Lucien rapprocha son fauteuil de la cheminée. Combien la maison lui semblait ce jour-là muette et indifférente ! Y avait-il des gens à côté, des gens au-dessus? On n'entendait rien. Cette solitude, volupté et souffrance, la seule maîtresse qui ne vous lâche pas, à laquelle on n'échappe que pour revenir, assoiffé de joie taciturne, en avait-il peur? Était-ce à cause de ces idées d'amour et de mort qui travaillaient sourdement son être? Un mirage de poésie s'élevait en lui, enveloppant l'image de Georges. Le miracle continuait qui l'avait voulu aimé et comblé de dons ; dans sa course brève, les joies s'étaient accumulées, comme les pétales de roses, dans ces rapides journées de printemps, où l'on n'a même pas le temps de choisir et de respirer.

— Non, protesta-t-il soudain, en passant la main sur son front. Et il marcha un moment, allant et venant entre le divan et la fenêtre...

Toutes ces impressions de bonheur dont l'esprit pare une jeune vie brisée, qu'était-ce au fond qu'une duperie? Ah ! il n'aimait pas penser à l'inconnu de cette minute où Georges peut-être s'était débattu. Lui aussi devait avoir horreur de la mort. On ne sait pas assez, on ne peut pas savoir la répulsion terrible de l'artiste qui résiste, qui demande grâce, non pas pour lui mais pour ce qu'il veut faire, parce que son œuvre toujours commence demain...

Lucien revoyait les yeux de Georges, ces yeux de peintre gris

et brillants, à la pupille un peu dilatée, qui scrutaient avec délectation la beauté des choses. Peindre, pouvoir peindre, c'était pour lui la seule réalité qui valût la peine de vivre, l'oubli de tout, d'Élisabeth même... Le savait-elle, qu'il eût pu s'épanouir sans son amour, et que son art lui aurait suffi? L'idée le frappa que ce secret lui appartenait. Lui seul avait été assez attentif pour pressentir le conflit qui couvait entre eux ; ce réveil, au lendemain du mariage, de l'homme qui prend peur de la femme aimée. Georges avait beau vouloir se taire, son inquiétude remontait en lui, une sourde révolte, mais non point, disait-il, contre Élisabeth.

— Un artiste ne devrait jamais se marier, avait-il un jour laissé échapper.

L'après-midi passait lentement. A quatre heures la pièce s'assombrit, Lucien fit du thé, alluma une petite lanterne au coin du divan, puis le plafonnier. Une lumière laiteuse tomba de la coupe.

Où était-elle, que faisait-elle, à cette heure dangereuse du crépuscule, où la fatigue du jour se fond en un goût de larmes? N'osant encore aller chez elle, ce premier soir, il s'enfiévrait de la sentir proche. La chaleur du thé engourdissait son corps au fond du divan. Mais des idées rapides, autour de la mort de Georges, allaient et venaient : avait-il, pendant la longue séparation, coupée de loin en loin par un bref retour, laissé jaillir vers Élisabeth les mots de tendresse que le danger arrache parfois aux plus réservés? Non, Georges n'était pas de ceux qui écrivent des lettres pathétiques ; du silence plutôt, des apparences de paix, de détachement, avec un grand mystère autour de son cœur.

Il y a, pour une nature restée extrêmement sensible, sous des dehors de scepticisme et de dureté, une douceur infinie à remplir sa solitude d'un énigmatique et tendre visage. Lucien, dans la fin de cet après-midi, savourait les émotions de la matinée. Élisabeth, posant gravement son regard sur lui, avait fait sourdre jusque dans ses veines un courant secret. Il se sentait envahi de pitié et d'admiration pour la femme qui n'avait peut-être étreint que son propre rêve, et qui l'ignorait. Mais il lui épargnerait le mal irréparable qu'il pouvait lui faire. Le beau sourire remontait en lui, confiant et mouillé, comme un lever de soleil entre les nuages.

Le lendemain, à l'heure du thé, il se décida. Un brouillard glacé pesait sur la ville. Les réverbères, dans une auréole trouble, semblaient grelotter. En face de la maison d'Élisabeth, dans une fissure, la rue Visconti, les ténèbres s'accumulaient.

Une femme de ménage lui ouvrit la porte. « Madame » l'attendait. Le matin il avait déposé une lettre, l'avertissant qu'il viendrait la voir. La salle à manger était obscure et le petit salon éclairé.

Le premier coup d'œil jeté sur Élisabeth lui apprit que sa crise de découragement était surmontée. Les fauteuils avaient été débarrassés de leurs housses, le feu allumé. Un mouchoir de soie voilait l'ampoule électrique pendue au plafond. Elle le reçut debout, devant la cheminée, les cheveux cernés par la lumière. Lucien, très ému, reconnaissant les meubles, les choses, lui rendait grâces de ne pas s'attendrir. La banalité des condoléances lui paraissait indigne d'elle.

La simplicité de cet accueil ne permettant aucun embarras, ils causèrent avec calme, puis avec douceur, par petites phrases qui peu à peu s'approfondissaient. Élisabeth sonna, demanda du bois, et s'installa comme pour un long tête-à-tête. La gravité émanait de ses grands yeux chauds. Lucien, qui avait redouté des silences, se rassérénait.

Dans les premiers temps du mariage de Georges et d'Élisabeth, il lui était arrivé d'être reçu seul par la jeune femme. Mais il avait l'impression d'être toléré plutôt qu'admis. Les tentatives qu'il pouvait faire pour l'intéresser, les plus fines même, semblaient passer en dehors du champ de son esprit. Le fait qu'elle s'adressait maintenant à lui, avec considération, avec une sorte d'amitié triste, lui donnait la mesure du temps écoulé. La mort de Georges, le tirant de son obscurité, lui conférait une valeur nouvelle.

C'était, pour ce garçon dénué de famille et d'affections, un bienfait extraordinaire et inattendu — d'autant plus vivement senti que la crainte presque maladive d'être dédaigné dénaturait dans son caractère les traits véritables. Que de fois il avait eu l'impression que des égards vrais, venant de quelqu'un dont il eût placé très haut l'estime, auraient fait de lui un homme différent, renouvelé par la confiance, capable de désintéressement et de sacrifice. Rien qu'en lui disant : « Vous êtes bon », Élisabeth le rendait meilleur. La crainte seule de la décevoir continuant de le tourmenter, il cherchait pour s'associer à ses sentiments les expressions les plus délicates et les plus discrètes.

Elle lui disait son enchantement d'avoir retrouvé, limpides et brillantes de leur vie intacte, les études de Georges. En vérité, cette peinture était unique, avec ses rapports de tons si fins et si rares, et cette atmosphère de beauté qui l'enveloppait. La ferveur de son sourire rayonnait à travers ses mots.

— Nous ne pouvons pas monter aujourd'hui, lui dit-elle, il est trop tard. Il faudra venir un matin...

— N'est-ce pas que c'est beau, continua-t-elle, en ouvrant un des albums posés sur une petite table. Il y a tant de recherches dans le moindre croquis, et un effacement si rigoureux de tout ce qui ne compte pas. Le caractère, c'est cela seulement qui a de l'importance.

Debout, la nuque un peu penchée, sa tunique noire ruisselante de reflets soyeux, elle tournait lentement les pages. Une émeraude brillait sur sa main.

Lucien, le regard attentif, la laissait parler. Il était frappé qu'elle distinguât avec sûreté le mérite réel de chaque esquisse. « Ces quelques lignes de coteaux, comme c'est délicat... Vous vous rappelez le grand cèdre, chez les de Lagarette... N'est-ce pas qu'il prend une valeur extraordinaire?... » Il était si rare qu'une femme parlât des choses de l'art, avec cette intelligence supérieure, et aussi avec cette aisance, ce naturel, non point pour faire montre de son savoir, mais seulement pour retenir l'attention sur la beauté de ce qu'elle aimait. Sa voix un peu grave et comme veloutée semblait avoir le timbre de son âme.

Un instant elle se pencha pour lire au coin d'une feuille une date minuscule. Puis elle releva ses paupières avec un sourire plein de mystère, comme si cette date lui rappelait un temps ineffablement beau et heureux, conservé au fond d'elle-même. La lumière de l'ampoule, suspendue au-dessus de sa tête, creusait les ondes de ses cheveux. L'animation colorait un peu son visage, dans ses yeux brillait, reflet de son cœur, la satisfaction de parler sa vraie langue et d'être comprise.

« Comme elle est belle, » pensait Lucien. C'était lui maintenant qui tournait les pages. La lampe éclairait son front et ses mains veinées d'intellectuel.

Une profonde tristesse précède souvent les mouvements plus violents du cœur. Cette pièce pleine d'une présence invisible oppressait Lucien, lui faisant sentir avec une acuité intolérable quelle comparaison s'imposait entre lui et Georges. Une sensation de trouble voilait son esprit. Il cherchait les défauts de chaque dessin, non pour les signaler, mais pour se rassurer sur sa valeur propre. Il lui semblait être venu au-devant d'une humiliation : « Que savez-vous de moi, qu'avez-vous cherché à savoir, » était-il déjà prêt à dire, comme si Élisabeth avait fait quelque allusion à son état d'infériorité.

Il était près de huit heures sans que l'un ou l'autre s'en fût aperçu.

— Vous croyez, lui demanda-t-elle, quand il se leva, que cette exposition réussira?...

Son visage, à ces derniers mots, se couvrit d'une rougeur ardente. Lucien eut l'impression qu'une lueur d'incéndie rayonnait de toute sa personne. En était-elle donc à ce moment de l'amour où un élément nouveau, l'ambition, introduit dans un cœur toujours avide d'inconnu et de mouvement, y fait éclater une plus haute flamme? Que lui fallait-il pour la satisfaire, quelle pâture d'honneurs et d'admirations?

Une rancune obscure faussant en lui le sens véritable de la pensée d'Élisabeth, il s'en prenait à l'exigence terrible des femmes vis-à-vis de l'homme.

« Jamais, pensa-t-il, on ne leur donne jamais assez. Elles sont insatiables. Celle-là même... »

Sa physionomie, un instant avant tout éclairée de sympathie, se resserrait dans une expression de souffrance.

« Que vous importe, faillit-il dire, la beauté que vous voyez dans cette œuvre devrait vous suffire. Quand on aime, le jugement des autres n'est rien. En êtes-vous réduite à chercher au dehors des aliments, que vous aviez jusqu'ici trouvés en vous seule? C'est donc que vous n'aimez plus comme au premier jour, que sans le savoir vous vous débattez... »

Un esprit mauvais de violence soufflait sur Lucien. Il eût voulu presser Élisabeth de questions précises, lui arracher des aveux, des larmes, mettre la main sur son orgueil même : « Convenez, lui criait une voix intérieure, que votre cœur sent un espace vide et ne s'agite que pour le remplir. On ne travaille pas pour les morts. Le temps seul, cadran solaire impitoyable, allonge ou réduit la place de leur ombre... »

Il pensait confusément tout cela, les paupières battantes, contredisant ce qu'il avait lui-même écrit pour la rappeler.

— Le succès, dit-il brusquement, qu'est-ce que le succès? L'admiration de la foule ou seulement de quelques-uns... pourquoi pas le témoignage d'un seul, le plus capable de juger, le meilleur esprit...

Un silence s'étendait entre eux, un grand espace merveilleux de pensée et de recueillement.

— Je crois d'ailleurs, ajouta Lucien, ramené le premier à la réalité, et comme effrayé par ses derniers mots, que l'œuvre de Georges touchera vivement les gens de goût. Tout ce qu'il a fait est tellement sincère !

— N'est-ce pas, approuva-t-elle, en lui jetant un regard qui le pénétra comme un trait de flamme, vous qui étiez son meilleur ami,

vous savez qu'il ne s'est jamais trompé sur lui-même. Mais c'était une nature si secrète, qui ne s'ouvrait qu'à certaines heures. Moi-même, il y a des choses que je n'ai jamais sues, que je crains de ne jamais savoir... quand la mort passe, tout devient obscur, on se tourmente, on s'interroge...

Elle était debout, la main sur le bouton de la porte, lui fermant la route. Son visage incliné, presque suppliant, le touchait moins que le tremblement profond de sa voix, ses intonations brisées, hésitantes. C'était comme une confession qu'elle lui avait faite. Il eut l'impression que ses derniers mots avaient atteint en elle une partie vibrante, peut-être un point secret d'inquiétude, et qu'elle attachait une extraordinaire importance à ce qu'il pourrait ajouter. En réalité, il avait songé seulement à la sincérité de l'artiste, qui est autre chose que celle de l'homme. Il crut deviner qu'elle glissait, de l'art de Georges à leur amour, ramenée par une préoccupation cachée à sa vie de femme.

Sans doute eût-il fallu qu'il se fît violence, dès ce premier jour, pour la rassurer. « Tous les hommes, aurait-il dû dire, ne savent jamais ouvrir leur cœur, ceux-là surtout qui aiment le plus. » Mais comment aurait-il eu, à cette minute, assez de courage !

Au moment où il allait sortir, en promettant de revenir bientôt, le lendemain sans doute, elle lui prit la main, la pressa, et le regardant avec un air de tristesse et de reconnaissance :

— Je vous remercie d'être venu. Pardonnez-moi d'abuser peut-être... Je suis si heureuse de parler de Georges avec quelqu'un qui l'a vraiment compris et connu.

Elle insista sur ce dernier mot, d'une voix basse et douloureuse, qui semblait venir du fond de sa vie. La femme ardente et pleine de foi, qui paraissait tout à l'heure ne songer qu'à l'art, avait disparu. Lucien se sentit remué par une émotion indicible :

— Non, protesta-t-il, avec un frémissement intérieur, qu'il s'efforçait de contenir, vous ne pourrez jamais abuser. Mon temps est à vous...

Il ajouta, d'un ton plus aisé, pour atténuer la portée de ces derniers mots :

— Qu'ai-je à faire de mieux que de vous aider?

— Je vais vous laisser, dit Élisabeth, en ouvrant la porte de l'atelier, vous serez plus tranquille... Je reviendrai dans un moment...

Lucien entendit les pas s'éloigner. Il était seul. Aucun bruit du dehors n'arrivait jusqu'à l'atelier. Comme un gardien de phare,

qu'on abandonne à ses pensées, il se trouvait enfermé au point de leur vie le plus sensible, dont le rayonnement s'étendait sur tout leur passé.

Le store relevé découvrait le ciel enfumé. Mais le soleil de Gironde ruisselait sur les murs. Lucien allait lentement d'une toile à l'autre. Une fenêtre à petits carreaux, voilée de verdure, entre des volets écartés, commença de réveiller en lui un monde de souvenirs. La lumière du matin à travers les feuilles suspendait sur la pierre des guirlandes d'ombre, une herbe longue posait sa fraîcheur tout en bas du mur. Cette fenêtre, dans la glycine de la Flaütat, il la reconnaissait ; et aussi sous sa folle arcade de vigne, la porte cintrée, peinte en gris tendre, qui était celle de l'orangerie ; des géraniums éclatants fleurissaient les marches, entre des pots vernissés de jasmins d'Espagne.

A travers ces visions revenaient à lui des odeurs d'été. Il s'assit sur un canapé, son chapeau entre ses genoux, et ne regarda plus rien qu'au fond de lui-même.

Il revoyait les vacances qu'il avait passées, plusieurs années de suite, chez les de Lagarette. Son père, qui allait dans les villes d'eaux, le laissait volontiers à ses vieux amis. Il arrivait, susceptible et un peu sauvage, souffrant de n'être nulle part vraiment à sa place. Puis, peu à peu, tout s'adoucissait... La maison, longue chartreuse ceinturée de lilas et de lauriers-tins, avec ses appartements au-dessus du chai, était tout imprégnée des odeurs du vin et de la campagne. Le matin, ses contrevents battaient sur du lierre humide, et l'immense paysage d'un bleu de mer fumait dans la lumière d'argent merveilleux. A ces moments-là, son cœur se gonflait, il se sentait rafraîchi, meilleur, prêt à ces belles choses que rêve la jeunesse et qui devaient être la revanche de ses premières humiliations. Lui, qui n'avait pas eu de foyer, il éprouvait la sensation d'une tendresse, d'une paix infinie. Ah ! ces réveils de l'adolescence, les claquements sur le péristyle de la tente en coutil rayé, la brise fraîche, les pêches enveloppées d'une buée glacée, et la grande journée devant soi, nappe de lumière et de liberté.

Ses yeux cherchaient, parmi tant de toiles, quelques coins de ce vieux domaine. Il en reconnut un, puis un autre.

C'était là qu'il avait connu Élisabeth enfant, ses longues tresses noires volant autour d'elle ; Élisabeth jeune fille en robe d'été. Elle l'étourdissait de gaîté, de vie, quand elle ne lisait pas, des après-midi entiers, assise sur l'herbe, son chapeau jeté à ses pieds. Il évoquait le jardin plein d'endroits délicieux où partout se levait une image d'elle : la grande terrasse, en face du point de vue, flan-

quée de deux tourelles qui restaient d'un ancien château ; l'une d'elles, à droite, avait été arrangée en salon d'été, avec un canapé, des fauteuils de toile et quelques coussins ; une porte-fenêtre ouvrait sur un petit balcon de fer, embarrassé de lierre, au-dessus d'un ravin que cachaient des têtes de pins. Aux heures brûlantes, qu'il faisait bon lire, dans cette poivrière d'ombre et de fraîcheur ; et aussi dans la grande prairie vallonnée, entre les racines saillantes des ormeaux géants, à cette place marquée par un banc de pierre d'où la vue plongeait sur le village et le petit port. Mais tant d'autres retraites faisaient ses délices, dans ces longues journées où il n'avait rien à désirer que s'étendre, se relever, transporter ses livres du péristyle nappé de soleil au mystère de la garenne, où des sentiers semblaient des couleuvres glissant dans le lierre. Un bourdonnement d'insectes montait des fourrés. Mlle de Lagarette appelait ce vallon son petit Bagnères. Une prairie le surplombait, comme une terrasse verte en lisière de la feuillée, avec une échappée sur le profil blanc du coteau qui formait falaise et un pont lointain sur le fleuve.

...Tout cela si beau, si paisible ; par derrière, les plateaux de vigne, avec les arceaux réguliers des grappes pendant comme des pis gonflés ; et, plus profonde que tout, l'impression de poser sa joue sur la vraie vie, la bonne vie de la terre chaude.

— Je suis très heureux, dit-il à Élisabeth, qui refermait doucement la porte, il y avait si longtemps que je n'avais pas vu tout cela...

Elle fit avec lui le tour de la pièce, s'arrêtant parfois sans parler.

— Attention, dit-elle, en montrant une marche. Une autre partie de l'atelier, en contre-bas, avec une grande armoire brodée de feuillages, des fauteuils paillés, formait une sorte de salon.

Ils parlaient maintenant du petit monde girondin où ils s'étaient connus. Élisabeth, se rappelant la mission que Mlle de Lagarette lui avait confiée, regardait Lucien attentivement. Pourquoi n'était-il jamais revenu? Il se dérobait. Comment, sans se confesser entièrement, eût-il pu l'amener à comprendre quelles manières de penser et de sentir l'avaient isolé? Orgueil, inquiétude, répugnance extrême à être jugé. Que dire quand il ne distinguait pas encore quelle idée Élisabeth se faisait de lui?

Il avait levé les yeux sur elle : dans le jour cru du matin, elle lui parut vieille, le visage fatigué et le teint terreux. Elle portait une robe de jersey noir qui l'enlaidissait. Mais plus encore l'exaspérait cet air de gravité, de délaissement, sceau de tristesse imprimé sur toute sa personne, sous lequel les palpitations de la vie étaient étouffées. L'heure du bonheur était-elle passée à jamais? C'était

de la folie. Lui, lui, à peine plus âgé, n'avait même pas commencé de vivre.

Il regarda sa montre, se leva et fit quelques pas dans l'atelier. Un désir de lutte l'enfiévrait : ce n'était pas la jeune fille de sa jeunesse qu'il avait aimée, Élisabeth au chapeau de paille, toute rieuse, d'un éclat, d'une exubérance qui le déconcertaient. A ce moment, il était trop jeune, tellement en retard sur le pas des autres... C'était maintenant que ses grands yeux profonds, encore élargis, enchâssés dans leur cercle d'ombre, l'attiraient mystérieusement.

— Ne restez pas trop longtemps ici, lui dit-il, comme elle se levait. Il faut vous détendre, vous reposer...

Lorsque Lucien n'allait pas à son bureau de rédaction, dans l'après-midi, il restait habituellement chez lui, lisant, tisonnant, corrigeant des notes. Ce jour-là, il déjeuna vite, but plusieurs tasses de café et marcha au hasard pendant des heures. Vers le soir, harassé, il poussa la porte d'un café. Les petites tables garnies de femmes comme des jardinières, baignaient dans le bruit et dans la fumée. Il monta l'escalier et se réfugia au premier étage, dans une salle presque déserte. Un seul couple, muet et attentif, jouait au jacquet. Il s'assit près d'une fenêtre, demanda du thé. La place du Théâtre-Français s'éclairait. Son regard flottait sur la fourmilière noire qui court on ne sait où, indéfiniment renouvelée et toujours pareille.

Les mêmes pensées, cent fois repoussées, le décourageaient : que pouvait-il offrir à Élisabeth qui valût la beauté de son jeune amour? Quoi qu'il essayât, il serait toujours le second, celui que l'on compare à un plus heureux, et dont l'orgueil souffre, blessé, vaincu, incapable de réagir contre la force immense du passé.

Cette salle de restaurant était semblable à beaucoup d'autres, avec des glaces, des boiseries blanches, des lustres à pendeloques, un tapis bleu de cendre, et de petites tables sur lesquelles des garçons, mettant le couvert, étendaient des serviettes propres. Il y avait, sur un buffet, des compotiers remplis d'oranges. Une rumeur d'orchestre montait du rez-de-chaussée.

« Qui sait cependant, ce n'est pas certain, se répétait intérieurement Lucien, en versant une seconde tasse d'un thé noir et fort qui sentait la drogue. Si courageuse qu'elle soit, elle est une femme, un être faible au fond, dont le cœur peut tout à coup craquer. On en a vu d'autres. »

Le garçon enlevait le plateau du thé. Il resta un moment encore, les mains désœuvrées, essayant de reconstituer la journée qu'elle avait dû vivre : cet atelier rempli des visions de son petit pays, pourrait-elle, à force de concentration intérieure et de volonté, le

transformer en phare de rêve? Sans doute en avait-elle déjà fait l'essai épuisant. Mais peu à peu, après s'être fatiguée d'objet en objet, avec l'illusion d'y puiser de nouvelles forces, elle connaîtrait le brusque retour aux choses réelles. Au milieu des plus beaux reflets d'une vie bien-aimée, comment n'eût-elle pas senti plus cruellement que l'image irrite le désir? Le visage au fond d'un miroir n'est qu'une tromperie. Tout rêve se déforme. Seul demeure le cadre désaffecté du bonheur, le vide de la mort.

Il mit son pardessus, sortit, longea des magasins encore éclairés. L'avenue de l'Opéra était presque vide. Le froid qui mordait son visage lui faisait du bien. Sa grande faute, en toutes circonstances, avait été de céder aux événements. Cette fois, il saurait lutter. Un moment viendrait pour Élisabeth où l'œuvre de Georges, et son amour même, dont elle doutait peut-être en secret, lui paraîtraient creux, enlaidis, stériles. Cette heure vient toujours. Comment la vie, chez un être jeune, ne triompherait-elle pas enfin de la mort? Quel est le croyant qui, au fond de lui-même, une fois, mille fois, ne renie son Dieu?

Il traversa un pont, regarda la Seine étincelante de lumières multicolores. Des fenêtres brillaient. Paris semblait une Venise nocturne parée pour les fêtes splendides de l'amour.

VI

Lorsque Élisabeth s'était réveillée, le lendemain de son retour à Paris, sa première sensation avait été la jouissance de se trouver chez elle. Son petit appartement lui restituait les privilèges de sa vie de femme. Le vide et le dégoût de la solitude reviendraient sans doute, elle aurait à souffrir « ces crises de noir » que la volonté même ne peut surmonter ; mais pour le moment, le bien-être de s'appartenir, et un sentiment plus insaisissable de nouveauté et d'imprévu la rajeunissaient.

Ce n'était pas qu'elle se laissât distraire du but vers lequel s'efforçait sa vie. Bien au contraire, il lui semblait tenir son cœur dans ses mains. Au milieu du bruissement continuel de la foule, dans ce Paris vaste et magnifique, si noblement ordonné autour de son fleuve et de ses jardins, un violent désir de beauté soulevait son être. Elle aussi, mystérieusement attachée à son âme, portait sa parure.

Le soir même, aux heures où un murmure d'amour et de plaisir

s'élève de la foule, son courage ne faiblissait pas : en vain voyait-elle, à tous les coins de rue s'écraser des bouches ; dans les voitures passer, comme un bref éclair, les faces unies. Quelle tentation eût pu l'effleurer? Aimer encore, pouvoir aimer, c'était impossible! Plus pieuse, elle eût tendu uniquement vers l'éblouissante réunion en Dieu. Mais l'inconnu de l'éternité lui donnait une sorte de vertige sous lequel chancelait son âme. C'était dans ce monde, parmi les vivants de la terre, qu'elle essayait le rêve épuisant de faire régner Georges. Non point plus tard, mais dès maintenant... Est-ce que sa trace n'était pas frémissante encore? Qui donc avait dit que la gloire est le soleil des morts?

Cette espérance colorait sa vie d'un éclat qui frappait Lucien. Les préparatifs de l'exposition lui donnaient des prétextes pour venir presque chaque jour. Il sonnait à toutes les heures : avant le déjeuner, elle le recevait parfois dans sa petite salle à manger décorée d'assiettes. Une large et basse soupière en vieux Saxe, au couvercle enflé, était accroupie sur une console.

Un matin où il dut venir de bonne heure, pour lui apporter un renseignement, la table n'était pas encore desservie. Un soleil cristallin touchait, sur un napperon aux carreaux jaunes, la corbeille à pain, un morceau de beurre dans une soucoupe et la tasse vide ; un sucrier d'argent côtelé reflétait une petite primevère ; la chaise qu'Élisabeth venait de quitter était encore tournée vers sa place.

Il éprouvait toujours, à pénétrer dans l'intimité de sa vie, le même sentiment de crainte et de gêne. D'où lui venait cette sensation d'invisibles regards fixés sur eux? Mais à peine paraissait-elle que ce malaise s'évanouissait : quand elle l'accueillait, lui tendait la main, tout rentrait dans l'ordre ; qui donc, à les voir ensemble, eût pu s'y méprendre, et combien sa simplicité, mieux que les défenses, le désespérait !

Le soir, il la trouvait dans son salon. Elle portait habituellement une robe drapée. Il y avait des fleurs dans les vases : des touffes sombres de violettes, un peu tachées par les boues grasses de la Flaütat dans lesquelles Mme Virelade les avait cueillies ; des branches de mimosa, coupées par Mlle de Lagarette dans sa petite serre, couchées soigneusement dans un fin papier, et qui défripaient leurs duvets écrasés par le long voyage. La province continuait d'envelopper la jeune femme de ses affections lointaines et de ses parfums,

Lucien apportait régulièrement des informations, des adresses. Ce garçon sauvage, qui détestait de demander le moindre service, écrivait dix lettres par jour. Il faisait des visites, téléphonait, ranimant, pour les mettre au service d'Élisabeth, toutes ses relations.

Et il avait beaucoup de relations : ce que l'on appelle « Paris » est une immense masse humaine infiltrée de provinciaux ; que leur réputation s'établisse à la Chambre, dans les affaires, ou dans le monde des lettres et des arts, des affinités les rapprochent. Ils se reconnaissent à l'accent, au type et au caractère. Que deux ou trois se réunissent, fut-ce au café ou dans une chambre d'étudiant, la petite patrie se reforme ; chacun prend conscience d'une instinctive solidarité, une amitié en amène d'autres, comme la plante arrachée entraîne les racines mêlées à son chevelu.

Un soir, — c'était le second dimanche après son retour, — Élisabeth énumérait à Lucien les visites qu'elle avait décidé de faire.

— Déjà, ne put-il s'empêcher de dire...

Elle était assise dans un grand fauteuil de velours anglais, un carnet ouvert sur ses genoux, près du dôme multicolore baissé sur une lampe au long pied doré. Une lumière couleur de fleur enveloppait sa tête et son cou ; à côté d'elle, sur le divan qui s'enfonçait dans la zone d'ombre, elle avait laissé en rentrant son manteau, sa toque et ses gants. Il était un peu penché vers elle :

— Vous ne craignez pas de revoir tous ces gens. Le monde, vous savez, quand on a du chagrin...

Il ajouta :

— La peine des autres, la peine de la guerre, c'est si démodé... Ce ne sera la faute de personne, mais tout ce que vous verrez vous fera du mal.

Elle secouait lentement la tête :

— Oh ! moi ! cela n'a aucune importance...

— Attendez un peu, vous devez être si fatiguée !

— Je ne suis jamais fatiguée. Les Lopès-Welsch m'ont envoyé une invitation. C'est pour vendredi... Je compte y aller.

— Chez les Lopès-Welsch !

Les arguments se pressaient sur ses lèvres pour la dissuader. C'était lui, lui, qui offrait de faire à sa place toutes les démarches. N'eût-il pas dû, au contraire, se féliciter qu'elle voulût rentrer dans la vie? Un instinct l'avertissait bien que la solitude travaillait contre lui pour Georges. Il ne fallait pas qu'elle fût toujours seule. Elle avait une trop grande force de vie intérieure. Le monde oublieux et dur, qui va de l'avant, la lui rejetterait peut-être un jour, stupéfaite de son réveil, et désemparée sur les débris de son idéal. On lui parlerait crûment de sa jeunesse, de sa vie à vivre. Les indifférents savent si bien porter des coups meurtriers. Cependant une répugnance profonde s'élevait en lui, s'exaspérait : il craignait qu'elle lui échappât.

— Pourquoi si tôt? L'exposition est pour février.

Mais elle avait hâte d'engager la lutte : « Tant de choses échouent, qui mériteraient de réussir, pour n'avoir pas été assez préparées... »

En réalité, depuis son retour, une profonde sensation de solitude et de liberté ranimait ses forces. Malgré la brume et le froid, elle sortait plusieurs fois par jour. La rue, avec le mouvement perpétuel des gens, des voitures, les éclats multiples des enseignes lumineuses jaillissant le soir, comme des feux de phares, dégageait une impression de vie fiévreuse qui la pénétrait. La vie du dehors surexcitait son désir d'agir. Dans les journaux, aux devantures des libraires, elle reconnaissait avec une poignante sensation d'envie le nom de jeunes hommes qu'elle avait connus. Le succès comblait les vivants. Tout était pour eux. Rien pour les morts ! Mais elle saurait, s'il le fallait, forcer l'attention, arracher à l'indifférence ce que le monde lui devait encore : la part de Georges. Et puis après... Non, après, après... c'était le trou noir, elle ne savait plus.

— M. Lopès-Welsch, expliqua-t-elle, quand il est venu pour le monument, n'a même pas parlé de Georges. Vous savez ce que sont ces hommes politiques, ils ne pensent à rien...

— A eux-mêmes, rectifia-t-il.

Il se résignait à ce qu'elle acceptât cette invitation. Sa volonté n'était jamais capable d'un long effort, surtout il sentait que la discussion serait inutile : que pouvait-il faire, pour la retenir, qui ne l'exposât à l'inconvenance ou au ridicule? Son amitié, qu'Élisabeth acceptait si loyalement, ne lui donnait pas le droit !

Un moment encore, sa tête de philosophe mécontent penchée dans l'ombre, il dut écouter des plaintes irritantes : personne n'avait jamais compris Georges...

Les qualités de Georges, la valeur de Georges... Ah ! s'il avait voulu lui faire de la peine. Mais il ne pouvait pas. Au moment où la colère s'élevait en lui, prête à crier : « cela est faux, vous vous enfoncez dans une idée vaine, » une pudeur morale le retenait. Georges avait été son ami. Tout ce qui était exalté, sincère, peut-être chimérique, lui inspirait d'ailleurs une admiration mêlée d'envie. Était-ce à lui de gâcher une si belle chose?

Dans la rue, il se rappela que lui aussi avait reçu une invitation ; sitôt rentré, son chapeau encore sur sa tête, il bouleversa ses papiers pour la retrouver.

M. Lopès-Welsch habitait depuis cinquante ans, dans le faubourg Saint-Honoré, le premier étage d'un de ces hôtels que rehaussent

encore des idées de considération et de luxe. Une grande glace, au bas de l'escalier, reflétait des banquettes de velours et des plantes vertes. La silhouette de Lucien apparut sur ce fond brillant et s'évanouit. Un autre invité, mince, élégant, montait derrière lui. Dans l'antichambre, un vieux domestique, en gants blancs, assénait des regards furieux aux dames qui ne finissaient pas de se préparer.

Lucien traversa une pièce au tapis épais, tapissée de tableaux. Des rideaux de peluche étaient tirés devant les fenêtres. Dans le grand salon très éclairé, quelques groupes se formaient autour d'un énorme piano à queue ; des robes claires de jeunes filles, du satin noir ; des colliers de perles sur tous les cous. Un jeune homme en smoking, l'air heureux et alerte, se détacha...

Lucien, en lui serrant la main, jeta un coup d'œil circulaire et se ressaisit : Élisabeth n'était pas encore arrivée.

Mme Lopès-Welsch, maigre, décharnée, les pommettes saillantes, ses yeux voilés par la cataracte baissés et fuyants, était assise sur un canapé. Lucien la salua, dit quelques paroles, sans que la certitude lui vînt d'être reconnu. Quelques messieurs, qui causaient entre eux, ne parurent pas le remarquer ; un israélite, velu et voûté, la peau collée sur les tempes creuses, lui adressa un sourire froidement aimable.

M. Lopès-Welsch allait et venait, inclinait sur la main des dames de vieilles lèvres voluptueuses. Lucien le trouva blanchi, la figure flasque, ses traits sinueux comme détendus, les paupières molles sur des yeux glauques. Mais la voix avait gardé ses intonations caressantes : sûr de son charme, il continuait de faire la cour aux femmes, comme un acteur qui répète un ancien rôle et ne doute pas de le tenir encore à la perfection. « Très content de vous voir », lança-t-il à Lucien, de ce ton affable qui laissait percer la plus complète indifférence. « Que préparez-vous? » lui demanda-t-il un peu plus tard. Son air involontairement protecteur glaça le jeune homme en lui rappelant ses obligations. Mais la manière même dont cette question était posée lui ôtait sa présence d'esprit et les moyens de s'expliquer. Dans cette société, où la valeur des gens était cotée d'après le succès, la fortune et les services qu'on en peut attendre, comment eût-il pu rendre intelligible sa manière d'être? Si une seule personne dans ce salon se souvenait encore de son livre, elle eût cru faire une concession d'amabilité en le rappelant. Combien il préférait, d'ailleurs, qu'on n'en parlât pas !

Tout à l'heure, dans la rue, revenu à un sentiment plus juste des choses, il se reprocherait comme son péché le plus humiliant d'être si sensible aux moindres contacts. N'était-ce pas, de sa part, une

pitoyable faiblesse de conférer au premier venu le pouvoir de lui faire mal? En réalité, personne n'y songeait. Les salons s'emplissaient peu à peu de personnalités assez diverses. M. Lopès-Welsch, sénateur, financier, propriétaire d'un cru fameux, allié à la haute banque israélite, avait des attaches dans plusieurs mondes. Ce n'était pas chez lui un plan, mais une fructueuse habitude d'être agréable. La vie politique lui avait appris qu'il n'est personne dont on ne puisse espérer, le moment venu, tirer un profit. Ce vieil habitué des scènes mondaines et parlementaires plaisait par ses prodigieuses ressources. Les gens qui ont dans le caractère des arêtes dures, se laissant eux-mêmes séduire par l'onctuosité brillante de son esprit souple, admiraient que ses arguments, au lieu de se heurter brusquement aux obstacles, eussent un mouvement vif et gracieux pour les contourner.

C'était son art de charmer ses adversaires les plus hérissés, de les assouplir, de les désarmer ; sa voix leur versait, à travers l'éternelle berceuse des louanges, ce goût des conciliations universelles qui faisait dire : Ah ! ce Lopès-Welsch ! Pour tant qu'on se méfiât de son bel air de violoncelle, on se laissait prendre. On ne résiste guère à un homme qui a des relations dans toute l'Europe, un inépuisable fonds d'anecdotes, des vins excellents ; et puis tant de charme personnel, une apparente négligence au milieu de combinaisons vivement poussées ou laissées en route, et ce ton galant du mécène pour qui le dilettantisme fait partie du luxe.

Derrière Lucien, un gros homme chauve, congestionné, aux petits yeux bridés, racontait où il avait dîné la veille. Le nom de son hôte, d'une consonance étrangère, éveilla une faible rumeur : « Je le croyais en prison », commença quelqu'un. Le reste se perdit. A ce moment, une sorte d'instinct l'avertissant, Lucien tourna vers l'entrée un regard anxieux. Son visage changea. Élisabeth, rassemblant sur ses bras nus les plis d'une longue écharpe aux franges soyeuses, s'arrêtait au seuil du salon.

C'était la première fois qu'il la revoyait en robe du soir. Elle lui parut plus grande, en velours noir, le haut des épaules d'une blancheur splendide, avec un air de royauté mystérieuse qui jamais encore ne l'avait frappé. Il imaginait, pour cette pénible rentrée dans le monde, un masque de pâleur comprimant les traits. Combien sa présence effaçait toute conception mesquine de son attitude ! Jamais elle ne lui avait paru plus aisée et plus naturelle, comme supérieure aux difficultés, dans cette situation pourtant si gênante de la femme qui reparaît seule. Il la regarda traverser le salon. M. Lopès-Welsch l'accompagnait. Les regards se fixaient sur elle. Un groupe se for-

mait maintenant autour de son fauteuil : plusieurs personnes s'étaient levées, rappelaient leur nom ; des visages se penchaient sur sa main nue. Lui seul, qui l'avait saluée au passage, ne s'approchait pas. Il semblait que tous fussent auprès d'elle, respectueux, affables ; la nuance de tristesse qui s'était peinte sur les visages, avec les premiers mots vagues de condoléances, s'effaçait déjà.

Il était évident que chacun se félicitait de voir reparaître une femme belle et veuve. Lucien se souvint des éloges que l'on faisait d'elle dès le début de son mariage, alors qu'il était presque d'obligation de la comparer à son mari, pour en venir à dire qu'elle lui était supérieure à tous les égards. Les jugements mondains fondent ainsi, sur les qualités les plus dissemblables, des coefficients de valeur dont le souvenir ne s'efface guère. Maintenant que le mari n'était plus là, le tact voulait qu'on en parlât discrètement, avec l'intention de passer bientôt à d'autres sujets.

Le monde ne croit guère aux douleurs qui durent. Lucien remarquait, dans les sourires, sur les visages, cette expression de détente qui suit l'accomplissement d'un devoir banal. Chacun revenait à son naturel. Un jeune homme, beau comme un athlète, au front d'Apollon, incliné vers elle, n'avait même pas songé à prendre une attitude de circonstance. L'ignorance totale du malheur éclatait dans toute sa personne.

Lucien se pencha, pour la mieux voir, entre le dossier d'un fauteuil et la cheminée. Elle avait le teint un peu animé, la bouche souriante. Il se détourna, se pencha encore : cette fois, à travers un rayonnement magnétique, il vit ses yeux graves.

La soirée s'achevait. A côté du piano ouvert, une dame massive, en satin noir, qu'accompagnait un mince jeune homme penché sur sa flûte, chantait la cantate nuptiale de Bach. Élisabeth était assise à l'extrémité d'un canapé. Des ombres de fatigue creusaient son visage. A plusieurs reprises, son regard s'était de loin posé sur Lucien.

Lui, un peu penché, écoutait à peine. Les phrases graves et exaltantes ne le pénétraient pas. Jamais son visage n'avait reflété un état d'âme plus misérable. Le morceau fini, il se leva. La dame imposante, entourée et félicitée, ouvrait un grand éventail de plumes.

Devant la cheminée, un vieillard chauve parlait à mi-voix ; un homme d'une quarantaine d'années, mince, plat, distingué, qui avait une figure d'Ancien Testament dans un léger collier de barbe, l'approuvait des yeux : quelques mots arrivaient à Élisabeth...

talent surfait... tel autre flûtiste était supérieur... Le plus jeune parlait longuement, avec des phrases de dilettante. Elle courbait la tête, le cœur brusquement envahi d'angoisse : que leur fallait-il? Elle n'avait rien désiré, elle, de plus pur, de plus enchanteur que ces sons d'argent dont son âme frémissait encore. Et c'étaient les mêmes gens qui jugeraient Georges. Lui aussi, on le discuterait, le comparerait avec cette sécheresse qui glaçait déjà son amour.

Le silence se faisait. Un morceau encore... Élisabeth regardait, sur le fond doré d'une console, un groupe de trois jeunes filles assises sur un pouf ; les robes se touchaient — bouquet blanc, lilas, vert jade — une figure riait de jeunesse, éblouissante, dans l'écheveau de cheveux légers. Élisabeth ferma les yeux. Quand elle les rouvrit, Lucien s'était en silence assis auprès d'elle.

Dans l'escalier, comme elle descendait, le visage pâli sous une dentelle, il l'accompagna sans lui dire un mot. La nuit était claire, la glace sombre de l'asphalte luisante sous les réverbères. Une auto passa, à laquelle Lucien fit un signe. La portière se referma brusquement sur eux. Dix minutes à peine de silence, dans l'obscurité de la voiture autour de laquelle volaient des lumières. Un grand Paris vide fuyait derrière eux. Lucien entrevit l'arène brillante de la Concorde, les feux de la Seine. L'auto tourna deux fois, ralentit... Pourquoi ce moment devait-il finir?

Quand la porte s'ouvrit sur les ténèbres du corridor, Élisabeth se retourna ; Lucien aperçut une figure défaite, infiniment triste. Quel mal le monde lui avait-il fait? Quels stigmates en rapportait-elle? Mais déjà, la main sur le battant de la porte, elle disparaissait.

VII

Décembre passait. Une agitation fiévreuse précipitait dans les grands magasins une foule affairée. Les invitations pleuvaient sur les tables — réunions de toutes sortes, dîners, thés, arbres de Noël ; — les librairies, comme un manteau neuf bariolé, arboraient les affiches des prix littéraires ; aux bouches des métros, d'où déborde la cohue noire, les vendeurs criaient à quatre heures les journaux dans la nuit tombée. C'était le moment où les pauvres se sentent plus pauvres encore, et plus tristes, plus « chiens perdus », ceux qu'isole une disgrâce quelconque du cœur ou de l'esprit.

La crainte du tête-à-tête avec lui-même chassait Lucien de son petit bureau. Il sortait au déclin rapide de l'après-midi, fuyant le noir, la lampe solitaire, l'atmosphère saturée de sa propre vie. A

Paris, c'est la rue qui est le refuge de toutes les détresses.

La cendre indigo du soir tombait sur les quais. Un courant d'air glacé balayait les ponts ; sur les cuirasses ardoisées du Louvre fuyait un couchant couleur de pêche anémique. Il marchait vite, serré dans son pardessus. Combien le ciel, au-dessus de la digue grise du Grand-Palais, éteignait lentement ses nappes translucides ! Peu à peu s'allumaient, fruits écarlates et blancs, les feux de la Seine ; un grand magasin, illuminé de la chaussée au toit, semblait une lanterne de féerie.

Toujours il revenait à ces quais obscurs, à ces parapets. Irait-il ce soir-là chez Élisabeth? Quatre fois sur cinq, il cédait, s'engageait dans le tumulte populaire de la rue Dauphine ; des femmes en cheveux se pressaient derrière la porte des crémeries ; maintenant qu'il allait vers elle, vaincu, consentant, il hâtait le pas... C'était en lui le frisson fiévreux du malade qui veut sa piqûre.

Quelquefois pourtant, il s'enfonçait dans le désert nocturne des Tuileries. Ces beaux espaces parsemés de lumières le rafraîchissaient. Il traversait le cirque de la Concorde où l'obélisque se dresse comme un cierge éteint ; devant lui palpitait, longue allée de flammes, la montée vers l'Arc invisible. Il disparaissait sous les arbres, sentait sa gorge se serrer, tournait au hasard dans une rue vide. Le regret de ne pas être auprès d'Élisabeth harcelait sa volonté toujours défaillante. Combien, la fuyant, il la retrouvait !

Mais pourquoi ce recul violent de son être? Ah ! il se reconnaissait avec son impénitente faiblesse, dans son angoisse de souffrir par elle. Chaque jour, en lui révélant ce qu'elle valait, accroissait les difficultés du problème qui le tourmentait : se pouvait-il qu'un souvenir fût pour toujours l'aliment d'une vie si ardente? Est-ce dans la nature d'une jeune femme de se rassasier d'un amour transposé en idée parfaite, alors que le monde, l'oubli universel, et son propre charme, la sollicitent d'aimer à nouveau? Les mains refermées sur le trésor chaud encore d'un passé tout proche — ces mains de femme, raidies d'être jointes, ne sentiraient-elles pas un jour la paralysie et le froid mortel? Sans doute, d'autres étaient fidèles : mais celles-là, retirées, obscures, ne portaient pas dans leur âme le mystérieux pouvoir de régner. Savait-on d'ailleurs si une tentation violente les eût trouvées prêtes? Qui peut sonder, sous les dehors impénétrables, les trahisons secrètes de l'esprit, et combien le féroce instinct de revivre, dans le silence infini des deuils, presse les cœurs contractés jusqu'à éclater?

« Pas aujourd'hui, se répétait-il, demain peut-être... » Mais cèderait-elle? Qui donc oserait, à travers les défenses d'un orgueil si pur,

deviner les palpitations de la chair blessée qui voudrait se rendre, et dont l'aveu toujours sera étouffé ! Il s'épouvantait de penser que cet autre, cet inconnu, qui l'arracherait à ce qu'elle aimait, ne serait pas lui. Tant de gens l'entouraient déjà. Il avait peur du moindre d'entre eux. Tous, lui semblait-il, auraient plus de force. Ils la mettraient à sa vraie place, en pleine lumière, au lieu que lui, avec ses scrupules, sa perpétuelle inquiétude des autres et de soi, l'inciterait à regarder sans cesse en arrière. Un jour viendrait où il la verrait disparaître, ne se donnant pas peut-être, mais se laissant prendre. Il aurait à souffrir cela. Une fatalité inéluctable le rabattrait sur cette honte, sur ce désespoir de n'avoir pas su se jeter en travers de ses décisions.

Après le dîner, il se réfugiait dans un café, excédé par les rengaines d'un médiocre orchestre, mais soutenu, comme un bouchon sur une eau noire, par la sensation de vie qui se dégage des gens rassemblés. C'était à la fois haïssable et bon. Il buvait du thé, redemandait de l'eau chaude, regardait sa montre. Dix heures, onze heures, où était-elle? Il connaissait presque jour par jour l'emploi de son temps. Ce soir-là peut-être, elle aurait eu besoin de lui, l'avait attendu... Car, il ne pouvait pas en douter, sa situation auprès d'elle restait celle de l'ami de choix : lui seul était accueilli à toute heure, consulté, associé à fond aux difficultés et aux espérances. Mais pourquoi, avec sa lucidité aiguë, ces nerfs de vaincu? Chaque soir, au cours des longues conversations où le nom de Georges revenait sans cesse, il retombait dans le même piège ; c'était lui, le servant irrité d'un amour, contre lequel pouvant tout peut-être, il ne ferait rien. Si elle avait besoin de lui, c'était pour cela... pour entretenir un feu qui sans doute un jour s'éteindrait. Ah ! ce jour-là, il aurait fini de jouer un rôle ridicule !

Tant qu'il ne l'avait pas revue dans le monde, il n'avait pas souffert de cette façon. Sa pâleur, son air de fatigue, quand elle en revenait, avouaient les secrètes blessures de son idéal. Encore lui aurait-il pardonné un isolement magnifique, un état d'émotion ardente qui l'eût rendue invulnérable ! Mais il lui en voulait d'avoir accepté des invitations, reçu des lettres, groupé autour d'elle avec tant d'aisance les amis de Georges ou ceux qui maintenant se prétendaient tels. Il était presque sûr que l'exposition réussirait. L'insuccès n'était que pour lui et pour les gens à sa ressemblance. En un mois, elle avait fait ce miracle ! Cela prouvait combien elle était créée pour manier les hommes, recevoir des hommages, et, connaissant cette force de son pouvoir, n'y plus renoncer.

Il regardait autour de lui : les femmes, avec leurs lèvres

peintes et leurs fausses perles, lui semblaient vulgaires. Des « femmes digestives », avait-il coutume de penser. Il avait horreur de ces rires, de ces chairs payées. Quand il sortait, les rues étaient vides ; l'air froid, l'outremer violet du ciel percé d'astres reposaient ses yeux. Il en venait à désirer passionnément une Élisabeth fidèle, infaillible, réfugiée dans le merveilleux château de son âme, puisque aussi longtemps qu'elle serait à Georges, elle n'appartiendrait ici-bas à personne d'autre.

Quand, la veille de l'exposition, Lucien rejoignit Élisabeth dans la grande salle où s'achevaient les préparatifs, elle l'accueillit d'un regard affectueux dont il fut touché. Un velum d'étoffe blanche voilait la lumière, sur le papier grenat des murs s'alignaient les petites toiles.

Ils étaient seuls. Un jeune homme en blouse, tout à l'heure monté sur une échelle, des clous dans la bouche, venait d'emporter sa boîte d'outils. Élisabeth allait d'un côté à l'autre, redressant des cadres. Lucien cherchait dans son portefeuille les coupures de quelques journaux.

Elle s'était assise, pour les lire, sur une banquette de velours. Sa voilette relevée découvrait son front et ses yeux baissés. Lucien, qui affectait de se tenir un peu à l'écart, sentait d'instinct qu'elle était lasse, à bout de forces, comme quelqu'un qui a fourni une longue course. Il eut l'intuition que de grandes épreuves l'attendaient, des désillusions, et la solitude plus amère dans la foule que dans le silence.

Les louanges, sans doute, ne manqueraient pas, mais non plus les heurts, les absurdités, ce que le monde soulève de poussière fade jusqu'à suffoquer le cœur de dégoût. C'était cela qu'elle avait voulu. Il en souffrait pour elle, dans ses propres nerfs, comme si elle était une partie de lui-même. Que ne pouvait-il, à la veille d'un jour redouté, l'arracher à toutes ces choses !

Doucement, tandis qu'elle repliait les coupures, il s'assit près d'elle, lui demanda d'avoir confiance, de ne pas trop penser. Elle avait tenté ce qui était possible. Quoi qu'il arrivât, elle devrait garder son courage.

Elle l'écoutait, avec une expression navrée qu'il ne lui avait jamais connue :

— Je ne sais pas si j'ai fait ce que je devais. Peut-être, en croyant servir cette œuvre, est-ce seulement moi que j'ai écoutée, mon désir d'orgueil, je ne sais quoi de violent et de désespéré qui

me poussait à montrer combien celui que j'aime avait de valeur. A présent cette gloire m'est indifférente. Il me semble que j'aurais dû garder mon trésor, le garder pour moi... Et puis, je suis si fatiguée...

— Oui, dit-il vivement, vous devriez rentrer, vous reposer. Est-ce que vous dormez?

Mais elle ne paraissait pas l'entendre et continuait d'une voix grave et basse, avec un feu triste dans le regard... Maintenant, comme une souffrance, comme une torture s'emparait d'elle la pensée que Georges allait être livré à tous. Ce n'était pas qu'elle doutât... Mais à revenir dans le monde, elle se rendait compte du peu que valent certains jugements... Non, elle ne savait plus ce qu'elle aurait dû faire.

Brusquement, ses larmes jaillirent. Lucien, bouleversé, détournait les yeux ; depuis un moment, il voyait monter cette vague de dégoût dans laquelle sombre une âme surmenée. Mais déjà elle était debout.

— Venez, lui dit-il.

Ce soir-là, pour la première fois, ils dînèrent ensemble dans la salle à manger qu'éclairaient deux flambeaux d'argent posés sur la table. Lucien parlait peu. Il sentait qu'elle avait l'esprit harassé et ne lui demandait que d'être là.

Élisabeth regardait le feu : elle aurait voulu s'étendre, dormir, oublier. Tout ce qu'elle avait recherché, en ces derniers mois, lui donnait une sensation de fièvre et de honte. C'était elle qui avait accepté des invitations, reçu des hommages, sollicité. Elle revit, posé sur elle, le regard insidieux de M. Lopès-Welsch qui parfois l'avait fait rougir ; d'autres aussi ne lui cachaient pas une admiration qui lui semblait ce soir odieuse et blessante. Et pourquoi, pourquoi? Dans cette voie où elle était entrée, quelles que fussent maintenant les fatigues et les écorchures, il lui faudrait aller jusqu'au bout.

Lucien eut l'impression qu'elle le regardait avec angoisse : ainsi un être qui va se noyer, et s'accroche encore au parapet, implore des yeux qu'on le retienne.

Vous croyez, commença-t-elle, — et sa voix n'était qu'un cri étouffé — vous croyez que Georges m'aimait...

L'exposition était ouverte depuis quinze jours. Le premier soir, après la cohue du vernissage, Élisabeth était rentrée, fiévreuse, excédée, le cœur durci et vidé de toute émotion. Jusque-là, elle avait connu une noble et pure tristesse, celle qui resplendit dans les espaces aérés de la solitude. Mais la satiété des mots inutiles,

cette poussière de banalités que soulève un public mondain l'enveloppait d'une atmosphère presque irrespirable ; et elle souffrait d'une sorte d'amoindrissement, comme si ces gens, dévisageant ce qui faisait l'orgueil de sa vie, ramenaient les choses à des proportions plus petites et insignifiantes.

Pourtant tout le monde lui avait marqué ostensiblement beaucoup de sympathie. M. Lopès-Welsch était venu, avec d'autres personnages officiels, après la séance du Sénat ; il était resté longtemps, très entouré, discourant comme à la tribune : de sa voix enjôleuse, qui s'enflait et retombait avec une monotonie caressante, il entrelaçait au panégyrique du jeune mort l'éloge de la femme admirable qui se consacrait à sa gloire. Sa tête blanchie, émergeant de sa pelisse doublée de fourrure, coulait des regards satisfaits à droite et à gauche. C'était toujours une volupté pour lui de s'écouter, de se bercer de ses belles phrases. Mais combien cette jouissance était encore plus délectable, quand au plaisir d'une bonne action se mêlait celui de célébrer une jeune femme. Beauté... dévouement... fidélité au talent fauché... tous les vieux clichés ronronnaient dans son éloquence infiltrée de galanterie. Deux ou trois messieurs, impeccables et décorés, en pardessus noir, l'écoutaient comme ils eussent fait au Panthéon. Des dames en extase tendaient leur enthousiasme sur des lèvres peintes.

Élisabeth ne pouvait penser à ces louanges sans être pénétrée d'une secrète humiliation. Ce n'était pas à cause de la légende qui commençait de s'attacher à sa personne : elle avait senti, comme une brûlure, le regard vert-glauque glisser de son côté, sous les flasques paupières rongées de cils blancs ; la bouche sinueuse s'était attardée sur sa main. C'était alors qu'elle avait fait appel à son courage : il lui semblait, malgré la résistance de toutes ses fibres, que ces démonstrations n'étaient que pour elle, non point pour Georges. On attendait d'elle des phrases, des remerciements, quand dominait dans son esprit une magnifique idée de justice. Chacun la félicitait de ce grand succès et elle se demandait si ce n'était pas au fond un échec total.

Lucien, demeuré à l'écart cet après-midi, le visage ravagé de tics, paraissait hargneux. Quand il l'avait raccompagnée, elle ne s'était pas risquée à l'interroger : le malaise de la dernière soirée subsistait entre eux. Après le dîner, un peu renversé sur le divan, les jambes croisées, il avait fumé un moment. Elle voyait vaguement son veston d'une étoffe mince, sa cravate nouée sur un col souple. Il paraissait chaque jour plus soigné, d'un raffinement que décelaient de petits détails. Elle, au contraire, n'avait même pas pris la

peine de se recoiffer. Taciturne, ses cheveux lâches tombant sur ses joues, pleine de remords pour le cri monté à ses lèvres, elle lui opposait un visage clos. La veille, si Lucien avait répété que Georges l'aimait, il l'avait fait avec une politesse résignée qui laissait une impression de vague défaite. Pourquoi, lui non plus, ne savait-il pas être ce qu'elle attendait, à une heure où elle aurait eu besoin de se recharger d'amour et de confiance — pauvre femme, en apparence invulnérable, et si lasse au fond, dont le trésor de foi semblait se tarir. Cependant il fallait lutter : ce n'était pas le moment de perdre.

Après le départ de Lucien, étendue au milieu de son grand lit bas, ses yeux ouverts dans l'obscurité, elle avait senti aller et venir une angoisse faible d'abord puis intolérable : la crainte de s'être trompée sur tout, sur le talent de Georges comme sur son amour.

Le lendemain, quand elle était arrivée de bonne heure, la salle de l'exposition était encore vide. Alors elle avait eu peur qu'il ne vînt plus personne ; puis deux jeunes gens étaient entrés ; un vieux maître qui ressemblait à un portrait de Franz Hals, sous un feutre noir ; puis une jeune fille, en gros manteau beige. Celle-là, coiffée jusqu'aux oreilles d'une petite cloche de velours, tendait vers les toiles une figure claire, trouée de fossettes, toute mousseuse de cheveux blonds, ses yeux bridés souriaient aux choses, au ciel léger, à la lumière ; et Élisabeth, avec délices, regardait cette enfant charmante aller et venir, avec des mouvements vifs et vite rompus, à la manière des oiseaux. Celle-là jouissait, aimait la beauté. Élisabeth eut l'impression d'une offrande exquise comme un parfum.

Il y avait eu aussi des critiques, qui regardaient longuement, avec beaucoup d'attention et de sérieux, et causaient entre eux. C'était alors qu'elle avait senti le succès venir, le véritable, celui que Georges méritait. Et elle n'avait pas été étonnée quand Lucien frémissant lui apporta un grand article, signé d'un juge redouté, qui plaçait Georges dans la famille de nos paysagistes les plus précieux. Il lui semblait que les choses devaient arriver ainsi, de cette manière splendide, et que sa certitude obscure en était le pressentiment. Il y avait seulement huit jours que cela s'était passé, et elle le voyait comme à travers un immense temps écoulé.

Maintenant les conséquences du succès se précipitaient ; l'engrenage des choses heureuses, soudain déclanché, travaillait à toute vitesse, dans un bruit merveilleux d'éloges et de gloire. C'était presque trop beau pour paraître vrai. Cependant les visages, la considération nouvelle qui l'enveloppait, lui certifiaient à chaque rencontre qu'elle était vraiment aux yeux du monde ce qu'elle s'était

toujours sentie être dans son cœur : la femme d'un artiste dont la vie éphémère avait porté des fleurs admirables. Le pathétique de cette mort ajoutait à sa gloire un reflet de tendresse et de regret qu'elle portait comme une parure.

C'était à ce moment qu'une nouvelle torture avait commencé; l'épreuve suprême, à quoi elle avait négligé de se préparer, du dépouillement. Il fallait vendre, lui disait-on. Ce n'était pas pour elle une question d'argent, mais un devoir à accomplir. Les grands amateurs, à la faveur du succès, ouvraient leurs galeries aux petites toiles sobres et exquises. Les garder toutes, c'eût été de la passion, un égoïsme que personne n'aurait compris, et dont le remords la mordait d'avance. Mais s'en séparer, c'était laisser s'arracher de soi, avec chaque étude, une parcelle de la vie de Georges.

Un matin que Lucien l'avait rejointe, avant le déjeuner, dans la salle de l'exposition, elle avait essayé de lui en parler. Ils étaient revenus ensemble, longeant les marchés fleuris de la Madeleine. Il avait plu pendant la nuit. Une buée montait de l'asphalte mouillé de la rue Royale. Dans le jardin des Tuileries grelottaient les marbres au-dessus des tapis verts ponctués de moineaux. Midi répandait dans les rues cette nuée de jeunes gens et de jeunes filles qui font de Paris, à certaines heures, un immense rendez-vous d'amour. Eux aussi passaient, couple inégal, entre les arbustes et les bancs humides. Mais Lucien restait concentré, maussade, avec sous sa courte moustache brune un pli d'amertume. Elle remarqua qu'il n'avait pas bonne mine et secouait souvent la tête d'un mouvement nerveux, comme pour chasser une pensée : « Je le ferai, répétait-elle, il faudra bien que je le fasse » ; et elle lui expliquait son angoisse, chaque matin, à chercher parmi les toiles celles qui demain lui seraient ôtées, place vide au mur, amoindrissement irréparable.

Peut-être ajoutait-elle inconsciemment un peu à ces choses, comme on s'exalte à entendre, embellies par sa propre voix, les vibrations profondes de son cœur. Deux personnes déjà, sans qu'elle les eût aperçues, les avaient salués. Lucien en éprouvait une irritation mêlée de gêne. Il pensait à la manière qu'elle avait, non de mépriser le monde mais de l'ignorer, se mettant au-dessus de toute prudence, comme si elle ne prêtait pas la moindre attention à ce qu'on pourrait dire. Elle allait son chemin sans regarder rien que son idée. Les conventions sociales lui étaient aussi indifférentes que si elles n'avaient jamais existé, et Lucien, en contradiction avec lui-même, qui n'admettait à l'ordinaire aucune contrainte, se sentait gonflé d'absurdes reproches : si elle se montrait avec lui, n'était-ce pas qu'elle ne lui accordait aucune importance?

Soudain il y eut comme une fusion des sensations violentes dont ses nerfs étaient excédés :

— Je crois, dit-il brusquement, que ce sera pour vous une chose excellente.

Ils traversaient la ruche bruyante du Carrousel. Elle avait eu un tressaillement, s'était arrêtée, mais il lui prit le bras et la força à passer vite, entre deux autos. Les pensées qu'il comprimait depuis si longtemps montaient à ses lèvres, arides et précises :

« Quel âge avait-elle pour proclamer l'orgueil insensé de nourrir sa vie d'une exaltation? Un souvenir, si beau qu'il puisse être, pâlit et tombe rapidement, ombre d'une ombre. Aucune douleur ne demeure vraie, qui dégénère en obstination contre nature. Quel profit ont-ils donc, les morts, à être pleurés, que leur revient-il de ces vaines larmes? Une idée, quand la force manque pour la soutenir, choit et vous écrase. Combien de gens, sous leur lourde idole renversée, ne sont plus qu'un orgueil saignant, et que de cœurs, quand il n'est plus temps, vont criant dans le désert qu'ils se sont trompés !... »

Il parlait vite, sans lever les yeux, avec la bizarre impression que fléchissait sous eux la passerelle des Arts ténue et prête à se rompre. Un moment, il crut que son cœur allait se vider à fond ; mais, à l'extrême bord de l'irréparable, la peur le saisit :

— C'est pour vous, dit-il précipitamment, pour vous seule que je dis cela. Ne m'en veuillez pas.

Le silence d'Élisabeth lui ôtant la force de poursuivre, il serra sa main inerte et s'enfonça dans une petite rue. Puis il revint sur ses pas, la suivit des yeux : elle s'en allait, coudoyée par les passants ; sa démarche avait quelque chose de las et de traînant, comme celle de la bête blessée qui perd du sang. Le désir lui vint, puis l'espoir éperdu qu'elle se retournât.

Quand elle eut disparu, une émotion indicible le cloua sur place : il se reprochait avec désespoir de ne l'avoir pas prise à deux mains, regardée en face, brutalement, dans une grande secousse, jusqu'au fond des yeux.

Jean Balde.

(La fin au prochain numéro.)

les idées & les faits

LA VIE A L'ÉTRANGER

CAUSES ET ORIGINES DU COUP D'ÉTAT ESPAGNOL

Dans la plupart des pays, la bourgeoisie se réveille et fournit avec une rapidité prodigieuse une élite qui réorganise l'État sur des principes tout différents de ceux que l'admiration très sotte de l'histoire anglaise avait élaborés en France entre 1760 et 1815 et que les guerres de la Révolution et de l'Empire avaient propagés en Europe. En même temps, un vif besoin d'indépendance, de prestige, de force, travaille la planète politique.

Le retournement bulgare, le coup fasciste, l'aventure espagnole mettent de plus en plus en lumière les immenses possibilités bourgeoises du monde contemporain. Avec une facilité qui tient du prodige, des hommes de volonté ont liquidé en quelques jours, en quelques heures, un appareil démocratico-parlementaire, qui semblait consacré, soit par la dictature d'un prolétariat puissant, soit par l'assentiment intéressé des masses, soit par une pratique quasi séculaire.

Pour la troisième fois en moins d'un an : avis au bourgeois français. Quand il en aura suffisamment d'être volé par un fisc qui a perdu contact avec le bon sens, quand il décidera d'en finir avec les phraseurs, la gabegie, les agents de décadence et de décomposition nationale, les parasites de la C. G. T., les représentants de la soi-disant « classe » ouvrière, qui n'existe pas, dans un pays où tout le monde travaille et où la majorité possède ; quand il lui deviendra impossible d'entendre prononcer certains mots, tels que : scrutin, commission d'enquête, mise aux voix, impôts sur les successions, sur

les bénéfices, sur le revenu, il n'aura, pour en finir, que l'embarras du procédé, tellement ses voisins mettent de coquetterie à faire avant lui les essais et les expertises. Les agitateurs « ouvriers » ont fait leur temps dans les pays à bourgeois. Ils ne sont plus tolérés que là où la bonne volonté s'en mêle. Faut-il dire bonne volonté? Faut-il dire veulerie?

Quoi qu'il en soit, honneur à l'Espagne! On est toujours heureux de voir l'action humaine quitter le masque pour revenir à la nature. Une petite anecdote pour commencer. Le 5 juillet, le Sénat espagnol pouvait se croire revenu aux plus beaux temps de la république romaine. Quelques jours auparavant, le général Aguilera, président du Conseil suprême de la guerre et de la marine, qui, depuis des mois et des mois, avec son enquête sur l'interminable désastre marocain, aurait fait au pays un mal énorme, s'était pris de querelle avec un ancien ministre, M. Sanchez de Toca, et lui avait adressé une lettre aussi tonitruante que les apostrophes du Cid à don Diègue. Il s'agissait, bien entendu, de cette enquête-cauchemar, à laquelle personne ne comprenait plus rien, et qui ne servait depuis longtemps qu'à satisfaire les haines politiques. M. Sanchez de Toca crut nécessaire de lire cette épître aux sénateurs en la nourrissant de ses commentaires. Par malheur, le général Aguilera, qui est également sénateur, lui donne la réplique, accentue les menaces, et le gouvernement dut réagir. Le président du Sénat, le fameux « boiteux », comte de Romanones, adressa au général une de ces semonces qui font si bien dans les récits de révolution. A quoi le général déclara qu'il n'avait que faire de si bons conseils, qu'il avait le pays derrière lui et que, si le Sénat n'arrivait pas à imposer la légalité, ce seraient les gens du dehors qui s'en chargeraient.

La menace de pronunciamento se dessinait. M. Garcia Prieto, marquis d'Alhucemas, président depuis décembre d'un cabinet de concentration libérale, qui, avant le débarquement du 13 septembre, avait déjà connu deux ou trois crises partielles, se redressa alors de toute sa hauteur et, dans une attitude à la Mirabeau, s'écria que le gouvernement n'avait rien perdu de sa sérénité, et que si les « forces du dehors » dont parlait le général prétendaient au bouleversement des institutions, il leur faudrait auparavant passer sur son propre cadavre. Une ovation formidable accueillit ces nobles paroles. Elle dura un quart d'heure. Le public des tribunes fit en grande partie chorus avec la majorité des pères conscrits. Nous voici en octobre : les forces du dehors, qui, d'ailleurs, ne furent pas celles que prévoyait le général Aguilera, ont jeté le marquis par terre et personne n'a eu besoin de passer sur son cadavre.

La fameuse concentration libérale n'en était pas d'ailleurs à son coup d'essai, en matière d'affronts. Le pronunciamento militaire, dont il était fortement question depuis le début de février, avait eu, en mars, pour antécédent, un pronunciamento ecclésiastique. Le 29 mars, le cardinal Soldevilla, archevêque de Saragosse, adressait au président du Conseil une lettre ouverte, le mettant en demeure de renoncer à l'un de ses projets de guerre civile. Suivant la méthode des radicaux de tous les pays, soucieux avant tout de « laïcisme », c'est-à-dire en bon français, ou, si vous aimez un peu de couleur locale, *en liro y redondo castellano*, de lutte contre le catholicisme, le ministère, incapable de mettre fin à la guerre et au déficit, jugeait bon de greffer sur son impuissance générale cette bravade de modifier l'article 11 de la constitution de 1876, qui assurait au catholicisme le rôle de religion d'État. Alors le cardinal déclarait tout net au gouvernement que s'il voulait la guerre, il l'aurait. Comme il va de soi, les libéraux s'étaient aplatis. L'affaire prenait pour eux une détestable tournure : le 4 avril, tous les prélats espagnols s'étaient joints au cardinal. Il y a une Église en Espagne.

Les élections qui suivirent la crise déchaînée par cette intervention furent lamentables (29 avril). Oh ! tout s'y passa très correctement, suivant les rites rotativistes. Ministériels et conservateurs, à l'exclusion des mauristes, qui en ont assez, avaient réglé d'avance, ou à peu près, les résultats de la consultation. Cette admirable trouvaille des votes *en blanc*, qui consiste à renvoyer parfaitement vierges à Madrid les feuilles du scrutin, pour que le gouvernement y inscrive des chiffres convenables, en rapport avec les conventions qu'il aura pu conclure avec l'opposition, fit florès. Ce n'est que dans les villes que la cérémonie se déroula un peu sérieusement.

Or, dans les villes, ce furent surtout des socialistes, des républicains, des séparatistes qui furent choisis. On n'y avait pas d'ailleurs mis beaucoup d'entrain. A Madrid, par exemple, sur 132 000 électeurs inscrits, 65 000 seulement prirent part au vote. Seuls les socialistes avaient marché. En revanche, à Barcelone, ils n'avaient rien voulu savoir, grâce à quoi les régionalistes et quelques monarchistes avaient pu se faufiler. Aimable éclectisme. Dans l'ensemble, le chiffre de 60 pour 100 d'abstentions, qui avait scandalisé en 1920, se trouvait largement dépassé. Réfléchissez-y un peu ; c'est ce qui s'est produit, ou presque, aux élections du Havre et de Versailles. L'électeur occidental se désintéresse de plus en plus des urnes et de leur contenu. En Espagne, il y a quelque mérite. La loi punit d'amende l'abstentionniste. En outre, son nom est affiché en compagnie des criminels de son acabit. Les bonnes gens qui nous vantent ce remède

pour ranimer chez nous le zèle électoral peuvent en contempler ici le succès. Il paraît qu'en Espagne ne se sont guère dérangés que ceux qui ne pouvaient pas faire autrement, soit qu'ils eussent touché des pesetas, soit qu'ils eussent reçu des menaces de mort. En d'autres termes, la démocratie parlementaire, sclérosée par le rotativisme, entrait en agonie.

Un autre symptôme de dégénérescence peut s'observer dans les partis. Finis les temps où l'on se réclamait encore d'une idée. On se groupe maintenant, de plus en plus, autour d'un homme. Toute une féodalité de patrons et de *caciques* remplace la concurrence des « dogmes » politiques ou des principes administratifs. Priétistes, Abbistes, Gassetistes, Nicetistes, Zamonistes, Ciervistes, Mauristes, Jaimistes (il y en a quatre encore) se démènent de leur mieux dans cette arène corrompue.

L'opération d'avril ne changea donc rien à rien. De nouveaux bons du Trésor furent émis. On expulsa une fois de plus M. Emmanuel Brousse. Une nouvelle marche en avant fut annoncée dans le Rif, immédiatement suivie par un nouvel échec. On interpella sur le problème catalan. On enregistra quelques grèves de plus, quelques assassinats « sociaux » inédits. Une commission d'enquête sur les responsabilités, non plus militaires, mais *ministérielles*, cette fois, du désastre marocain, fut instituée. Pour observer la tradition, les organes germanophiles accusèrent la France de soutenir les Berbères, oubliant que le ravitailleur par excellence de la révolte se trouvait à Madrid, dans les bâtiments du Trésor, lequel avait déboursé, pour racheter les prisonniers, cinq bons millions de pesetas, qui s'étaient immédiatement transformés en cartouches, en fusils et en canons. Pour donner une juste idée de son savoir-faire, le ministre des Affaires étrangères, dans l'histoire de Tanger, prit position aux côtés de l'Angleterre, dont le but avoué est de consolider Gibraltar. Quelques ministres partirent, d'autres revinrent. Le cardinal Soldevilla fut assassiné à Saragosse. La question des responsabilités tourna décidément à l'aigre. D'autres ministres partirent encore. C'est tout récent.

Ce fut tout un poème. Muse, accours, et dis-moi par quelle perfidie le sieur Alba faillit arriver à ses fins et précipita du pouvoir Villanueva, Gasset et Chapaprieta. La cause de ce remue-ménage fut, comme par hasard, l'éternel Maroc. Avec ses 21 millions d'habitants, ses 500 000 kilomètres carrés, ses 150 000 hommes du corps expéditionnaire, ses milliards de pesetas, l'Espagne patine sur place là-bas depuis des années. Pourquoi? Par incapacité politique, par vice parlementaire. Ordres contradictoires, demi-mesures, changements

subits de direction, tout se réunit pour favoriser le million de Berbères à demi civilisés, qui tiennent ferme sur leur territoire vingt-cinq fois plus petit que celui de l'Espagne. M. Alba — c'était bien d'un libéral — avait imaginé une politique *pacifique* de conquête marocaine : il voulait agir sur Abd el Krim, c'était son mot, par *attraction*. Sommés d'appliquer ce beau programme, les généraux donnaient leur démission par douzaines.

Un beau matin, les colonels de la garnison de Barcelone firent auprès du capitaine-général, le marquis Primo de Rivera, une démarche de protestation. Cet officier occupait son poste depuis un peu plus d'un an et y avait été envoyé en disgrâce pour s'être, le 25 novembre 1921, prononcé publiquement pour l'abandon de Tanger et la liquidation de l'expédition du Rif. Une pareille attitude ne manque pas de réalisme.

Le gouvernement expédia au Maroc le vieux maréchal Weyler pour y préparer les opérations de repli. Fut-ce un miracle? Fut-ce l'ambiance? Le maréchal revint de Melilla en concluant à la nécessité de cette marche en avant, si antipathique au pacifisme de M. Alba et des trois albistes Villanueva, Gasset et Chapaprieta. Cependant, ô surprise ! ô prodige ! quand on vota, en conseil, sur ses propositions, seuls les trois comparses se prononcèrent contre. M. Alba s'était converti, sans souffler mot, au bellicisme. On pense si les trois comparses rendirent leur portefeuille, mais avec quelle fureur ! Ils avaient été joués par un homme désireux de se débarrasser surtout de M. Villanueva, que les dépenses nécessitées par la campagne du Rif effrayaient de plus en plus.

La stupéfaction, mêlée de dégoût, atteignit son comble, quand on vit Chapaprieta, créature d'Alba, reparaître aux Finances. Le scandale fut tellement vif que Chapaprieta dut se retirer, céder la place à un autre homme de paille, moins en vue, Suarez Inclan.

Les mutineries de Malaga firent le reste. Découragées par ces intrigues, les recrues partaient pour l'Afrique avec de moins en moins de bonne humeur. Un régiment basque arbora le drapeau séparatiste, cria farouchement : « A bas l'Espagne ! » En face de cette décomposition l'aboulie du gouvernement fut parfaite. Un caporal, qui avait conduit les mutins, revolver au poing, fut gracié.

Personne ne comprenait plus, à commencer par le caporal. Il suffit d'un télégramme pour faire rentrer dans le néant ce libéralisme décidément trop concentré. Au moment du grabuge, M. Alba se trouvait à Saint-Sébastien, en train de discuter la question de Tanger avec l'ambassadeur de France. A tous points de vue, c'était un peu tard. En tout cas, il était bien placé pour franchir la frontière et s'établir à

Biarritz, où il pourra utiliser ses loisirs à comparer son sort avec celui des autres créatures de l'Angleterre, depuis Damad Ferid pacha, jusqu'à Venizelos et autres phénomènes garantis par le marquis Curzon.

Qu'adviendra-t-il du *Directoire*, qui a si brillamment passé sur le corps du ministère, sans faire de cadavre? Les militaires qui le composent ne peineront pas à s'en tirer aussi bien que les civils qui les ont précédés. Pour la plupart, ils n'ont guère de passé politique. Les noms de quelques-uns d'entre eux furent prononcés, je crois, au cours des débats qui accompagnèrent l'affaire des juntes (1917-1922). Le marquis Primo de Rivera ne débute pas mal : il renonce à une superstition, la superstition des ministres. Plus fort que Mussolini, qui, de onze ministres, en fit seulement huit, le capitaine-général, de dix en fait deux, pas même, un et demi. Peut-on aller plus loin? Les lauriers de Mussolini, qui, dans le monde espagnol, empêchent tant de personnes de dormir, de Madrid à Mexico, susciteront-ils un perfectionnement nouveau : le gouvernement sans ministres? Tout est possible.

Ce qui a de l'intérêt, ce n'est pas l'avenir immédiat de cet organisme dictatorial. Si l'on voulait prophétiser, on pourrait prédire à peu de frais que les conjurés ne s'entendront pas toujours entre eux, que certains s'en iront, qu'il y aura des rivalités, que les débarqués voudront se venger, que les militaires eux-mêmes, étant désunis au sujet de l'affaire marocaine, le marquis Primo de Rivera fera des mécontents, quelque solution qu'il adopte.

Tout cela, qui est certain, n'intéresse que MM. Alba, Chapaprieta y C°. Le point capital de l'affaire réside dans l'expropriation du champ démocratique et parlementaire par des bourgeois, qui en ont assez de voir leur pays saccagé par les fourriers de l'anarchie. Ce sentiment-là était à la base de la révolution russe. Les bourgeois russes n'y ont rien compris. Au lieu de prêter main-forte au tsarisme, au lieu de renforcer le tsarisme malgré lui au besoin, ils ont lâché pied, pitoyablement, devant des histrions payés par Berlin.

Les bourgeois bulgares, les bourgeois italiens, les bourgeois espagnols se font une autre idée de leur puissance et de leur mission. Partout ils restaurent l'autorité, la responsabilité, l'économie, la tradition, la compétence, partout ils fourbissent et réparent les nervures de la société. Mais les peuples? Ils applaudissent. Avis aux bourgeois français.

René Johannet.

LES LETTRES

L'ART DE M. EUGÈNE MARSAN

Jusqu'a ces derniers mois. M. Eugène Marsan occupait dans les lettres contemporaines une situation singulière : écouté, admiré de tous les connaisseurs et de ses cadets qui commençaient déjà d'imiter sa manière, si vous cherchiez ses ouvrages en librairie, à peine obteniez-vous l'indication d'une brochure ancienne, d'ailleurs épuisée, et de deux plaquettes hors commerce. Vous aviez voulu lier commerce avec lui et vous vous trouviez quinaud.

N'allez pas croire qu'il eût perdu son temps. Depuis plus de quinze ans qu'il écrit, ses articles de critique, ses chroniques, ses notes sont innombrables. S'il ne se pressait pas d'en nouer le faisceau, ce n'était pas négligence, mais faute de loisir, et peut-être aussi prudence et modestie : il voulait s'assurer que ces pages nées de l'actualité avaient en elles de quoi lui survivre. Ne nous en plaignons pas aujourd'hui qu'il vient de tenter l'expérience et de la réussir. Coup sur coup, voici trois livres qui dureront : une série de portraits de femmes, *Passantes*, un « petit manuel de l'homme élégant », *les Cannes de M. Paul Bourget* et *le Bon choix de Philinte*; enfin cette *Chronique de la paix*, qui restera sans doute la plus juste image de « la vie quotidienne des Français après la guerre ». Un recueil de critique manque encore, où l'on verrait la part éminente qu'il a prise à la campagne classique. Mais dès à présent, la belle figure d'homme et d'artiste !

« Il ne chante, ni ne danse, ni ne joue, dit une épigraphe des

Cannes, il est pour la conversation... » En deux mots, voilà qui le caractérise à merveille. Honnête homme avant d'être auteur, ses livres ne sont pas des discours, mais des entretiens, des propos, des notes, que le style élève à la dignité de l'art. En un sens, nul n'est moins écrivain que lui ; c'est une idée de l'honnête homme et non de l'homme de lettres qui domine ses ouvrages ; s'il écrit, c'est qu'il faut bien avoir un métier, mais sitôt la plume posée, il n'y veut plus penser et sûrement serait fâché qu'on le soupçonnât jamais d'avoir de l'encre aux doigts. Ouvrez ses livres, regardez comme ils sont faits et bien faits : en un sens différent, écrivain, personne ne l'est davantage. Puisqu'il faut avoir un métier, c'est de son mieux qu'il s'en acquitte, sans se défendre d'y prendre plaisir ; loin d'écrire sans étude, comme les pensées lui viennent à l'esprit, tant bien que mal, il trouve au contraire sa volupté et son amour à les mettre sous leur plus beau jour, en artiste rompu aux secrets de la prose française, au point d'en découvrir de nouveaux et d'ajouter au trésor traditionnel.

*
* *

De ces trois ouvrages, la *Chronique de la paix* est le plus varié. De la politique au tabac, en passant par la littérature, la vie chère et la mode, à peine est-il de sujet dont il ne soit touché mot. Si l'on tient à chercher quelle idée M. Marsan se fait du monde et de la vie, encore qu'il n'écrive rien qui ne la révèle, c'est ici qu'on la trouvera le plus complètement exposée. Non qu'il prêche le moins du monde ; il n'est pas docteur, Dieu merci ; il cause, au gré de sa fantaisie, mais pourtant en homme qui ne se prive pas de réfléchir ni d'être conséquent. La diversité même est ici précieuse ; mieux que ne ferait un développement sévère, elle affirme l'unité de cette pensée, en même temps qu'elle en reçoit sa justification. Nul désordre, en effet, dans ce livre qui n'est pourtant qu'un recueil de chroniques. L'auteur a d'abord pris soin de se mettre d'accord avec lui-même : unité intérieure qui permet toutes les digressions, ou plutôt rien ne lui saurait être sujet ni digression, les occasions les plus diverses ramenant toujours à la même pensée centrale et directrice, à la même « philosophie », pourrait-on dire, si le mot ne risquait de paraître un peu gros, à propos d'un écrivain si soucieux de grâce, d'élégance et de charme.

Volontiers dirait-il comme Théognis : « Ce qui est beau, nous l'aimons, et ce qui n'est pas beau nous ne l'aimons pas. » Par où j'entends que c'est d'abord un voluptueux : tous les plaisirs le trouvent désireux de les accueillir ; plaisirs des sens, plaisirs du cœur,

plaisirs de l'esprit, il n'en est pas qu'il tienne pour méprisable ou qu'il juge indigne d'un honnête homme. Embellir la vie, la rendre plus désirable, l'œuvre vaut qu'on s'y applique, et qu'y a-t-il là de quoi rougir? Il serait malheureux si son pantalon devenait jamais bossu, il ne dédaigne pas l'agrément qu'on peut tirer d'un bon repas. Mais écoutez-le faire l'éloge du tabac : « Permettez-moi de ranger parmi les beaux souvenirs de ma vie certains havanes à la robe lisse, fumés en Andalousie entre un verre de xérès et un autre d'eau, au gré du rocking-chair... Celui qui fume ne fait point de mal ni de péché. Pourvu qu'il se garde dans un excès qui le rende esclave, l' « herbe sainte » la bien nommée est sa consolatrice. Elle est complice des muses. Et nous savons comme elle a secouru le genre humain dans les misères de la guerre. » On pense bien qu'un esprit comme celui-là ne se piquera pas de simplicité à la romaine. Ce n'est pas une fois, mais dix et cent que la littérature vient aviver ses plaisirs. Voit-il une jeune femme terminer son repas sur un zambaillon : « Madame, avais-je envie de dire, n'oubliez pas de penser à Stendhal. » Il n'y aura qu'un sauvage pour trouver ce souvenir importun : ce serait être livresque encore, mais à rebours, que de laisser ses livres dans sa bibliothèque comme des objets de travail, non de plaisir ; un véritable lettré, disons mieux, un amateur, leur souvenir l'accompagne partout, parce que c'est en homme qu'il les a lus, non en auteur ; il lui est aussi naturel d'y penser qu'à ses amis.

Chose remarquable : à ce penchant à la volupté, qui sans doute est naturel, M. Marsan ne mêle aucune illusion sur la bonté de notre nature. Cette civilisation dont il jouit, dont il détaille à loisir les moindres agréments, il la tient pour une fleur précieuse et fragile, qui cesserait aussitôt d'exister si le génie de l'homme ne les défendait sans relâche. Au fond, sa vision de l'humanité n'est pas idyllique ; ce délicat est le dernier à faire crédit à nos instincts. Il reprend à son compte la rêverie de Renan qui sert de préface à *l'Abbesse de Jouarre.* Dans un village de Dalmatie, une éclipse avait été prise pour l'annonce de la fin du monde. « Alors, ces villageois, à l'exception du petit nombre que soutenait l'exemple d'un curé énergique, savez-vous ce qu'ils firent? Les uns se mirent à piller, non le meunier et sa farine, mais les gâteaux, les viandes, les caves. Les plus nombreux, bien loin de montrer la prudence de votre coquette au miroir ou d'écouter la voix d'aucune raison, coururent du même pas à leurs amours. On vit bien qu'elles ne coïncidaient pas toujours avec la loi ; la nature défit en un clin d'œil ce que Renan nomme à bon droit la civilisation. » Quant à espérer que le cœur de l'homme changera jamais, de toutes les folies la plus folle ! L'homme a bien le

pouvoir de transformer la face de la planète, de se créer un luxe inédit ou d'ajouter aux moyens de tuer, penserait-on que son cœur fût renouvelé pour si peu? Les choses peuvent changer, non leur rapport, ni nos passions ni nos désirs. « Le cœur humain est le même, toujours le même. » Et d'ajouter plaisamment : « Si c'est un refrain, il n'est pas bête. »

A peu de chose près, c'est la philosophie de ce Philinte dont il emprunte souvent la voix, qui ne pense plus à s'étonner ni à s'indigner d'une corruption à ses yeux naturelle, inévitable. Mais Philinte peut-être se résignait trop vite. M. Marsan ne voit dans la faiblesse humaine qu'une raison de plus de nous exercer à être forts, d'appliquer notre cœur, notre intelligence, notre volonté à lutter contre le désordre et la barbarie. Ce dandy ne craindra pas de faire l'éloge de la bourgeoisie. Entendez l'éloge de l'épargne, de la prévision, de l'ordre : une sagesse, non pas très haute, ni qui suffise à tout, mais une sagesse encore, et indispensable. Car si bourgeois veut dire qui n'est pas poète, s'il n'est de bourgeois que les ennemis de la fantaisie et les cœurs mesquins, c'est une qualité qu'il ne réclamera pas pour lui. Voluptueux, il a au plus haut degré le sens de la noblesse et de l'héroïsme. C'est ce qui lui a permis d'écrire sur le *Retour des soldats* l'admirable morceau qui ouvre la *Chronique de la paix*, pages où la grandeur s'allie si justement à la grâce qu'il n'est guère d'écrivains aujourd'hui, tout à la fois d'un cœur assez noble et assez sûrs de leur métier, pour célébrer la victoire d'un ton plus juste, sans une fausse note, sans un accent outré. Veut-on la contre-partie? A peine abrégé, à regret, ce fragment des *Images de la Révolution russe* mérite qu'on s'y arrête :

J'ai là, sous les yeux, tandis que je ratiocine, l'image d'un grand officier de cosaques prisonnier des Polonais. Tandis qu'à quelques pas, un soldat russe en casquette, vrai et pur révolutionnaire, se rit de lui, il marche à grands pas, *les mains sur le visage.*

Il se dérobe à la curiosité, il a honte, il se voile la face. Il n'a pas voulu que le regard d'un ami le reconnût... On rêve qu'il avait une femme à sa charge, des enfants, ou que lui-même fut un jour las de pâtir, d'avoir faim, ou que le drapeau rouge haïssable lui a paru dans un moment de désespoir le dernier refuge de la Russie en armes contre l'étranger...

Cet autre officier, au visage épanoui, le seau d'une corvée dans la main droite, sa femme près de lui? Quelque peu à la longue désabusé, ou quelqu'un qui ne s'en est jamais fait, qui a pris les jours comme ils venaient, l'un après l'autre. Sa face hilare contemple à largeur de page le groupe des furieux. Devant une foule inquiète et méditative, ils sont trois. Non : deux et demi, avec le gamin de tout à l'heure, gavroche asiatique, qui, sa belle capote aux épaules, regarde avec une désinvolture nouvelle (il n'y

a plus de grands), l'officier rouge. Celui-ci, habillé d'une espèce de petit manteau américain (*smart*), est coiffé d'un couvre-chef extraordinaire. Imaginez, avec visière et couvre-nuque, quelque chose qui reproduit exactement, conique et curviligne, le casque sarrasin. Voilà ce que, remuée dans sa vase, la sainte Russie a spontanément retrouvé : le bonnet de Gengis-Khan. Regardez-le. Vous croirez ce que l'on dit : que sur la lisière des forêts les idoles du temps de Rurik ont reparu. Et la brute que voilà, troisième, est toute prête à les adorer, n'en doutez pas, si vous savez lire ses traits obliques dans leur cadre de fourrure...

Ah ! les pauvres gens ! Caressée ou subie, la tragique illusion les a rendus errants, plus misérables, plus dépouillés...

Et M. Marsan de conclure aussitôt, sans transition, brusquement, avec une force et une elliptique qui est, ce nous semble, ce que son style doit à M. Charles Maurras :

« Quatre ou cinq images bien regardées peuvent faire détester le désordre et donner une force nouvelle à la charité du genre humain. »

Voilà sa pensée et voilà son art. Tous les objets, et, de préférence peut-être, les plus minimes (« Que si vous me reprochez d'arrêter mon esprit à de trop petites choses, je vous redirai, avec Molière, qu'elles sont le signe des grandes ») lui sont prétextes à philosopher. Un écrivain comme celui-là, s'il peut paraître frivole, ce ne sera qu'aux esprits légers. Frivole, tout au plus peut-être M. Marsan aurait-il risqué de le devenir s'il n'avait profité de bonne heure des leçons de M. Charles Maurras ; encore ce danger même n'est-il pas certain, tant son esprit est naturellement sérieux, tant sa pensée a de droiture et de probité, au point d'atteindre souvent à la profondeur en se jouant. Certes, il ne faut rien forcer et je n'irai pas jusqu'à dire qu'il soit métaphysicien ; les apparences ne le conduisent pas jusqu'aux raisons dernières des choses, jusqu'aux lois de l'être. Mais dans ce qui lui plaît, partout je le vois qui discerne le vestige d'une pensée et d'une énergie ordonnatrices, la main de l'homme qui a fait ces merveilles : *Deus, ille deus*... S'il ne le dit pas comme Lucrèce, c'est modération pure et signe de goût. Au vrai, il n'y a guère de livres qui fassent mieux l'éloge de l'industrie humaine, qui soient une plus belle apologie de l'animal civilisateur que cette *Chronique de la paix*, que la grâce savante du style ferait peut-être ranger à première vue, un peu vite, parmi les livres simplement plaisants.

*
* *

On trouvera autre chose dans *Passantes*. Nulle part peut-être l'art de M. Marsan n'est plus étudié, plus sûr de lui, ni plus heureux que dans ces crayons rapides. C'est là que nous aimerions à chercher

ses secrets si nous en avions le loisir : une note sur un carnet, et tout est dit en quatre lignes, même ce qui semblait le plus difficile à dire, même l'indicible. Et de fait, c'est sutout de l'indicible qu'il est ici préoccupé. Il nous en avertit dès la dédicace : « Ces entretiens, dit-il, où j'ai été aussi attentif aux silences qu'aux paroles de l'amour, où j'ai voulu transcrire moins les propos explicites que le monologue intérieur de l'amant, lorsque sa maîtresse l'exalte, lorsqu'il la compare, quand elle l'ennuie ou qu'il se souvient... »

Il ajoute qu'il aurait aimé d'offrir son livre à P.-J. Toulet. « Sans lui, j'aurais regardé les belles des mêmes yeux, je n'en aurais pas parlé tout à fait de la même manière. » Et voilà une confidence précieuse, mais qui ne justifierait en aucune façon qu'on regardât le style de M. Marsan à travers celui de Toulet. Aussi virtuoses l'un que l'autre, (Toulet, au moins dans ses dernières œuvres, est plus grammairien) ils n'ont pas le même ton, ni le même rythme, et c'est où réside l'essentiel du style. Tout ce que l'on peut dire, c'est que vraisemblablement Toulet, le premier, enseigna à M. Marsan le parti que l'on peut tirer de certaines souplesses syntaxiques ; il lui a montré une voie. Que l'on compare ensuite *Passantes* et *Mon amie Nane*, aussitôt l'art de M. Marsan apparaît autonome, l'un des plus libres et tout ensemble l'un des plus surveillés qui soient.

On a vu la tâche qu'il s'était proposée, la plus difficile de toutes : exprimer l'inexprimable. « Secrets des âmes, dit-il encore, mondes clos qui n'échangez que des lueurs. » Un Marcel Proust consacrera des pages et des pages à nous y introduire, à rendre sensible la complexité de notre univers intérieur. La méthode de M. Marsan est à l'opposé de ces lentes préparations. S'il est quelque chose qui le frappe dans l'amour, c'est la soudaineté de sa naissance, c'est ce qu'il garde toujours, profondément, d'inexpliqué comme un arrêt du Destin. De là cet art elliptique, mais où l'ellipse est plus encore dans la pensée, et requise par une vue de notre nature, que dans la syntaxe. « J'ai jeté sur elle un regard involontaire, qu'elle m'a rendu de la même façon. C'est ainsi que peut naître, dans les cœurs humains, le feu. »

Toutes les notations de M. Marsan sont de cet ordre : des « lueurs », lui-même nous a prévenus, mais d'une justesse, d'une pénétration si singulière qu'elles vous font rêver longuement. Un fat, ce personnage de roman, cet Olivier Sandricourt dont il nous transcrit les carnets? Non, mais un amateur d'âmes. Un soir, il lui semble apercevoir à la terrasse d'un café, à côté d'un mari, une femme qu'il a connue autrefois. « Mais non, ce n'était pas elle, qui, en me reconnaissant, a blêmi... Une autre, ayant le même passé. Nous sommes

seuls dans son cercle à savoir la vérité. Il faut qu'elle ait le cœur gentil. Elle ne s'est pas mise à me haïr, elle ne songe pas à m'aimer. » Tout le recueil est fait de notes de cette qualité, entre deux souvenirs « d'une inconnue » rencontrée en attendant l'autobus : « Vous savez bien, je ne vous dirai jamais que je vous aime. Jamais je ne vous parlerai... »

Si clairvoyants soient-ils, on pourrait juger que ces traits ne suffisent pas à constituer un caractère. Aussi bien trouvera-t-on, à la fin de *Passantes*, quatre portraits plus étudiés, quatre *Amazones : Léone ou la philosophe*, *Lucette ou la guerrière*, *Miss ou la rebelle*, *Suzanne ou la politique*. Faut-il dire que ce sont des romans en deux cents lignes? A la vérité, la longueur est un élément si essentiel au roman que c'est là une expression à peu près dénuée de sens. On pourrait assurément tirer un admirable roman de *Suzanne*, qui est, à mes yeux, de ces quatre amazones celle dont l'histoire est contée avec le plus d'art : il reste que ce roman M. Marsan ne l'a pas écrit. Il s'en est tenu au portrait. Mais quel portrait ! « L'air de rien ». nous dit-il ; mais cette jeune femme a su mener à bien une politique mazarine. « Ce n'est pas à présent qu'elle est malheureuse, ayant aimé son jeune mari et oublié l'autre. Elle le sera dans quelques années, lorsque, sortant du vertige de sa jeunesse, elle fera sur elle-même un retour. Quand toute la volonté d'une âme ne pourra plus rien contre une faible et misérable voix, la honte. »

* * *

J'ai gardé pour la fin ces *Cannes de M. Paul Bourget* pour lesquelles M. Henri Farge, en grand artiste, a composé des bois et des eaux-fortes d'une si merveilleuse souplesse, et qui montreraient, à eux seuls, l'excellence de ce dandysme. Des chroniques de mode, direz-vous, si vous êtes de mauvaise humeur. J'y vois bien autre chose : un traité de l'élégance, mais aussi bien morale que vestimentaire.

Je ne veux pas dire que l'art de s'habiller tienne ici peu de place : c'est le sujet du livre, et M. Marsan est trop honnête homme pour faire mentir son enseigne. Vous pouvez suivre ses conseils sans inquiétude ; si d'ailleurs vous n'êtes pas trop déshérité, si vous savez entendre le langage des heures et discerner ces nuances délicates qui font le plus rare du bel air, si vous avez le don enfin, rien ne vous manquera de ce qui peut s'apprendre, vous serez dandy, parfait. Autrement, mieux vaut vous déclarer sans détours que vous serez sage de déposer cette ambition, c'est une carrière qui n'est pas pour vous. Ou attendiez-vous d'un honnête homme qu'il écrivît un livre pour vous permettre de vous conduire comme un rustre impunément?

Car un dandy, pour M. Marsan, c'est bien autre chose qu'un homme assez heureusement partagé des biens de fortune pour se choisir un bon tailleur sans faire craquer son budget ; le goût même, encore qu'il soit indispensable, le goût n'y suffit pas s'il n'a d'autre objet que le choix des vêtements. Le dandysme commande toute la vie, ou n'est que peu de chose.

Quand il atteint à la perfection d'un Baudelaire, il implique des qualités de tout ordre et jusqu'à des vertus. Trouvez-vous que l'objet en soit trop mince? M. Marsan vous reprochera doucement votre dédain. « A coup sûr, l'existence de Dieu et les frontières de la Pologne ont une autre importance. Nous pourrions à la rigueur marcher sur la terre, vêtus d'un sac, nos reins sanglés d'une corde. Mais s'il est vrai que l'homme est le seul animal qui s'habille, l'élégance du costume est louable. Elle est morale. Elle est l'un des ressorts qui maintiennent sa dignité à « l'homme blanc civilisé ».

Je quitterai M. Marsan sur ces derniers mots qui nous ramènent au thème de la *Chronique de la paix*, dont ils sont d'ailleurs tirés : ils montrent quelle idée il se fait de l'homme et combien sa conception du dandysme, que l'on pourrait croire un peu vaine, cache en elle de dignité (il faut reprendre le mot), j'allais dire de grandeur. Je dois pourtant citer la devise qu'il s'est choisie parmi celles des *Plaisirs de l'île enchantée : Cheto fuor*, calme au dehors ; et l'on ajoute intérieurement, *Commoto dentro*, ému en dedans. Je ne serais pas éloigné d'y voir, en la détournant un peu de son sens direct, la formule même du dandysme, et de toute perfection humaine, — s'il est vrai que le comble de l'art soit de faire paraître naturel et comme aisé ce qui ne fut atteint que par un long effort. Notre nature n'est pas si favorisée qu'elle parvienne jamais d'emblée à l'excellence ; il lui faut la conquérir ; conquise, la défendre. Mais il importe extrêmement que ce travail infatigable et cette perpétuelle inquiétude restent voilés, tant ils marquent de fragilité, tant ils sont signes moins de force que de faiblesse. *Cheto fuor :* ce ne doit pas être la part la moins délicate de notre effort que de cacher cet effort même, afin de « rester naturel en devenant parfait ». Vous avez reconnu une formule de M. Charles Maurras. Voulez-vous une comparaison plus modeste? Il s'agit, je crois, d'un col sans défaut. « Comme le modèle de dandysme que visait Stendhal dans *le Rouge et le Noir*, vous avez dû choisir, et puis vous n'y pensez plus, ou vous n'en avez pas l'air. »

Tel est l'art de M. Marsan : comme il y en a peu de plus attentifs, il n'y en a pas beaucoup non plus qui vous accueillent d'un meilleur air, avec plus de sourire et de grâce.

HENRI RAMBAUD.

LES BEAUX-ARTS

L'UNITÉ DE L'ART FRANÇAIS

Au cours d'un vaste ouvrage collectif, comme l'*Histoire de la Nation française*, chacun des collaborateurs — si pleinement acceptées que soient par avance les directives et la méthode générale — subit une énergique contrainte. M. Louis Gillet, plus soumis peut-être qu'aucun des écrivains qui l'entourent à la limitation matérielle et aux sacrifices, a montré, dans son *Histoire des Arts*, à quel point cette contrainte peut devenir bienfaisante et féconde en beauté quand l'esprit d'un auteur est ferme, quand il est maître et non pas serf de sa matière.

Des histoires de l'art, nous en avons des quantités, et pas une. Ce qu'on appelle ordinairement ainsi, ce sont d'immenses poûranas inorganiques et mortellement ennuyeux. Ni conclusions : c'est imprudent. Ni préférences avouées : ce n'est pas scientifique. Une curiosité niaise du petit détail soi-disant capital, et la plus magnifique insensibilité à l'émouvante beauté des choses. D'impitoyables *spécialistes* déversent là, pêle-mêle, leurs cartonniers de fiches, leurs répertoires photographiques, quelques vues d'ensemble jalousement personnelles et très généreusement des brevets d'ignorance au reste de leurs confrères. On s'y courbature au travail. Tous les chapiteaux de l'année 1122 sont étudiés à la file. Puis ceux de 1123. Les colonnes et les voûtes de 1122 ne viennent qu'après : fort loin. Puis on revient aux chapiteaux de l'an de grâce 1124, etc. Avec ce système, pour remonter un pilier et le coiffer de son chapiteau, pour

contempler un portail enfin complet, il faut lire cinquante pages, examiner cent photographies qui ne s'ajustent pas plus dans l'esprit que dans l'espace et qui, surtout, n'excitent en vous aucun désir d'aller voir le délicieux chapiteau ni les sculptures du beau portail.

L'*Histoire des Arts* de M. Gillet, non seulement ne rappelle en rien ces odieux répertoires, mais s'en trouve être aux antipodes. C'est un beau livre, lumineusement composé, avec de vastes avenues, des perspectives, des points de vue, le jugement et la chaleur d'un homme de goût et d'un artiste. Et s'il est des *livres d'art* qui vous dégoûtent de l'art, celui-ci est un livre qui vous met des fourmis aux jambes et le bâton du promeneur à la main. Si bien qu'on ait cru les connaître, il est des monuments évoqués par l'auteur (et son admirable illustrateur M. Piot) avec tant d'âme qu'on a envie d'aller les revoir et avec cette impression qu'on va les mieux goûter encore. Et si les qualités de l'historien apparaissent égales chez M. Gillet à un aussi vaste programme : vingt siècles, et plus de production artistique, si les ressources de l'écrivain se manifestent en d'excellentes pages, ce qu'il importait avant tout de signaler c'est une extraordinaire et communicative intelligence des choses du passé et de leur liaison à travers les âges.

*
* *

Non loin de Tours, à Savonnières, un des plus délicats châteaux de la Renaissance, un parc du dix-huitième siècle, une sévère église du douzième s'épanouiseent auprès des grottes où dort un lac, eau ténébreuse, souterraine, bordée d'un râtelier de ces pierres divines qu'on appelle vaguement des pierres druidiques. Profondes et magiques superpositions d'histoire ! Étages dont se compose un paysage français ! Cet immense clair-obscur des premières origines prête une majesté suprême à l'heureux ou sublime décor de la France classique. Quand on mesure l'intervalle qui sépare ces antiques habitations de l'homme du tissu aérien des grilles de Jean Lamour, on comprend la France. On comprend la civilisation.

Les preuves abondent. La fleur de notre moyen âge, la merveille de Chartres, jaillit d'une de ces cavernes conservée sous le roc où ses fondations s'incrustent.

Ainsi, dans l'étude des origines, M. Gillet s'apprête à montrer les racines profondes de l'art dans notre sol. Ce que furent les origines lointaines et le véritable apport de chacun des groupes de ces hommes qui gravaient d'extraordinaires figures animales sur des os ou sur les parois reculées de certains abris sous roche, nul ne le sait. Les décou-

vertes de leurs œuvres iront en se multipliant, plus aptes à nous faire méditer qu'à résoudre d'insolubles problèmes. Il suffirait que l'œuvre de nos maîtres fût placée sous le signe de ces lointains précurseurs et que la pensée d'une telle continuité d'effort sur notre sol, sous notre ciel, fût un enseignement et un orgueil. A grands traits et par une mise en place sommaire, un tableau s'ébauche de nos laborieux commencements. Peu ou pas de génie artistique chez les Gaulois, des monuments mégalithiques émouvants et inexpliqués, rien qui ressemble à une recherche désintéressée, sinon dans les bijoux et dans les armes. Puis c'est César et la conquête romaine.

« En dépit de srêveurs, des romantiques invétérés qui pleurent encore, au vingtième siècle, la Gaule indépendante, il faut le dire franchement : la victoire des Arvernes eût été un désastre pour la civilisation. » Au contact des vainqueurs naît, en moins de trois siècles, cet art gallo-romain « où commence à s'essayer un esprit indigène. L'étrange collection d'animaux, la ménagerie de bronze du musée d'Orléans, respire quelque chose de franchement autochtone... Sans doute, les sculptures funéraires sont d'une exécution médiocre : considérez pourtant les stèles, le foulon de Sens, l'épicier de Rouen, le droguiste d'Épinal, et le bon Sabinianus, le cordonnier d'Autun, avec son marteau et sa forme, et le sabotier de Reims, à califourchon sur son banc ; on observera là une nuance nouvelle, une cordialité, un amour du réel, déjà tout différents de la beauté classique. La greffe commence à fleurir. Le sagace Choisy l'avait remarqué voilà longtemps. Que l'on prenne... le Temple incomparable de la Maison Carrée à Nîmes, le charmant tombeau des Jules, dit le Mausolée de saint Rémy. Il y a dans ces chefs-d'œuvre quelque chose qui n'est ni de Rome ni de la Grèce ; on y sent déjà le Français. »

Il ne saurait être question ici de suivre l'historien pas à pas, ni de résumer son livre en le décharnant. Mais à propos de cette période qui s'étend de la chute de l'empire romain jusqu'à la fin de l'empire carolingien, où tant de choses s'écroulent et tant d'autres s'apprêtent à naître, — la décision de l'auteur paraît, et c'est un des endroits du livre où l'on peut le mieux la caractériser.

C'est une époque trouble, confuse, livrée à des conflits décisifs aussi bien dans l'ordre matériel que dans l'ordre moral. De multiples problèmes y sollicitent l'historien, mais à ce point difficiles et controversés que les doctrines les plus contradictoires se succèdent avec une comique rapidité dans les cervelles archéologiques. Aussi M. Gillet ne s'y attarde pas inutilement. Une fois ses lecteurs avertis, des difficultés spéciales en semblable matière, il s'oriente au plus court vers des conclusions modérées et d'une vérité qui apparaît probable : à savoir que pendant cette longue période, et dans le conflit des

forces en présence, on ne saurait ni trop réduire l'importance de l'apport « barbare », ni trop exagérer celui de l'Orient méditerranéen tout entier. Car ce qui intéresse, à juste titre, M. Gillet, ce n'est pas la discussion interminable d'hypothèses également gratuites, mais le résultat, le fruit de cette obscure gestation : *La France maîtresse ès arts de la Chrétienté*, l'enthousiasme monumental aux environs de l'an mille, l'art roman, l'art ogival : l'âge d'or, qui s'ouvrait enfin de la beauté dans son équilibre et dans sa plénitude.

*
* *

Dès qu'il arrive à cette époque, le choix devient impossible parmi les pages excellentes que nos vieux arts inspirent à M. Louis Gillet. Quelques-unes éclatent de beauté.

Après avoir clairement défini le problème des origines romanes et les exigences techniques auxquelles répond la solution de la voûte dans l'édifice roman, après avoir montré le rôle capital joué par les institutions monastiques, et Cluny en particulier, dans l'élan architectural, l'auteur en vient au caractère de l'art roman et aux beautés particulières dont chaque région sut le nuancer.

Tout, dans cette mâle architecture, trahit l'effort et le sérieux. Tout donne une sensation d'équilibre, de stabilité. Nul art n'a parlé un langage plus robuste et fait d'expressions plus denses ; aucun n'a apporté plus de soin au choix des matériaux, à la beauté de l'appareil. De là, dans tout ce qu'il fait, une dignité imposante, une élévation qui ne l'abandonne pas, même quand il consent à sourire. Il y a dans tout le monument un luxe de matériaux, une prépondérance des pleins et une économie des vides, d'où il résulte une impression de surabondance et de plénitude ; l'esprit, dans ces édifices compacts et dans ces créatures trapues, semble lutter avec peine contre un excès de matière, qu'il n'ose alléger que par le charme de la décoration.

Et voici défiler les églises de nos provinces :

« La Provence a construit des églises sévères, sombres et comme empreintes de la majesté romaine. Leur nef unique repose sur des murailles massives ; leurs baies étroites se ferment à l'excès du soleil, et manquent tout à fait du côté du mistral... Mais au dehors, la grâce attique reprend ses droits. La façade provençale se fait caressante, invitante ; elle se souvient qu'elle est fille de Grèce.

...La Bourgogne est plus audacieuse, plus héroïque que la Provence, et elle est aussi classique qu'elle... Emportée et monumentale, elle lance hardiment sur des piles, montant du fond à trente mètres de hauteur, ses voûtes et ses coupoles... Ce qu'elle aime par-dessus tout encore, c'est

la vie : elle a jeté sur ses tympans et sur ses chapiteaux une sculpture d'une ardeur de flamme...

L'Auvergne a construit des églises qui ressemblent à des montagnes, etc. »

Et quel lecteur enfin ne retrouvera dans son souvenir une de ces petites églises romanes dont M. Gillet a bien raison de dire : « Mais le plus beau c'est encore l'affection populaire et le profond amour qui se répandit dans les campagnes pour ces nouvelles églises. Combien de villages de France n'ont jamais connu la beauté que sous la forme d'un délicat portail roman, avec ses cordons de moulures et ses rangs de billettes et de pointes de diamant. Pour la première fois depuis la Gaule romaine, c'est par là qu'un peu d'art est descendu dans la plus humble de nos paroisses rurales... Si la valeur de l'art se mesure à ses bienfaits, aucun ne le dispute à celui qui sema sur tous les champs de la France ce peuple de beautés rustiques et innocentes. »

Les chapitres consacrés à l'art ogival et à la sculpture du moyen âge réclameraient à eux seuls toute une étude. C'est souvent la beauté même d'un édifice ou d'une sculpture ou d'un vitrail qui s'y reflète. Et quelle exposition lumineuse des questions les plus techniques :

Cette manière de France — c'est ainsi qu'on appelait au moyen âge la construction d'inspiration ogivale — consiste... dans la croisée d'ogives. C'était le progrès décisif apporté à la solution du problème de la voûte. Ce problème longtemps insoluble consistait en ceci : étant donnés quatre points d'appui légers, nécessairement fragiles, afin de ne pas encombrer le sol où doit se mouvoir la foule, voûter l'espace ainsi déterminé, par une voûte en pierre, sans disloquer ou écarter le quillage qui la soutient. A ce problème, les romans ont apporté plus d'une réponse : les uns adoptent le berceau en plein cintre, d'autres écoles le berceau brisé, qui a l'avantage de réduire les poussées latérales ; d'autres adoptent, surtout pour les petits espaces, la voûte d'arêtes, composée de deux berceaux qui se pénètrent ; d'autres enfin la coupole qui, en dépit de son poids, a la propriété d'écarter faiblement. Mais toutes ces solutions demeurent un peu lourdes, et elles présentent toujours, entre autres inconvénients, de grandes difficultés de main-d'œuvre et d'appareillage. Déjà pourtant les architectes avaient imaginé, pour soutenir leurs berceaux, de réunir les piles par couples, dans le sens transversal...

Imaginez maintenant ceci : entre les quatre piles ainsi accouplées deux à deux dans le sens transversal, jetez deux autres arcs de même nature, mais se croisant en diagonales... comme les anses d'un filet de pêcheur. Vous avez la croisée d'ogives. Ces ogives, leur nom l'indique (c'est le mot latin *augere*, *augivus*), sont des arcs de renfort qui supportent le

poids de la voûte. Leurs quatre branches se coupent en un point qu'on appelle la clef... L'ogive, qu'il ne faut pas confondre avec l'arc aigu, l'arc tiers point, forme qu'on trouve dans beaucoup d'écoles qui n'ont rien de commun avec le style gothique, l'ogive renfort, l'ogive support, l'ogive nerf de la voûte, voilà l'organe vivant de l'architecture française aussi longtemps que la France se plaira à voûter ses édifices. Il y aura mille manières de profiler ces nervures, de les recevoir sur le chapiteau, de les rattacher à la colonne. Mais cette formule invariable sera jusqu'au bout l'essentiel de ce que Philibert Delorme appelle encore avec estime « la vieille manière française ». Joignez-y, pour la compléter, deux autres arcs latéraux que l'on bande d'une pile à l'autre, pour réunir les doubleaux de tête, et qu'on nomme les formerets : vous obtenez ainsi un système de quatre arcs, sur les quatre côtés du carré, traversé diagonalement par la croisée d'ogives, et constituant ensemble une charpente de pierre indépendante de la voûte et sur laquelle la voûte repose. Rien de plus simple ; seulement il fallait y penser.

Il faudrait encore pouvoir citer tout ce qui a trait au développement de la trouvaille. Les balbutiements, les timidités touchantes du début, les difficultés matérielles de l'entreprise, le rôle du clergé, des grands évêques au milieu des maçons, et qui n'étaient jamais plus audacieux à embellir leurs cathédrales que quand le trésor de l'œuvre était vide — ce qui arrivait à tout instant. Et au lieu des déclamations romantiques sur l'art des foules, l'âme obscure des cathédrales (1), le mystère de leur élan, on reconnaît avec satisfaction dans ce grand mouvement d'autrefois les mêmes qualités de bon sens, de patient calcul, d'intelligence ferme et lucide, de volonté et d'amour qui sont traditionnelles dans notre race. Ce sont elles qui expliquent notre art ogival comme elles expliquent tous les grandes créations de nos arts, au moment de la Renaissance comme durant l'époque classique, à Chenonceaux, à Versailles comme à Chartres ou à Reims. L'auteur ne montrera-t-il pas qu'en plein dix-huitième siècle, et après deux siècles d'italianisme, c'est aux grandes lignes magnifiques conçues par le moyen âge que reviendront, par un certain côté, Servandoni à Saint-Sulpice, Soufflot au Panthéon, Boffrand à Nancy,

(1) Comme il est regrettable que Huysmans n'ait pas vu la cathédrale de Chartres, sa cathédrale ! quand, veuve de ses vitraux, inondée de lumière, elle resplendissait, dans sa ferme construction, d'intelligence, de pensée claire. Le soleil la pénétrait toute, et nulle ombre, nul retour, nul recoin n'en obscurcissait la lumineuse harmonie. Quel contraste entre la vraie cathédrale qui apparaissait illuminée d'intelligence, radieusement simple de conception, indestructible comme l'esprit même qui l'avait conçue, classique, en un mot, et l'hallucination maladive du poète qui croyait s'égarer sous ses voûtes parmi les troncs pressés de quelque forêt primitive !

Gabriel à Saint-Louis de Versailles. Et qu'on ne crie pas au paradoxe, puisque Soufflot lui-même confessait avoir voulu allier dans le Panthéon « la légèreté de construction des édifices gothiques avec la pureté et la magnificence de l'architecture grecque ».

Aussi est-ce avec pleine justice que M. Gillet peut dire de son ouvrage :

Si ce livre a un sens, c'est d'effacer les antithèses, les divisions tranchées, l'arbitraire des coupures par « siècles » à l'aide desquelles les manuels font trop souvent l'histoire, et de restaurer à la place la continuité et les nuances de la vie. L'antinomie que l'on a établie entre l'art chrétien et l'art classique n'est qu'un mot : nous vivons autant que jamais dans l'atmosphère chrétienne. Le moyen âge n'est point l'ennemi, mais l'ancêtre de la Renaissance. Il nous a légué la plupart de ses idées, et la plus belle de toutes, l'orgueil de se rattacher à la civilisation antique et d'hériter du monde romain.

*
* *

En vertu de cette unité de l'art français et du principe de continuité qui s'y manifeste, le classicisme, le romantisme, le naturalisme et les tendances artistiques contemporaines devaient obtenir logiquement de l'auteur la même attention sympathique que les chefs-d'œuvre peut-être plus harmonieux, plus achevés de notre art ancien. Pour un historien qui adore le moyen âge et à qui sont familières les innombrables et particulières beautés de tous nos édifices, de tous nos musées, — voyez quelles pages lui inspirent ce délicieux musée des Augustins à Toulouse ! — pour un homme de goût en perpétuel contact avec tant de merveilles, c'est un mérite de ne point tourner sur notre temps une face grognonne, méprisante et d'exercer sur lui une critique correctionnelle.

Son étude demeure sereine, confiante, intelligente et le plus souvent très nuancée. Même quand dans le détail on se trouve en conflit de goût ou de préférence avec l'auteur, en fin de compte et dans leurs grandes lignes ce sont ses conclusions qu'il faut accepter.

Les traditions de notre art demeurent vivaces. L'inquiétude, d'apparentes incohérences, les excès de quelques explorateurs sans génie dans certaines régions de nos arts, rien de tout cela n'est bien grave pour qui embrasse l'ensemble des choses : « Quoi qu'il arrive, dit M. Louis Gillet cette longue revue de notre histoire rassure, ordonne confiance. On dit que la France est le pays de l'improvisation. C'est qu'on ignore sur quel fonds de prodigieuse culture ses inspirations reposent, quelle expérience accumulée gît au fond de nos plus simples réflexes. »

L. Lépine.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

M. PAUL CLAUDEL

Il semble que, depuis la guerre, l'influence de Paul Claudel ait subi une sorte d'éclipse; il a fallu le cataclysme du Japon pour que certains se souvinssent que l'ambassadeur de France à Tokio était aussi un poète, une des grandes figures littéraires d'aujourd'hui. A cet oubli, il y a bien des raisons, surtout d'ordre esthétique. Dans la mesure où l'auteur de l'Arbre *a subi l'influence du symbolisme, il demeure étranger aux jeunes générations qui se réclament de l'analyse de Proust; et ceux-là mêmes qui, comme Drieu la Rochelle ou Montherlant, lui empruntent les singularités de son lyrisme ou la matière de ses images, restent indifférents à ce qui fait le fond de son inspiration, à son exclusive préoccupation religieuse; car avant même d'être un écrivain, Paul Claudel est « un missionnaire et un apôtre ».*

C'est par là qu'il a agi sur la génération qui eut vingt ans aux environs de 1905. *Impossible de suivre l'histoire des idées de ce temps-là sans rencontrer cette haute figure énigmatique qui, avec Péguy, donna une nourriture spirituelle aux mêmes jeunes gens qui avaient trouvé chez un Barrès, un Maurras, le sens des réalités françaises. Singulière constellation que celle de ces quatre noms assemblés; mais si différents qu'ils paraissent, c'est pourtant un fait qu'ils composent le signe sous lequel maints jeunes hommes se sont développés, ont grandi. Péguy, Claudel sont venus en quelque sorte parachever, dans l'ordre religieux, le redressement intellectuel opéré par Maurras et Barrès. Il fut un temps où ces influences si diverses, s'intégraient en quelque sorte dans le besoin auquel elles répondaient — besoin d'héroïsme, de sain-*

teté, dont l'holocauste de la guerre allait produire le témoignage. Désormais ce qu'elles avaient de contradictoire apparaît davantage. Pour ceux d'entre nous qui leur gardent cette gratitude qu'on doit aux hommes qui furent les « vrais nourrisseurs », une sorte de dissociation s'opère, et cette revision de valeurs ne va pas sans discorde. Mais quel moyen d'accorder l'esthétique de Claudel avec la leçon classique d'un Maurras? l'agnosticisme de Maurras ou le relativisme d'un Barrès avec la foi d'un Claudel ou d'un Péguy?

Sans concilier ce qui reste marqué en quelque endroit — esthétique, métaphysique — des troubles et des difficultés où ces écrivains eurent à se former et à produire, il reste que chacun d'eux, à sa façon, a contribué à la renaissance de l'esprit.

De l'œuvre de Paul Claudel, œuvre riche de substance, l'achèvement paraît à certains menacé par les partis pris singuliers et les systèmes bizarres qui l'entravent. A tout le moins, le claudelisme n'est plus un « germe agissant » dans les lettres françaises. Si difficile qu'il soit de l'isoler de la foi religieuse où il puise sa profondeur et sa force, l'étrangeté de sa forme le rend à beaucoup incommunicable et compromet cela même que son ardeur apostolique souhaite répandre. Les critiques les mieux disposés à servir cette œuvre « pleine de voix que nul ne nous faisait entendre » sont contraints d'y déceler « de vagues puissances d'anarchie et de ténèbres ». « Force nous est, écrit J. de Tonquedec, de constater que, pour une part, elle présente l'aspect d'une beauté qui se cherche et qui n'a point trouvé jusqu'ici un parfait équilibre intérieur. » Mais reste que c'est à cette œuvre que beaucoup doivent la découverte la plus précieuse de leur vie, la découverte de la réalité religieuse, et qu'elle les a délivrés des « idoles », qu'elle a aidé leurs âmes dans la reconquête de la vérité perdue. Et nombreux sont ceux, parmi nous, qui peuvent dire de l'auteur de l'Otage *ce qu'il a écrit des livres d'Arthur Rimbaud : « Pour la première fois, ils ouvrirent une fissure dans mon bagne matérialiste et me donnèrent l'impression vivante et presque physique du surnaturel. »*

Dans la biographie de Paul Claudel, l'événement de sa conversion dépasse en importance les événements d'ordre proprement littéraire : ce fait domine sa vie et sa pensée. Au reste, l'éveil de l'âme coïncide en lui avec l'éveil des facultés poétiques. Ce sont deux aspects d'un même événement moral.

Paul Claudel, dans le récit qu'il a donné de cette conversion, nous explique d'où elle le ramena. Né le 6 *août* 1868 *à Villeneuve, près de Fère-en-Tardenois, dans l'Aisne, sa conversion eut lieu le* 25 *décembre* 1886 *: il avait donc dix-huit ans. Mais le développement de son caractère était déja très avancé...*

Bien que rattachée des deux côtés à des lignées de fidèles qui ont donné plusieurs prêtres à l'Eglise, sa famille n'était pas croyante. Venu de province à Paris, il fut instruit au lycée Louis-le-Grand. Dès son entrée dans cet établissement, il avait perdu la foi, qui lui semblait « inconciliable avec la « Pluralité des Mondes » (sic). *La lecture de la* Vie de Jésus *de Renan fournit de nouveaux prétextes à ce changement de convictions que tout, d'ailleurs, autour de lui facilitait ou encourageait. A dix-huit ans, il croyait donc ce que croyaient la plupart des « gens cultivés » de ce temps. Il acceptait l'hypothèse moniste et mécaniste dans toute sa rigueur. Tout cela lui semblait d'ailleurs fort triste et fort ennuyeux. Quant à l'idée du devoir kantien, que lui présentait son professeur de philosophie Burdeau, le Bouteillier des* Déracinés, *jamais idée morale ne lui causa plus vive répugnance...*

Où une jeune âme eût-elle alors trouvé où se prendre? Au dehors, tout ce qui avait un nom dans l'art, la science et la littérature était irréligieux. « Que l'on se rappelle, dit-il, ces tristes années quatre-vingts, l'époque du plein épanouissement de la littérature naturaliste. Jamais le joug de la matière ne parut mieux affermi... Tous les (soi-disant) grands hommes de ce siècle finissant s'étaient surtout distingués par leur hostilité à l'Eglise. Renan régnait. »

Et comme Léon Daudet, Claudel est entré dans la vie un baiser de Renan sur le front. Renan présidait, en 1883, *la distribution des prix du lycée Louis-le-Grand et les deux jeunes gens, brillants élèves, furent couronnés de ses mains. Singulière rencontre et où l'historien des idées de ce temps verra comme une sorte de symbole! Car on sait les sentiments d'un Daudet, d'un Claudel, à l'endroit de Renan. D'où vient que ces deux hommes si divers ne se souviennent plus de cette apothéose de leur dix-huitième année qu'avec une sorte de rancune et qu'elle ne leur inspire qu'un violent sursaut?*

Claudel sortit du lycée plein de trouble, d'inquiétude; puis il suivit les cours de l'Ecole des sciences politiques pour se préparer aux Consulats. Il fréquentait, par ailleurs, les milieux littéraires, nouant mille amitiés précipitées, hasardeuses: c'est ainsi qu'on le vit quelque temps chez Mallarmé, aux fameux mardis d la rue de Rome, où se réunissait alors l'élite de la jeune génération symboliste. Mais Claudel n'y joua qu'un rôle effacé et les intimes du maître ne se souviennent de lui que comme d'un jeune homme « fort farouche qui restait dans son coin, tout seul et sans dire un mot. »

L'idéalisme, à quoi se complaisait un Mallarmé, n'était guère fait pour retenir Claudel. Comme l'a justement noté Daniel Halévy : « Claudel est trop violent, trop charnel. L'invention des idées et des mythes est un amusement, et Claudel ne s'amuse pas. Il ne s'intéresse pas à la

pensée pure... Il s'intéresse à l'âme, au cœur qui est un muscle où le sang afflue et bat, une bouchée de chair haletante. » Son lyrisme, lui-même, a quelque chose de charnel, ses images ruissellent d'une sensualité qu'il lui a fallu dompter à force de volonté... »

Ce soulèvement de la chair, voilà la grande épreuve qu'il dut d'abord subir au cours de ce long combat spirituel que fut sa conversion, ce combat « aussi brutal que la bataille d'hommes », dit Rimbaud.

Et d'abord, dans cet état d'abandon où il se trouvait, il tomba « dans l'immoralité », — c'est lui qui nous en fait l'aveu — et peu à peu dans un état de désespoir. « La mort de mon grand-père, dit-il, que j'avais vu de longs mois rongé par un cancer à l'estomac, m'avait inspiré une profonde terreur et la pensée de la mort ne me quittait plus. » Il avait complètement oublié la religion et, comme la plupart de ses contemporains, il était à son égard « dans une ignorance de sauvage. »

C'est alors que se place sa rencontre avec Rimbaud. La lecture des Illuminations, *puis d'*Une Saison en Enfer *fut pour Claudel un événement capital. D'aucuns là-dessus se sont écriés : « O! le convertisseur imprévu, o! l'étrange guide spirituel! » D'abord, Claudel n'a jamais dit que Rimbaud l'eût « converti », mais qu'il lui doit d'avoir aperçu « la première lueur » de surnaturel; moins encore qu'il ait cherché chez lui ce qu'il demanda à Pascal, à Bossuet, aux mystiques chretiens. Et après la découverte de Rimbaud, ne nous confie-t-il pas que « son état habituel d'asphyxie et de désespoir resta le même »?*

Car Claudel ne possède pas encore Dieu et il n'aura la paix que par la « possession ». C'est le 25 décembre 1886, comme il s'était rendu à Notre-Dame de Paris pour y suivre les offices de Noël, que se produisit l'événement qui allait dominer toute sa vie. « J'étais debout dans la foule, dit-il, près du second pilier à l'entrée du chœur, à droite du côté de la sacristie... En un instant, mon cœur fut touché et je crus. *Je crus d'une telle force d'adhésion, d'un tel soulèvement de tout mon être, d'une conviction si puissante, d'une telle certitude ne laissant place à aucune espèce de doute que, depuis, tous les livres, tous les raisonnements, tous les hasards d'une vie agitée n'ont pu ébranler ma foi ni à vrai dire la toucher. »*

Et pourtant à cette émotion il ne céda pas d'un seul coup. Car ses convictions philosophiques étaient entières; l'édifice de ses opinions et de ses connaissances restait debout : il était seulement arrivé qu'il en était sorti. « Un être nouveau et formidable, avec de terribles exigences pour le jeune homme et l'artiste que j'étais, dit-il, s'était révélé que je ne savais concilier avec rien de ce qui m'entourait. » Contre cet homme nouveau, il usa de tous les moyens de résistance et cette résistance dura quatre années. Ce fut la grande crise de sa vie; car ceux qui abandonnent

si facilement la foi ne savent pas ce qu'il en coûte pour la recouvrer et de quelles tortures elle devient le prix.

Sans qu'il connût un prêtre, sans un ami catholique, Claudel commença d'étudier la religion : il lut tour à tour les Pensées *de Pascal, les* Élévations *et les* Méditations *de Bossuet et ses autres traités philosophiques; le poème de Dante et les admirables récits de Catherine Emmerich. La métaphysique d'Aristote avait, par ailleurs, nettoyé son esprit de la médiocre philosophie universitaire et l'avait introduit dans les domaines de la véritable raison.*

*Mais le grand livre qui était désormais ouvert pour lui et où Claudel fit ses classes, c'était l'Eglise : « Louée soit à jamais, dit-il, cette grande Mère majestueuse aux genoux de qui j'ai tout appris! Je passais tous mes dimanches à Notre-Dame, et j'y allais le plus souvent possible en semaine... Et voilà que le drame sacré se déployait devant moi avec une magnificence qui surpassait toutes mes imaginations. Ah! ce n'était plus le pauvre langage des livres de dévotion! C'était la plus profonde et la plus grandiose poésie, les gestes les plus augustes qui aient jamais été confiés à des êtres humains. Je ne pouvais me rassasier du spectacle de la messe et chaque mouvement du prêtre s'inscrivait profondément dans mon esprit et dans mon cœur. La lecture de l'Office des Morts, de celui de Noël; le spectacle des jours de la Semaine sainte, le sublime chant de l'*Exultet, *auprès duquel les accents les plus enivrés de Sophocle et de Pindare me paraissaient fades, tout cela m'écrasait de respect, de joie, de reconnaissance, de repentir et d'adoration. »*

Claudel allait bientôt se donner tout entier à l'Eglise catholique, lui et cette œuvre qu'il sentait naître en son esprit à mesure même que son âme était envahie par la présence et par l'action de Dieu. Car peu à peu se fit jour en lui cette idée que l'art et la poésie sont aussi des choses divines : « Salut! s'écrie-t-il alors. Salut donc, ô monde nouveau à mes yeux, ô monde maintenant total! O Credo *entier des choses visibles et invisibles, je vous accepte avec un cœur catholique; où que je tourne la tête, j'envisage l'immense Octave de la Création. »*

Toute sa poétique, toute sa dramaturgie, Claudel l'a fondée sur sa foi. Et à quelqu'un qui s'étonnait devant lui du succès qu'un public parisien avait fait à l'Otage, *il en fournit cette explication saisissante :*

Si cet accueil a été aussi favorable, c'est que les spectateurs, dont la plupart sans doute étaient étrangers à mes convictions religieuses, ont senti cependant la force tragique qui résulte de l'intervention dans notre vie individuelle et quotidienne d'un appel extérieur et supérieur à nous. Les circonstances plus ou moins misérables au milieu desquelles nous vivons tous, nous laissent cependant le sentiment qu'il y a en nous quelque chose d'inemployé, quelque chose qui n'est pas sorti, et peut-être précisément

ce qu'il y a en nous de meilleur et de plus profond. C'est ce besoin, ce grand désir latent, auxquels pas plus que les morales courantes l'art courant d'aujourd'hui ne donne satisfaction. La morale naturelle, si étrange que cela paraisse, n'est qu'une morale de renoncement, une espèce de réduction du bouddhisme à l'usage des gens du monde. Elle se traduit toujours par une négation : « Ne fais pas ceci, ne fais pas cela ; ne vole pas, ne bois pas. » Pourquoi? Pas de réponses ou de vains bavardages. On nous laisse complètement seuls dans l'exécution de nos petits exercices callisthéniques. De même l'art a pris pour but unique ce que ses zélateurs appellent la beauté. Il s'agit de se placer dans une attitude agréable aux spectateurs, à la classe de spectateurs qu'on a spécialement en vue, de fabriquer industrieusement quelque chose qui leur plaise. Art mou, art fardé, art qui ne va nulle part, art où rien ne se compose ; art privé de tout sens comme de toute vertu. Art qui, loin d'utiliser l'homme tout entier, en laisse le meilleur au rebut et n'aboutit qu'au pessimisme et aux tristesses de l'impuissance.

Tout ce défaut, ajoutait-il, provient de ce que nous avons oublié la grande foi, la grande doctrine, la grande école d'énergie qui a fait l'Europe ce qu'elle est, qui fait que nous sommes des Européens et non pas des Hindous ou des Chinois, la grande maxime qui se traduit par ce vers de l'*Hymne au Saint Sacrement* : « *Tantum potest, tantum aude* », de ce que nous avons cessé, en un mot, d'être chrétiens.

« Rassembleur de la terre de Dieu », voilà ce que Claudel ambitionne d'être. Mais la foule le connaît-elle? Elle a entendu parler d'un ambassadeur à Tokio qui, pour quelques-uns, est un écrivain de génie.

★★★

Les premières pièces de la saison.

La première nouveauté de la saison nous apportait une jolie idée de comédie. Les deux auteurs d'*Aller et retour*, MM. de Cesse et Favre, ont pensé à utiliser le comique des perpétuels changements de gouvernement que nous voyons se dérouler sous nos yeux à tous les coins du monde. Ils imaginent qu'un israélite ingénieux a fondé à Genève, en pays neutre et sous l'aile de la Société des Nations, une institution destinée à recueillir et exploiter les exilés politiques de tous les pays. Quand un souverain est renversé par une révolution, il n'a qu'à venir s'installer au bord du Léman. On l'accueille avec discrétion. On l'entoure d'égards qui lui rappellent son rang sans l'astreindre aux ennuis du protocole. S'il veut, après les vicissitudes de la grandeur, goûter la paix sous les ombrages, il n'a qu'à se laisser vivre. Si les hasards de la politique le rappellent au pouvoir, il n'a qu'à partir. On imagine la jolie fantaisie philosophique à la limite de la charge qu'on pouvait broder là-dessus.

Après cette première trouvaille, les deux auteurs en ont eu une seconde non moins heureuse : ils font rencontrer dans l'exil le roi d'un pays imaginaire et le président de la République qui l'a renversé, et qui a été renversé à son tour peu de jours après par une subversion bolcheviste. Dans leur pays, ils étaient adversaires ; sur la terre étrangère ils sont attirés l'un vers l'autre par les souvenirs communs de leur patrie et par leur propre rivalité. Ils se découvrent et, se connaissant mieux, ils s'estiment. Ils ont amené avec eux leurs enfants : le roi a une fille et le président de la République un garçon. Quand la première révolution a chassé la dynastie, la petite princesse a quitté ses appartements sans même avoir le temps de fermer les tiroirs, et c'est le jeune garçon qui s'y est installé le soir même. Il y a trouvé partout le souvenir de cette jeune fille, et il s'est pris pour elle d'un joli amour d'imagination juvénile. Si bien que, quand les bolchevistes l'ont chassé à son tour, il a emporté le portrait de la princesse et il le lui rapporte. Celle-ci se sent attirée vers ce gentil camarade qui vient de son pays. Voilà, je pense, un thème sur lequel il n'y avait plus qu'à laisser courir la plume.

Jusqu'à la fin, l'invention se soutient et se renouvelle. Le président a aussi amené sa femme et le roi sa favorite : au second acte, des histoires de femmes rejetteront à leur inimitié les deux adversaires un temps réconciliés. Au troisième acte, le bolchevisme est renversé à son tour, le pays réclame un gouvernement : nouvelle raison de conflit entre la cause monarchique et la républicaine. C'est le jeune amour qui trouvera la solution conciliatrice : la petite princesse suggère à son père d'offrir la présidence du Conseil au chef républicain, de qui elle épousera le fils. Ainsi se fondront et se réconcilieront les intérêts de la politique et ceux des jeunes cœurs.

Cette pièce si joliment inventée n'est pas aussi heureusement exécutée. MM. de Cesse et Favre n'ont presque rien tiré d'une si bonne matière. C'est grand dommage, et l'on a presque envie de leur dire de refaire leur ouvrage. Une fois de plus, on voit par cet exemple qu'un bon sujet ne suffit pas, et que la réussite dépend du parti qu'on en tire. Cependant, il est préférable d'avoir un bon sujet, il se prête bien plus facilement aux réussites. Il faut reprocher aux auteurs de n'avoir pas su tirer parti de leur matière, mais il faut les louer d'avoir aperçu la bonne direction. On s'étonne que les auteurs dramatiques ne la distinguent pas mieux. Comment ne pensent-ils pas plus souvent à utiliser le comique ou le tragique des événements contemporains? Dieu sait pourtant s'ils sont l'un et l'autre abondants, constamment variés et renouvelés. Mais les auteurs dramatiques ne voient dans l'univers que leur éternelle histoire d'amour et d'adultère. On peut pourtant écrire des chefs-d'œuvre sans aventure d'amour. La pièce dont il nous reste à parler nous en fournit un éclatant exemple.

*
* *

Non que ladite pièce soit un chef-d'œuvre, il s'en faut de tout; mais elle est tirée d'un chef-d'œuvre, l'*Iphigénie en Tauride* d'Euripide.

L'an passé, dès le début de la saison, nous avions eu à subir une rude *Penthésilée* de M. Mortier, représentée à l'Odéon. Cette année, la Comédie-Française recommence le cycle avec un *Oreste* de M. Berton. Ainsi, il semble que les théâtres subventionnés aient hâte de se débarrasser, dès le commencement, de leur tragédie comme d'un pensum. C'est un rite qu'ils accomplissent sans la foi, un sacrifice à des divinités très anciennes qu'ils n'osent pas chasser de la maison. Ils ont bien tort : tout le monde leur en saurait gré. La tragédie est tout ce qu'il y a de plus mort, et les *Penthésilée* ou les *Oreste* ne servent qu'à rappeler cette triste vérité. Ces œuvres, dont les pires sont risibles, et les meilleures à peine médiocres, ne servent qu'à donner au public une idée fausse et pernicieuse de la tragédie. Personne n'irait songer — hormis peut-être M. Gémier — à écrire aujourd'hui un « mystère ». On ne devrait pas songer davantage à écrire une tragédie. En ce moment du moins. Les bons auteurs cherchent autre chose ; tout ce qu'il y a de vivant en poésie craint trop d'être confondu avec le pseudo-classique pour reprendre le mode antique avant d'avoir recomposé un goût et un grand style français. Il n'y a plus aujourd'hui pour cultiver la tragédie faussement classique que les élèves attardés du Parnasse.

M. Berton en est un. Il appelle Minerve Pallas, la Grèce la Hellade et le soleil Phœbos. Il aligne des vers corrects, parfois honnêtes, la plupart du temps médiocres. C'est la tragédie — hélas ! — dans presque toute son abomination, disons presque, parce qu'il y a encore bien pis que M. Berton. Sa pièce n'est pas fameuse, mais elle n'ennuie ni ne fait rire. A ce titre, elle mérite l'indulgence et presque la reconnaissance : la grande « machine » en cinq ou six mille vers est aujourd'hui le supplice du critique lettré.

M. Berton a adapté librement Euripide. Il a changé le titre, pour indiquer qu'il entendait transposer l'intérêt du personnage d'Iphigénie à celui d'Oreste. Mais on ne voit guère qu'il ait justifié son dessein. Il a allongé considérablement les premières scènes de l'œuvre grecque et diminué les dernières dans les mêmes proportions. Il déplace ainsi la scène essentielle, celle de la reconnaissance entre Iphigénie et Oreste. Dans *Euripide*, elle n'est pas loin du début. M. Berton la reporte au commencement de son dernier acte, après nous avoir fait subir deux actes d'exposition exagérément longs et vides, tout entiers en récits sans action. Il a introduit deux modifications à la donnée d'Euripide. Chez le poète ancien, c'est un messager qui raconte au roi Thoas les démêlés d'Oreste avec d'invisibles

furies. M. Berton a placé sous nos yeux cette scène et la folie d'Oreste. Ici encore il suivait pieusement l'exemple de Leconte de Lisle qui, dans les *Erynnies*, nous avait montré une folie d'Oreste qui suffirait à mesurer la régression de notre poésie dramatique depuis la scène finale d'*Andromaque*.

La deuxième modification introduite par M. Berton porte sur le caractère du roi Thoas. Il s'est efforcé de l'humaniser en donnant comme motif à sa haine pour les Grecs une ancienne rivalité amoureuse avec Agamemnon. Il y avait, en effet,un roi Thoas au siège de Troie. Mais, si nos souvenirs sont exacts, il était roi de Calydon, et ce n'est pas le même que le Thoas roi de Chersonèse Taurique. M. Berton eût été libre de prendre cette licence s'il en avait tiré quelque beauté. Son invention de jalousie amoureuse ne fait guère que diminuer la grandeur barbare du Thoas d'*Euripide*.

Cependant, la légende imaginée par les Grecs est si belle que la scène de la reconnaissance est encore arrivée à nous émouvoir. Là, M. Berton consentait à suivre d'assez près son modèle, et c'est le parti auquel il eût mieux fait de se tenir de bout en bout. Quand on ne se sent pas le génie suffisant pour créer une œuvre nouvelle, comme l'*Iphigénie* de Gœthe, on a plus vite faite de s'arrêter à la simple traduction. Le sujet, l'auteur et les auditeurs ne peuvent qu'y gagner; la sagesse et la prudence s'accordent pour le conseiller, en même temps temps que le goût.

LUCIEN DUBECH.

LES FAITS DE LA QUINZAINE

LE CONFLIT ITALO-GREC ET L'ÉCHEC DE LA SOCIÉTÉ DES NATIONS. — *Après l'occupation de Corfou par les Italiens, le gouvernement d'Athènes annonce qu'il fait appel à la Société des Nations* (1er *septembre*).

Le gouvernement italien, de son côté, fait savoir, dès le 3 *septembre, qu'il n'admettra pas cette intervention dans un litige qui intéresse l'honneur de l'Italie. La conférence des ambassadeurs a été saisie, dès que le meurtre de Janina a été connu. Elle seule est compétente.*

Le 6 *septembre, le conseil de la Société des Nations tient une réunion consacrée au différend italo-grec. La discussion est orageuse. Au nom de l'Italie, M. Salandra s'oppose à l'adoption d'un texte qui reconnaît la compétence de la Société des Nations. M. Politis, au nom de la Grèce, lord Robert Cecil au nom de l'Angleterre, soutiennent la thèse opposée. La majorité des délégués est visiblement de cet avis. L'imprudence de la Société des Nations va-t-elle déchaîner sur l'Europe de nouveaux malheurs? On peut le craindre un moment. Heureusement, devant le risque du départ de la délégation italienne et de la dissociation qui*

suivra, le conseil de la S. D. N. recule et prend une résolution qui, sans constituer un renoncement formel à sa compétence, laisse tout au moins la porte ouverte à un arrangement de fait. Puisque la conférence des ambassadeurs se trouve saisie du litige, qu'elle l'examine et donne son avis. Pénible reculade, qui n'est, en somme, qu'un aveu déguisé d'impuissance.

Au moins, le danger se trouve-t-il, pour l'instant, écarté. Soumis à la conférence des ambassadeurs, le litige est promptement réglé par une décision qui donne satisfaction à l'Italie quant aux réparations demandées (7 *septembre*).

LES RÉPARATIONS. — *Avec M. Stresemann, il semble que l'Allemagne ayant constaté l'inutilité de la résistance passive, veuille adopter, dans l'affaire des réparations, une attitude différente de celle de M. Cuno.*

Le discours du nouveau chancelier, à Stuttgart (2 *septembre*), *est convenable et modéré. Mais il n'est toujours pas question d'abandon de la* « *résistance passive* », *et les gages qui nous sont offerts, les chemins de fer allemands ruinés par la politique socialiste du Reich, peuvent être considérés comme inexistants.*

De son côté, le 8 *septembre, le Conseil économique d'Empire décide de réduire les frais de la résistance passive dans la Ruhr. La veille,* 7 *septembre, un décret a été pris, ordonnant la confiscation de toutes les valeurs-or.*

Répondant à M. Stresemann, dans un discours prononcé à Damvillers, M. Poincaré constate que l'Allemagne est forcée de reconnaître qu'elle a perdu le combat de la Ruhr. Mais les gages qu'elle offre ne valent pas ceux que nous tenons : « *Nous aimons mieux tenir que courir... Nous ne partirons que payés* » (9 *septembre*).

M. Stresemann fait de nouvelles offres, le 12. *Manifestement, son gouvernement est aux abois. Il nous propose un système assez vague de participation dans les affaires allemandes, à condition que nous commencions par évacuer la Ruhr.*

M. Poincaré refuse de nouveau : « *Nous tenons des gages, nous les garderons jusqu'à ce que nous ayons satisfaction.* »

LE COUP D'ÉTAT DE BARCELONE. — *Les événements du Maroc, qui ont fait ressortir l'impuissance parlementaire, amènent en Espagne la crise attendue depuis longtemps.*

D'accord avec le roi, le général Primo de Rivera forme un directoire assumant des pouvoirs dictatoriaux (14 *septembre*). *L'état de siège est proclamé. Le calme règne dans toute la péninsule.*

LA CATASTROPHE DU JAPON. — *Un tremblement de terre accompagné d'un raz de marée détruit Yokohama et bouleverse Tokio. Le nombre des victimes dépasse plusieurs dizaines de mille et les dégâts matériels sont importants* (1er *septembre*). A. M.

Le Gérant : GEORGES MOREAU.

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 29905.